

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Le pays du bonheur</i>	ROGER DUHAMEL	3
<i>Fidélités</i>	DOCTEUR PHILIPPE PANNETON..	14
<i>L'Université dans la Cité</i>	Me MARCEL FARIBAUT	28
<i>L'agonie de l'Église</i>	LÉO-PAUL DESROSIERES	40
<i>Les commencements de l'Université Laval</i>	M. L'ABBÉ ARTHUR MAHEUX..	46
"Bonheur d'Occasion"	GÉRARD BESSETTE	53
<i>Courrier des Lettres</i>	ROGER DUHAMEL	75
<i>Une géographie de l'Europe</i>	PIERRE CAMÜ	105
<i>Par mon Hublot</i>	R. D.	110

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Les Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

Président	Dr Origène Dufresne	4120 est, rue Ontario	FR. 3151
1er vice-président	Dr Victorien Dubé	531 rue Cherrier	HA. 0695
2e vice-président	M. Roger Bordeleau	3423 rue St-Denis	PL. 8834
Secrétaire	Me G.-Henri Séguin	625 ouest, Dorchester	UN6-1082
Trésorier	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue	M. Roger Duhamel	4115 ave. Marlowe, N.D.G.	DE. 8878-FA. 1171
Prés. sortant de charge	M. Ignace Brouillet	1430 rue St-Denis	MA. 5311

Représentants des Facultés et Ecoles

AGRONOMIE	:	M. Raymond Houde	130 est, rue St-Paul	HA. 4111
		M. F.-Alf. Dansereau	4974 ch. de la Reine-Marie	MA. 4541
CHIR. DENTAIRE	:	Dr J.-Paul Trottier	5306 ch. de la Reine-Marie	WA. 4600
		Dr Léon Carpentier	2540 est, rue Sherbrooke	CH. 5020
DROIT	:	Me Thomas Ducharme jr.	266 ouest, rue St-Jacques	HA. 6870
		Me Philippe Ferland	10 est, rue St-Jacques	MA. 9111
ECOLE DES H.E.C.	:	M. Rosaire Archambault	500 est, Ste-Catherine	MA. 6201
		M. Gaston Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA. 9451
ECOLE D'HYGIENE	:	Mlle G. Charbonneau	Université de Montréal	loc. 68
		Mlle A. Martineau	2570 est, Jean-Talon	GR. 3539
LETTRES	:	M. Maurice Chaput, p.s.s.	1000 boul. Crémazie	VE. 5894
		M. Guy Frégault	3275 ave. Lacombe	EX. 5122
MEDECINE	:	Dr René Rolland	376 est, Sherbrooke	HA. 1585
		Dr P.-René Archambault	300 carré St-Louis	LA. 4710
MEDECINE VETERINAIRE	:	Dr Lucien Cournoyer	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
		Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
OPTOMETRIE	:	M. Marcel Gauvreau	444 est, rue Sherbrooke	HA. 8877
		M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	LA. 2211
PHARMACIE	:	M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
		M. Léopold Senay	2406 rue St-Jacques	WI. 2622
PHILOSOPHIE	:	M. Paul Lacoste	5244 rue of Wales	WA. 6828
		M. Gérard Barbeau	7200 est, boul. Gouin	MO5-3801
POLYTECHNIQUE	:	M. Louis Larin	154 Morrisson	AT. 1367
		M. J.G. Chenevert	536 ave. Outremont	UN6-7721
SCIENCES	:	M. Abel Gauthier	Université de Montréal	loc. 27
		M. Maurice L'Abbé	3880 Plamondon, app. II	EX. 8081
SCIENCES SOCIALES	:	M. Frs. Desmarais	465 St-Jean, ch. 305	MA. 1291
		Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	CH. 0719
THEOLOGIE	:	M. P.E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	GL. 1916
		M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	UN6-4274
PRES. DE L.A.G.E.U.M.	:	M. Jean-Noël Rouleau	Université de Montréal	EX. 6561
ANC. PRES.	:	M. l'abbé Guy Pratt	Grand Séminaire	FI. 1650
		M. Gilles Bergeron	3801 Northcliffe	EL. 2072
		Dr Denis Lazure		

Conseillers juridiques :

Me F. Eug. Therrien	149 ouest, Craig	HA. 3797
Me Claudé Demers	Contentieux de la Cité	PL. 6111

Secrétariat général : 2900, boul. Mont-Royal — AT. 9451 local 55

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. L'Action Universitaire paraît en octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Le pays du bonheur</i>	ROGER DUHAMEL	3
<i>Fidélités</i>	DOCTEUR PHILIPPE PANNETON..	14
<i>L'Université dans la Cité</i>	Me MARCEL FARIBAULT	28
<i>L'agonie de l'Église</i>	LÉO-PAUL DESROSIERES	40
<i>Les commencements de l'Université Laval</i>	M. L'ABBÉ ARTHUR MAHEUX..	46
<i>"Bonheur d'Occasion"</i>	GÉRARD BESSETTE	53
<i>Courrier des Lettres</i>	ROGER DUHAMEL	75
<i>Une géographie de l'Europe</i>	PIERRE CAMÛ	105
<i>Par mon Hublot</i>	R. D.	110

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU
QUI
PENSE
A VOTRE
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CÉLESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez **Vichy!**
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

LE PAYS DU BONHEUR ¹

Est-ce le signe d'une incorrigible jeunesse ou d'une sénilité précoce ? C'est sûrement faire preuve d'une inquiétante présomption que d'avoir intitulé, sans beaucoup y réfléchir, "le pays du bonheur", le bref entretien auquel vous m'avez convié et que j'ai accepté avec une gratitude qui n'est dépassée que par la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée. Pourquoi ai-je mentionné le mot de présomption, puisque je voudrais que mes propos se concentrent autour de la patrie canadienne ? C'est tout simplement qu'il peut paraître hasardeux de se montrer résolument optimiste, quand tant de gens, avec sincérité ou par astuce, s'emploient à nous signaler l'avenir sous les couleurs les plus sombres ou à nous persuader que nous vivons dans une perpétuelle tragédie. Je le dirai tout net : je n'en crois rien. Je suis d'avis, au contraire, que les Canadiens sont des privilégiés dans un monde soumis aux pires tortures et à mille privations ; j'ajouterai même que les Canadiens français, dont nous nous réclamons fièrement, s'ils doivent toujours continuer de lutter — c'est la loi impérieuse de la vie — auraient grandement tort de prêter une oreille trop complaisante aux professeurs de défaitisme, aux chevaliers à la triste figure dont les airs rencognés appellent la catastrophe.

Si vous le voulez bien, nous ferons un bref retour sur le passé ; une simple vue à vol d'oiseau, ce qui me permet dès maintenant de signaler que j'écarte toutes les distinctions pour me diriger exclusivement vers l'essentiel. Qu'est-ce donc que le Canada ? Un territoire immense, dont les ressources matérielles sont indéfinies, un sol varié et un sous-sol opulent, dont nous ne faisons que commencer à mettre à jour les richesses. Un pays qui bénéficie d'un climat sain, propre à la vie et à l'énergie conquérante, même s'il peut être désagréable à certains jours. Un pays régi par des institutions politiques qui ont fait leurs preuves, qui valent en tout cas infiniment mieux, pour la sauvegarde des valeurs spirituelles, que la plupart des régimes auxquels sont soumis le plus grand nombre de nos contemporains. Un pays où vivent côte à

¹ Causerie prononcée devant les membres du Club Saint-Laurent-Kiwanis, au Ritz, à l'occasion de la fête nationale, le 25 juin 1952.

côte, dans une harmonie relative et cependant satisfaisante, les descendants de deux grandes nations, de celles qui ont accompli davantage pour l'expansion et l'enrichissement de la civilisation occidentale.

L'existence quotidienne n'est pas toujours facile, j'en conviens volontiers ; j'étais un homme, c'est-à-dire un combattant, notait Goethe, et l'observation n'a jamais cessé d'être vraie. Mais si nous comparons ce qui se passe chez nous aux problèmes auxquels doivent faire face, dans la douleur et l'angoisse, les autres peuples, comment ne pas apprécier notre terre de sérénité, le pays du bonheur ? Nos difficultés, nous nous appliquons à les résoudre de façon normale. Je me souviens qu'un humoriste de Montréal, Stephen Leacock, aujourd'hui décédé, affirmait un jour que les Canadiens étaient tellement occupés à expliquer aux Anglais qu'ils n'étaient pas Américains et à convaincre les Américains qu'ils n'étaient pas des Anglais qu'il leur restait très peu de temps pour être des Canadiens. Le mot est drôle, il a été longtemps juste. Nous prenons aujourd'hui conscience de notre vie collective. La guerre nous a en quelque sorte obligés à un essor économique considérable ; la plupart de nos industries ont plus que doublé leur production. On fait tous les jours des découvertes dans les mines et le pétrole. De tout cela, nous avons conçu une légitime fierté et nous acceptons moins facilement une tutelle quelconque, celle de Londres comme celle de Washington.....

Depuis 1947, la nationalité canadienne existe légalement ; elle est reconnue partout, sans que nous ayons à nous réclamer d'une allégeance à un autre pays. Le Canada a rompu un avant-dernier lien avec la Grande-Bretagne, en 1950, en abolissant les appels au Conseil privé de Londres et en établissant que la Cour suprême d'Ottawa serait vraiment une Cour suprême. Depuis peu de mois, nous avons, pour la première fois depuis le régime français, un vice-roi d'origine canadienne. Le dollar canadien affirme sa vigueur sur le marché américain. Nous nous pensons en mesure d'entreprendre seuls la canalisation du Saint-Laurent, même si les États-Unis refusent de s'associer au projet. En moins de dix années, notre population a augmenté de vingt pour cent, pour atteindre 14 millions d'habitants. Autant de faits révélateurs, dont l'on pourrait facilement allonger la liste, et qui contribuent à nous donner confiance en nous-mêmes.

Le voisinage avec les États-Unis n'est pas sans répercussion sur notre vie ; on peut le regretter, il est impossible de le nier. Attirés par des traitements ou des salaires plus élevés, 20,000 Canadiens se sont installés aux États-Unis en 1951. D'aucuns prétendent même qu'il y aurait actuellement, de l'autre côté de la frontière commune, 25,000,000 de personnes nées au Canada ou de descendance canadienne ; pour arriver à ce chiffre énorme, on doit sans doute tenir compte aussi des émigrants qui n'ont fait que passer quelques mois ou quelques semaines au Canada, avant de se diriger vers le sud. Il n'en reste pas moins vrai que cet exode nous appauvrit, surtout quand nous perdons des diplômés qui auraient pu exercer une grande influence dans nos industries comme ingénieurs et directeurs d'entreprises.

Dans l'ensemble, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les relations canado-américaines sont cordiales et elles doivent le demeurer. Personne ne parle sérieusement d'annexion éventuelle. À un Américain qui demandait récemment s'il ne serait pas bon d'y songer, un ministre canadien, M. Pearson, répondait avec le sourire : "L'embaras, c'est que nous ne pouvons décider si le Canada deviendra le 49^e État ou si les États-Unis deviendront la onzième province !" Sur le plan international, surtout dans les débats qui se déroulent à l'organisme des Nations-Unies, notre pays ne peut ignorer ses liens, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les États-Unis. Quand ces deux pays sont aux prises, le Canada appuie tantôt l'un, tantôt l'autre, en songeant avant tout, comme on doit l'espérer, à nos intérêts nationaux. Ottawa appuyait Washington en 1947 sur la question du partage de la Palestine, mais Ottawa est beaucoup plus près de Londres sur la question de la Chine.

Notre conscience nationale n'en est pas arrivée encore à son point de perfection ; certains éléments de divisions intérieures retardent cette évolution. Mais c'est bien dans cette voie que nous nous dirigeons. Nous le faisons en toute lucidité ; sans perdre de vue les dangers que comporte une action personnelle au sein de nations numériquement et économiquement plus fortes que nous. C'est ainsi seulement que nous acquerrons le respect des autres. Personne ne nous soupçonne d'entretenir une arrière-pensée de domination, de nourrir des ambitions territoriales. Nous voulons être un facteur de paix dans le monde et sur ce terrain l'accord

est relativement facile à effectuer au sein de la nation canadienne. Bien vivre et laisser vivre est une formule de sagesse populaire qui a fait ses preuves.

* * *

On me permettra bien de vous soumettre ici quelques témoignages qui me paraissent révélateurs, qui fournissent en tout cas un aliment à notre méditation. On répète souvent que les Canadiens sont des gens susceptibles ; que nous nous formalisons volontiers des propos qu'on tient à notre égard. Il se peut bien qu'il en soit ainsi. Mais nous aurions quelque raison d'avoir une certaine méfiance à cet égard : il est arrivé tellement souvent dans le passé, un passé qui n'est pas toujours tellement lointain, que l'on ait affirmé des sottises ou des erreurs sur le Canada ! Nous avons l'impression, et cette impression n'est pas totalement dépourvue de fondement, qu'il arrive trop souvent qu'on écrive sur le Canada sans s'être suffisamment renseigné auparavant. N'avons-nous pas raison de nous amuser quand nous lisons, par exemple, dans un grand hebdomadaire français, que M. Louis Saint-Laurent est "le légendaire chef des bleus" ? Le même rédacteur anonyme s'étonnait que dans un groupe ethnique où les familles sont nombreuses, le premier ministre canadien se fût contenté de cinq enfants ; ce qui ne nous semble pas vraiment honteux ! Dieu merci, journalistes et commentateurs ne sont pas tous aussi mal informés. J'en veux pour preuve un récent article publié dans une revue canado-américaine.

L'auteur s'appelle Richard Neuberger ; il est sénateur de l'État de l'Orégon ; il connaît bien le Canada et les Canadiens ; pendant la guerre, il a habité notre pays, lors de la construction de la route de l'Alaska et il a continué à entretenir des relations d'amitié avec les Canadiens. Ce monsieur, au demeurant fort sympathique, estime que nous souffrons d'un complexe d'infériorité. Il ajoute que nous avons imité servilement la culture américaine, comme le souligne au reste le rapport de l'enquête Massey. Dans les manufactures, dans la toilette, dans l'organisation de la maison, dans l'ameublement, dans l'architecture, même dans le langage et les expressions d'argot, nous devenons de simples répliques de nos amis des États-Unis.

M. Neuberger, après beaucoup d'autres, souligne le fait que nous acceptons volontiers le terme d'Américains, pour désigner les résidents des États-Unis, comme si nous-mêmes, nous n'étions pas aussi des Américains. On imagine mal, par exemple, les Français ou les Allemands se proclamer Européens, au détriment de tous les autres peuples qui vivent sur le même continent. Pour ma part, je crois qu'il serait exagéré de tirer de trop graves conclusions de cette question de mots. Que les Français disent qu'ils partent pour l'Amérique quand ils se rendent simplement aux États-Unis ne tire pas beaucoup à conséquence. Dans un souci louable et un peu enfantin de particularisme, on a bien essayé d'accréditer le mot "Étatsuniens" pour désigner nos voisins. Cette tentative n'a pas donné beaucoup de résultats et un mot aussi barbare n'a guère opéré de conquêtes.

Les Canadiens seraient donc jaloux des Américains ? J'avoue ne m'être jamais rendu compte personnellement de ce sentiment. Nous avons des relations très cordiales avec eux, mais nous ne nous sentons jamais diminués à leur contact. Nous sommes différents, ce qui ne signifie pas que nous soyons inférieurs. Il est possible cependant que nos concitoyens de langue anglaise soient plus atteints que nous ; ils parlent la même langue — ou à peu près —, ils ont des modes de vie en commun. Quant à nous, Canadiens français, le problème ne se pose pas du tout dans les mêmes termes. Nous regardons les Américains du même œil que les Italiens, les Monégasques ou les Guatémaltèques, quoiqu'avec un peu plus de sympathie. Le voisinage joue ici son rôle naturel. Nous n'éprouvons aucune crainte d'être engloutis dans la masse américaine ; à condition de demeurer fidèles à ce que nous sommes. Au cours de notre histoire, il s'est produit quelques poussées de fièvre annexionniste ; notamment en 1849, quand de nombreux Montréalais ont signé un manifeste pour demander notre entrée dans la grande République. Il est révélateur de constater que des signataires de ce texte, à peine trois pour cent étaient des Canadiens français. Déjà nous avons conscience de notre caractère propre et nous n'avions aucun goût pour adopter une nationalité étrangère.

Le ministre du Commerce dépeignait il y a peu de temps aux Communes notre situation économique sous des couleurs très séduisantes. Il estime en effet que l'inflation commence à être enrayée, que le coût de la vie est revenu à ce qu'il était au mois d'août de l'année dernière, ce qui, entre nous soit dit, constitue déjà un sommet assez élevé. Qu'est-ce donc que cette fameuse prospérité canadienne, qui revient souvent à l'affiche ? Il n'y a pas à le nier : sur une population de quatorze millions d'habitants, il y en a plus de cinq millions qui occupent des emplois rémunérateurs ; les bénéfices et les dividendes des compagnies ont atteint des sommets sans précédent ; les revenus des agriculteurs eux-mêmes dépassent les prévisions les plus enthousiastes.

Ce sont là des constatations heureuses, dont nous nous réjouissons tous, qui ne doivent pas toutefois nous empêcher de regarder de l'autre côté de la médaille. Ainsi, les travailleurs, considérant la montée constante du coût de la vie, ont réclamé des augmentations de salaires ; les prix ont continué de grimper ; au fond, personne n'y a vraiment gagné. Par exemple, si les cultivateurs ont eu entre les mains plus d'argent que par le passé, ils n'ont pas tardé à se rendre compte que cet argent disparaissait rapidement pour acquitter le coût des machines agricoles, de l'équipement, des vêtements, de la nourriture.

Il y a ensuite les exigences des préparatifs de défense, qui drainent une bonne partie de notre argent. Au dernier discours du budget, le ministre des Finances a voulu jeter un peu de lest, en diminuant la taxe sur les cigarettes et en abolissant les restrictions sur le crédit. En d'autres termes, et c'est un point important à examiner, il ne faut pas trop se leurrer sur le volume de dollars en circulation. C'est vrai, sans doute, qu'il y a plus d'argent au Canada qu'il n'y en a jamais eu, mais comme les salaires et les prix ont augmenté parallèlement, cette augmentation ne se traduit donc pas par un enrichissement. Prenons un exemple concret : un homme qui gagnait autrefois cinquante dollars par semaine, quand le loyer moyen d'une maison familiale s'établissait à trente dollars par mois, se trouvait dans une meilleure situation financière que celui qui touche aujourd'hui cent dollars par semaine et qui doit verser pour son loyer mensuel cent dollars et davantage. C'est le même phénomène qui se

reproduit pour tous les autres articles de première nécessité. Il est vrai que, de 1945 à 1951, les prix pour les produits de la ferme ont augmenté en moyenne de dix pour cent ; en revanche, le prix des tracteurs a augmenté de 90 pour cent et celui des vêtements a doublé. Où se trouve donc le bénéfice réel ?

C'est peut-être, pour une part, une menace encore imprécise de chômage qui pousse les autorités canadiennes à hâter le projet de la canalisation du Saint-Laurent. C'est une entreprise qui coûtera quelques centaines de millions de dollars dans laquelle le Canada se lancera seul, si les États-Unis refusent d'y collaborer. Ces travaux, dont je ne discute pas ici la portée lointaine, auront l'avantage immédiat d'occuper une nombreuse main-d'œuvre de façon lucrative. Il sera aussi possible de tirer bénéfice des immenses réserves de minerai que recèlent les dépôts miniers de l'Ungava et de la province de Québec en général. De même il faudra encore beaucoup d'argent pour exploiter les ressources pétrolières de l'Alberta et de la Saskatchewan ; en deux années seulement, notre production de pétrole a fait beaucoup plus que doubler.

Comme il est facile de le constater, la prospérité canadienne est plus nuancée qu'on l'affirme, quoique réelle. Nous accomplissons des progrès remarquables, mais notre économie demeure néanmoins assez fragile. Nous ne disposons pas, par exemple, d'un marché domestique assez étendu pour absorber les frais considérables de notre mise en train industrielle ; c'est la raison pour laquelle les États-Unis sont en mesure de vendre leurs marchandises à meilleur compte que nous, en se fondant sur le vieux principe toujours vrai que c'est le débit qui fait le profit, qui permet en tout cas d'abaisser les prix à l'avantage des consommateurs. Pourquoi ne pas noter que l'influence économique américaine est grandissante chez nous ? En l'espace de deux années seulement, vingt millions de dollars américains ont été placés dans nos industries chimiques. Ce sont les États-Unis qui remplacent de plus en plus la Grande-Bretagne comme actionnaires du Canadien-Pacifique, si bien que ce réseau ferroviaire est devenu un tiers américain. Ce sont surtout les États-Unis qui achètent les obligations de nos gouvernements provinciaux et municipaux, pour une somme de \$50 millions au cours de l'année dernière. Si bien qu'aujourd'hui on calcule que les placements américains au Canada s'élèvent

à la somme globale de quelque cinq milliards de dollars ; un tiers des dividendes déclarés au Canada enrichissent des actionnaires américains.

Je n'ai pas l'intention de m'excuser de ces chiffres, malgré leur incontestable aridité, parce qu'ils aident à nous faire une idée plus juste de notre véritable situation. Nous n'avons aucune raison de redouter l'avenir, et toute panique serait le fruit d'une imagination délirante, mais il ne faut pas, d'autre part, nous bercer de trop flatteuses illusions, nous imaginer que les richesses indiscutables du Canada sont un signe infailible de notre prospérité matérielle et du bien-être de notre population...

* * *

Qu'on me permette de verser une autre pièce à ce dossier très incomplet que je sou mets à votre réflexion. Le vice-roi du Canada, le très honorable Vincent Massey, était de passage à Montréal à l'occasion d'une assemblée de la Légion canadienne, groupant des délégués de nos dix provinces. Le gouverneur, pour lui donner son ancienne appellation, a prononcé des paroles d'une haute signification et empreintes d'un véritable canadianisme. Ce qu'il me plaît surtout de souligner ici, c'est que M. Massey, comme tous les esprits supérieurs et dépourvus de préjugés mesquins, ne voit, bien au contraire, aucun danger à ce que chaque groupe ethnique conserve ses caractéristiques propres. Cette précieuse diversité, affirme-t-il, n'est pas un obstacle à l'union, c'est son fondement même. Il ajoute, pour mieux préciser sa pensée, que l'union au Canada ne provient pas de l'uniformité, mais de l'esprit de camaraderie de deux nationalités, de leur collaboration à une tâche commune.

Voilà bien dans quelle perspective il convient d'envisager les données du problème canadien. Prêchant d'exemple, comme d'habitude, M. Massey a tenu à s'exprimer dans les deux langues officielles de notre pays. C'est que l'observation l'a depuis longtemps convaincu que les descendants de deux peuples fiers ne peuvent accepter de perdre leurs particularités. Ils se soumettent volontiers aux exigences de l'histoire qui ont voulu qu'ils s'associent, sur le territoire canadien, pour édifier une nation qui fait notre orgueil et qui s'impose de plus en plus dans le monde. C'est une grave erreur de penser que nos progrès seraient plus rapides si nous en arrivions à l'unité de culture, de langue et de religion. On a pu le

penser autrefois, on est aujourd'hui bien revenu de cette illusion. C'est au contraire dans le respect mutuel que nous pouvons travailler de concert à bâtir quelque chose de grand et de durable. Il est tout à fait naturel que les Canadiens français et les Canadiens anglais n'aient pas la même conception de la famille, de la vie sociale, de l'éducation, etc. Il n'empêche qu'il est désirable, qu'il est possible aussi, qu'ils fassent effort, tout en maintenant leur légitime fidélité dans leur propre milieu, un effort persévérant pour comprendre le point de vue de l'autre, pour l'accepter, sans nécessairement le partager. Nous avons fait beaucoup de progrès dans cette direction et l'incompréhension se fait de plus en plus rare. C'est une signe de maturité dont nous devons nous réjouir.

* * *

Dans le cours général de la vie, nous pouvons bien ne pas toujours penser au rôle des universités. Cependant, il faut bien reconnaître que ce sont des institutions d'enseignement supérieur qui contribuent quotidiennement à l'essor général de la nation en lui fournissant les spécialistes dont elle a besoin. Mgr Ferdinand Vandry, recteur de l'Université Laval qui célèbre cette année le centenaire de sa fondation, déclarait l'autre jour à Montréal : La culture française dont nous avons hérité, nous devons la mettre au service de notre pays. Nous sommes des Français d'Amérique, et notre devoir est de faire bénéficier la vie américaine, particulièrement la vie canadienne, de cette richesse française. Le meilleur service que nous puissions rendre à la civilisation canadienne, c'est de rester Français le plus possible, non seulement dans notre intérêt, mais aussi dans celui de nos compatriotes anglais et de la culture canadienne.

Ce sont là des vues à la fois très élevées et très pratiques, émanant d'une autorité dont personne ne contestera la compétence. Elles nous dictent une ligne de conduite dont nous aurons grand avantage à ne pas nous écarter. C'est dans cette pensée qu'est née l'idée d'un Congrès de la Langue française qui se termine aujourd'hui à Montréal, après avoir été inauguré brillamment la semaine dernière dans la capitale provinciale. Nous formons une minorité au Canada. Une minorité numériquement importante, une minorité qui compte plus que tout autre. Le fait d'être

moins nombreux nous oblige à une grande discipline collective. Nous ne devons pas en effet oublier que nous sommes, dans l'immense agglomération nord-américaine, un îlot de quelque quatre ou cinq millions de Français perdus dans une mer humaine qui dépasse largement les cent cinquante millions. Il est naturel que tout en conservant les attributs d'une loyauté librement consentie, nous éprouvions périodiquement le besoin de nous rencontrer dans une atmosphère de saine cordialité, que nous voulions nous serrer les coudes davantage afin d'être mieux en mesure de collaborer dans les différentes sphères d'activité où il nous est ensuite possible de faire agir notre influence nationale et intellectuelle.

C'est précisément le but que poursuit un Congrès de la Langue française. Le premier a eu lieu en 1912 ; c'était la première fois que d'une façon officielle les forces vives de la nationalité canadienne-française avaient l'avantage de se réunir dans la forteresse de la fidélité française que représente la pittoresque et toujours chère ville fondée par Samuel de Champlain, dont l'un de mes excellents amis a écrit naguère qu'elle ressemblait à une nonnette abandonnée par son abbesse. Le compte-rendu de ces assises demeure un document précieux pour l'affirmation de notre présence en Amérique. Un quart de siècle plus tard, soit en 1937, des artisans de la première heure, secondés par des éléments plus jeunes et aussi convaincus, entreprenaient la tâche de réunir de nouveau à Québec, l'état-major des forces catholiques et françaises. Des gens venaient de partout ; non seulement des provinces voisines, mais aussi de celles qui sont géographiquement le plus éloignées de Québec, des différents États de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler la Franco-Américanie, de l'ancienne terre française de la Louisiane où se perpétuent, péniblement peut-être, les traditions de nos origines.

Et puis, nous sommes en 1952. Il n'y a que quinze ans que le dernier Congrès a eu lieu. Cependant, les défenseurs attirés du fait canadien-français ont cru qu'il serait opportun de convier à nouveau les représentants les plus autorisés de la nationalité. Il ne s'est pas agi seulement de multiplier les discours ronflants, débordant de phrases creuses et sonores, mais de dresser un bilan de nos positions, de savoir où nous allons, de prendre les dispositions nécessaires pour arriver au but. De

nombreux rapports, fruits d'une enquête attentive et patiente, nous permettront de mieux nous connaître.

* * *

Messieurs, je pourrais continuer longtemps à énumérer des initiatives témoignant à la fois de notre solide patriotisme canadien et de notre attachement indéfectible à nos traditions françaises. Le pays du bonheur, ai-je déclaré au début de ces remarques. J'y reviens, parce que j'y crois. Je ne me dissimule pas les ombres au tableau ; elles existent, elles existeront toujours, plus ou moins sombres, selon les époques. Mais je suis d'avis et je tiens à le déclarer hautement, trop de nos compatriotes, par un complexe morbide que je m'explique mal, s'appliquent toujours à monter en relief nos verrues et oublient aussi de souligner les traits purs de notre visage national. Certaines gens tentent la Providence en exagérant nos maux et nos difficultés. Pour peu qu'on porte ses regards sur le monde contemporain, on acquiert la certitude réconfortante que nous demeurons, en terre canadienne, les enfants gâtés du Seigneur. Nous habitons — pour combien de temps ? je ne suis pas prophète... — nous habitons encore le pays du bonheur. Le savons-nous assez ?

Roger DUHAMEL,

de l'Académie canadienne-française

FIDÉLITÉS

Docteur Philippe PANNETON,

directeur de l'Académie canadienne-française.

Il était un mot, un nom, que savaient nos mères et qu'elles nous apprenaient à prononcer dès après ceux du Canada et de Rome. C'était un nom doux et vibrant, facile à des lèvres d'enfant; un nom différent et "soyeux comme le nom d'une femme jadis aimée". Ce nom était *France*.

C'est que nous gardions avec ce pays si éloigné de nous par le temps et la distance des liens qui pour être faits de souvenirs plus que de contacts, n'en étaient pas moins perceptibles. Ce n'étaient plus les liens politiques. La remorque avait été coupée un jour d'orage, il y avait longtemps. Et depuis lors nous ne dérivions plus de conserve. La dernière fois que Québec avait vu pointer à l'horizon les mâts du beau navire de France, cette nef courageuse sur laquelle étaient venus mes aïeux et dont on refusait d'admettre qu'elle ne dût jamais revenir — cette dernière fois, sa corne battait pavillon fleurdelysé. Tel il était resté dans l'esprit de la plupart des nôtres. Pour eux rien au monde ne changeait; et à cette époque, le mot final de Maria Chapdelaine eût été véridique. S'ils fussent allés en France, nos gens eussent reconnu quand même celle qu'ils n'avaient pas cessé de chérir; mais ils se fussent écriés comme en présence d'une chère parente retrouvée après des années: "C'est bien elle. Et elle est toujours avenante. Mais pourquoi a-t-elle ainsi changé sa coiffure?"

C'est un coup de clairon, un coup de canon plutôt qui nous vint tous secouer. En 1914 la terre trembla, cette vieille terre que nous pensions à jamais rassise. Et ce n'était encore qu'un prélude. Mais déjà nous avons ouvert tout grands les yeux, des yeux étonnés qui ne pouvaient s'en croire.

Les événements de ces années dangereuses éveillèrent des sentiments qui n'étaient point nouveaux, mais dont l'intensité même ne laissa pas de nous surprendre. C'est qu'il était resté, qu'il reste encore, qu'il restera toujours entre la France et nous des liens intangibles.

Et ces liens sont trois, chiffre magique.

Rien jamais ne peut remplacer le lien qui attache le fils à sa mère. C'est qu'il n'a été, ce lien, ni appelé, ni voulu, ni même accepté. *Il est, simplement.* Chair de sa chair. De même, ceux que les navires du roi avaient conduits sur les rives boisées et périlleuses du Saint-Laurent et de l'Acadie, c'étaient des Français. Ceux qui dans la terre durement libérée de ses arbres et de ses cailloux déposaient avec parcimonie la semence apportée de France, avoine et froment, c'étaient des Français. Et quand venait la moisson, du grain péniblement récolté, ils faisaient du pain dont ils disaient en souriant : "Il est bon. On dirait du pain de France !" Et ceux-là maintenant étaient des Français *au Canada*. Puis ceux qui partirent souvent souvent maigres de richesses mais lourds de la gloire des découvreurs, c'étaient encore des Français; mais désormais des Français *du Canada*. Qui acceptèrent de vivre dans les campagnes nouvelles, le dos à la forêt maléfique, ouvrant des paroisses chaque fois plus loin du fleuve paternel et des bourgades protectrices; qui ayant fait le signe de la croix, poussaient le soc sur les contreforts des Laurentides pendant que dans la maison la femme enseignait aux enfants à chanter dans la langue venue elle aussi de la Saintonge ou du Berri; ceux-là étaient vraiment des Français *du Canada*. Et je ne dis pas des Canadiens; car même habitant si loin, non pas à dix heures d'avion mais à un mois de voile des côtes de la Normandie ou de l'Aunis, ils se sentaient, tout en étant de fait Canadiens, tout aussi Français que les cousins restés là-bas à continuer sur place les destinées de la France.

Puis on changea de siècle. Avec le XVIIIème, ce qui était simple avant-poste prit figure de colonie. Un Français venu de France put s'y sentir chez lui. Arrivant sur nos bords, il pouvait se croire toujours en France; mais dans quelque province lointaine, toute neuve encore. Il y trouvait des colons qui ressemblaient à ses paysans, et des *voyageurs* qui, eux, ne ressemblaient à rien. Mais il y rencontrait aussi des hobereaux et des fonctionnaires, avec les mêmes soucis d'avancement, les mêmes querelles de préséance, les mêmes intrigues politiques et amoureuses. Les yeux de tous étaient tournés vers ce Versailles d'où venaient les courtisans mais que n'avaient jamais vu les *habitants*. Et tous croyaient sentir sur eux, même de si loin, la lumière vivifiante et dorée du Roi-Soleil. Ceux-là étaient en vérité nettement canadiens. Mais qui disait *canadien*, disait encore *français*. L'on était canadien comme l'on était ailleurs normand ou provençal. C'était une façon particu-

lière d'être français; et aussi bonne que toute autre. La Nouvelle-France, en somme, était une province de plus de la Vieille France.

Mais un jour vint où le destin frappa; frappa à coups cruels et répétés. Le corps de la France se rompit, laissant ici un peu de cette chair française condamnée à vivre désormais séparée du sein maternel. Quelques intendants et seigneurs s'en retournèrent, qui à son château, qui à son bureau de France. Les soldats de Carignan, eux, les petits porteurs d'épée, et les obscurs commis aux écritures et surtout ceux qu'on appelait déjà les *habitants*, les vrais, y compris les jeunes miliciens porteurs de vieux mousquets restèrent sur le rivage. Ils se sentaient désemparés. Ils attendirent, mais en vain. Ce qui devait être, leur semblait-il, un simple entretemps, devint une éternité. Entre la France mère et le Canada orphelin, il y avait désormais la mer; et plus profonde encore, il y avait la défaite et l'abandon forcé. Sur cette mer il y avait bien, qui couraient glorieusement, les Jean Bart et les Duguay-Trouin. Mais ils ne venaient point jusque chez nous. D'ailleurs, à ce moment, comme le dit justement Gaxotte, à ce moment de son âge "la France doutait de sa vocation maritime". Après l'espagnol et le hollandais, c'est le pavillon anglais qui commençait de dominer les mers. Aussi, lorsque Canadiens et Acadiens, frères dans le malheur, interrogeaient l'horizon marin, rien ne se montrait plus à leurs yeux de la France trop lointaine. Rien autre, à l'infini, que les vagues dures et grises et vides de l'Atlantique. Quand enfin ils furent las d'attendre vainement sur la rive des vaisseaux qui ne revenaient point, quand la nuit fut venue, elle, froide et noire sur la mer et dans leur cœur, ils se dirent tristement les uns aux autres : "A quoi bon attendre plus longtemps. Il fait froid... Et ils ne reviendront plus." "Rentrons," dit monsieur le curé. "Rentrons," dirent les paysans. "Rentrons," dirent les soldats. Quant aux femmes, elles ne dirent rien. Elles se contentèrent d'ouvrir leur manteau de bouracan où les enfants s'étaient blottis contre la bise. Puis tandis que les soldats s'alliaient consoler avec ce qui pouvait rester de vin de France, les autres s'assirent autour de l'âtre profond où brûlaient les bûches d'érable. Grand-père, celui qui était né *là-bas*, avait les yeux fermés et le menton appuyé sur son bâton. Alors la mère se mit à chanter à mi-voix les chansons, les vieilles chansons venues de France, pour en bercer à la fois les cœurs et les enfants. Car ces chansons étaient tout ce qui leur restait d'Elle.



**Votre livret de banque
est le miroir
de votre avenir !**

**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**

Une banque vraiment "Royale"



*Gagnez de l'argent à même votre salaire,
épargnez régulièrement.*

**LA
BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

**La Compagnie Mutuelle
d'Immeubles Ltée**

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels

Versé à ses membres : \$11,000,000.00

Siège social -

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

LA

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est à vos ordres pour toutes vos opérations
de banque et de placement

Actif, plus de \$450,000,000

552 bureaux au Canada

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE

MONTREAL

LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTRÉAL-1 PL. 3834

**CREDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg

Régina — Edmonton — Vancouver

Courtiers
en douane

Expéditeurs

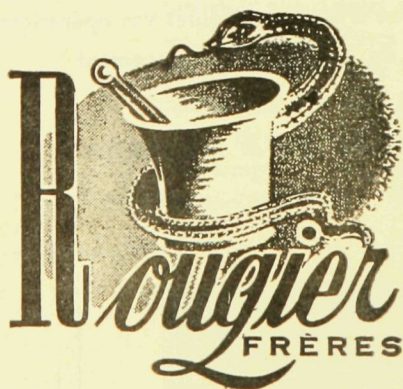
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

— Montréal



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I

GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET

ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél. : PLateau 3014

COURTIERS ET SPÉCIALISTES
EN DOUANES

EXPÉDITEURS - ENTREPOSEURS

AGENTS DISTRIBUTEURS

TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre

Montréal

Les années passèrent. Et avec les années d'autres générations. Les frères étaient morts et les cousins s'oubliaient. Des nouvelles de là-bas, il n'en venait jamais; ou si étranges ! Sur le patrimoine, la France continuait de vivre sa vie mouvante et généreuse. D'une décade à l'autre changeaient ses institutions, ses chansons, son langage et jusqu'à son vêtement. La dernière fois que le Canada avait vu un Français de France, il portait habit bleu à manchettes et perruque poudrée à frimas. Trente ans plus tard, nos gens eussent regardé le Français nouvellement débarqué avec surprise. Il avait pris la carmagnole et le bonnet phrygien; c'était la première république. Encore dix ans et ce fut un petit bicorne sur une redingote grise ; l'empire. La cravate louis-philipparde et le pantalon à sous-pied; la monarchie constitutionnelle. La redingote et le tromblon; le second empire. Enfin l'habit noir avec la cravate blanche, que portent également présidents et garçons de café, uniforme symbolique de l'égalité; la troisième république. Et pour finir, le costume d'aujourd'hui, chemise sport et souliers de suède verts, mélange de négligé et de recherche, règne du confort raisonnable et du néo-snobisme. C'est notre époque ; et en France celle de la république quatrième.

Mais le Canada, pendant tout ce temps ? Pendant tout ce temps, dans le Canada désormais abandonné à lui-même sous la férule encore rude du vainqueur, rien ne changeait. Les hommes, suivant la pittoresque expression de Bruchési, continuaient d'être "des faiseurs d'enfants et de terres", abondamment. Les femmes cousaient et filaient. Les hommes portaient toujours la ceinture fléchée sur le *capot*; les femmes, la cotte *d'étoffe du pays*. Pas plus que dans le costume et dans le parler, rien ne changeait non plus dans les esprits et dans les cœurs fidèles. Ni le sentiment, ni l'objet. Sans le savoir, ils aimaient une France qui n'existait plus, puisque, vivant, elle avait nécessairement changé. Ils l'aimaient sans savoir, se faisant une France à leur idée qui était ancienne. Faut-il s'étonner si la rencontrant, ils hésitaient à la reconnaître en ses nouveaux atours, même si en fait elle n'était ni moins avenante, ni moins belle, ni moins grande dame. Elle, continuait son chemin sur la route onduleuse de l'histoire, ayant oublié en d'autres soucis et d'autres aventures le fils débile qu'elle avait dû abandonner sur le seuil encore rude de l'Amérique. Ce fils lui-même, désormais aux mains d'une marâtre qu'il commençait néanmoins d'estimer, gardait sensible le lien qui le rattachait

toujours à sa Mère lointaine. Pour les Canadiens, pour les Canadiens-Français (mots nouveaux) *jamais* ne s'était éteinte cette parenté à laquelle ils devaient leur regard clair, leur verbe franc et leurs gestes plaisants. Isolés désormais sur cette terre qui de partout tendait à être non plus européenne mais bien *américaine*, il leur suffisait de tourner les yeux vers leurs nouveaux maîtres pour sentir jusqu'à quel point ils demeuraient français. Aussi bien faut-il prendre garde que ces maîtres eux-mêmes ne le leur laissent guère oublier.

Toutes ces années ont pu passer : le lien de chair est devenu moins tangible, certes et moins prochain. Mais ni le temps, ni la distance ne sauraient entièrement l'abolir.

Autre chose encore nous lie; un autre lien et que le temps, loin de l'affaiblir, n'a fait que renforcer en le liant à nouveau. Chose matérielle encore et visible. Chose non point de l'âme et de l'abstrait; mais concrète comme la vie elle-même. Et glorieuse. Noble entre toutes, cette chose qui rappelle le vin de France dont elle a fluidité, couleur, feu et vertu. Ce second lien est le sang.

Je n'entends point par là l'hérédité. De celle-là nous avons parlé tout à l'heure et suffisamment. Et clairement. Non. Ce que j'entends est bien matière, matière fluide et vivante. Car tel est le sang humain : fluide et vivant. Celui qui, vermeil et chaud, sort de nos cœurs et court en nos veines d'hommes. Celui que l'enfant reçoit de sa mère de même que le lait. Celui que l'homme peut et doit parfois verser en libation cruelle et généreuse sur les autels de la patrie, de la liberté, de l'honneur. Et qui mieux que le sang français sait ce que c'est que l'honneur.

C'est tout d'abord de France qu'il vint pour couler sur notre sol. Si celui des martyrs fut jadis une semence de chrétiens, chez nous le sang français fut une semence de héros. Sang des colons de Champlain, des soldats de Frontenac, des marins de la Galissonnière. Sang obscur et indompté des coureurs des bois que dans la noire profondeur de la forêt, faisait subitement jaillir, comme une sève, la hache indienne ou la balle anglaise. Sang des missionnaires rougissant le poteau de torture. Sang paisible du colon dont la cognée, venue de France avec lui, touchait parfois la main en même temps que l'arbre. Sang surtout de Montcalm sur les plaines d'Abraham, offert en suprême sacrifice. Et en même temps sang innommé, non moins noble vraiment encore que roturier, des soldats de Lévis et de Bougainville.

Sang français que notre terre faisait canadien en le buvant, en s'en engraisant pour demain le faire remonter au soleil dans les épis plus chargés. Mais français toujours; et dont on pouvait suivre la trace tout au plat des rivages comme au long des plaines. Là où s'arrêtait sa trace, là aussi s'arrêtait la civilisation. Chaque étape restait ainsi scellée d'un grand sceau cramoisi, comme aussi chaque page d'histoire portait pour toujours un signet rouge. Seul il pouvait, par sa magie, changer en gloire une défaite. C'est de lui que l'on avait payé sur la terre de la Nouvelle-France le prix de la possession, de la longue et dure conquête sur la sauvagerie des hommes, la cruauté du climat, la résistance obstinée de la nature même jamais soumise auparavant; tout comme il était le ciment qui liait le destin des hommes épars sur l'immense empire américain de la France. De la baie d'Hudson jusqu'à la Nouvelle-Orléans, de Louisbourg jusqu'aux Rocheuses. Partout sur notre sol, cette rosée généreuse et fécondante.

Quand la conquête étrangère eut effectué la rupture, on put croire que ce lien précieux n'existerait plus. Qu'il ne resterait de tout cela que la mémoire d'une épopée. Les soldats de France s'en étaient allés vers d'autres champs de combats et de lauriers. Pour eux ce serait bientôt Valmy, puis Austerlitz. Mais les miliciens sans rubans et sans panache de la petite France — de cette petite France dix fois plus étendue que la grande — de cette petite France devenue paradoxalement britannique par le jeu imprévu du sort et les aléas de la politique, ces miliciens ne pouvaient laisser perdre la noble habitude du sacrifice. Bon sang ne pouvait mentir. En 1774, de leurs foyers laurentiens ils entendirent qu'on les appelait à se battre et à défendre leur patrie. Ils se battirent et bien. Si certains d'entre eux défendirent si bien Québec contre les voisins des nouveaux Etats-Unis, peut-être cela était-il dans l'intention secrète de garder intacte leur Nouvelle-France, pour le jour jamais renoncé où celle de là-bas voudrait y revenir. Cela n'est point de ma part vaine imagination, agréable fiction de romancier. Je n'en veux pour preuve que cette anecdote méconnue, perdue, puis retrouvée par un archiviste dans les vieux papiers des bureaux parisiens.

C'était le temps où le monde entier résonnait du nom prestigieux de Napoléon. L'écho des trompettes françaises, partout triomphales, était venu à travers les mers jusqu'à nos rivages lointains. Pendant que dans le Canada, les fonctionnaires anglais s'inquiétaient, les humbles prêtaient l'oreille, émus.

C'est alors qu'un petit groupe de Canadiens partit subrepticement pour outremer. Ils s'en furent à Paris. Pourquoi ? Pour prier celui auquel la Victoire semblait n'avoir rien à refuser, de bien vouloir tourner ses yeux vers ce qui avait été la Nouvelle-France; de bien vouloir reprendre par entente, rançon, même par les armes, ce pays qui après moins d'un siècle n'avait pas cessé d'être français de cœur. Ne lui suffirait-il pas de dire : "Je veux que cela soit," pour que cela fût, lui qui faisait et défaisait rois et royaumes à son caprice ? Mais les bureaux de Paris ne comprirent point. Une telle démarche par des gens si bizarrement vêtus, les surprit. Tant de fidélité dut leur paraître incroyable; tant de naïveté, suspecte. Les Canadiens ne furent point amenés aux pieds du trône orné d'abeilles d'or. Ils ne virent pas l'Empereur. Mais on les aiguilla prudemment vers les antichambres des bureaux de Fouché. Et quelque directeur de police fut chargé de voir à ce que ces ambassadeurs en bonnet de castor fussent promptement rembarqués. Le Canada ! Cela était bien loin. Si loin. Trop loin.

1870. La France lutte et se débat. Ses fils meurent en vain. Et voilà qu'après maintenant cent ans et plus, assez de sang français reste encore dans les veines canadiennes pour qu'à la nouvelle de Sedan il se mette à bouillir. C'est au représentant de la France à Québec qu'une délégation se présente. Ils sont là une cinquantaine de jeunes gens; et des centaines d'autres sont prêts à les suivre. Que demandent-ils ? Chapeau bas, ils demandent qu'on leur donne passage et des armes, qu'on les mène en France afin qu'ils puissent combattre pour cette France qu'ils ne sauraient oublier.

Un demi-siècle plus tard, par un retour imprévisible de l'histoire, c'est bien le sang canadien ou, si l'on veut, du sang français jaillissant de cœurs canadiens et, paradoxe suprême, sur des uniformes britanniques, qui coulera en terre française, cette fois. Qui eut pu croire jadis à Versailles qu'un jour viendrait où la Nouvelle-France viendrait au secours de l'ancienne ? 1917. Sur les bords de la Somme et les collines de la Meuse, à Courcellette et à Vimy, du sang canadien pour féconder cette même glèbe ancestrale d'où il est jadis sorti. Le cercle est maintenant fermé.

Trente ans plus tard, de nouveau se noue le lien, pour la justice et la liberté, pour la défense des corps et la salvation des esprits.

Il y avait eu pour commencer, la libération française, une fois de plus, dans le rite atroce et inévitable de la guerre. La poitrine contre l'acier, vainement.

Puis, quand la France eut été ligotée et baillonnée ; quand elle fut souffletée du dehors par l'incompréhension des uns et trahie du dedans par le calcul ou la veulerie des autres, sur les prés et les futaies de France on vit descendre en pluie féconde le sang des aviateurs canadiens. Rachat de celui qui avait été versé jadis chez nous. Gloire pour gloire ; sacrifice pour sacrifice. Et quand enfin sonna l'heure triomphale de la résurrection, ceux qui disaient d'elle comme autrefois de Lazare : "Jam fœtet", stupéfaits, la virent qui surgissait toute claire et droite dans la pureté du jour affranchi. Ce furent les troupiers de nos régiments de Maisonneuve et de la Chaudière, avec les fusilliers de Winnipeg et de Vancouver, de Glasgow et de Pittsburg, qui vinrent mourir sur les campagnes de Caen et les côteaux de la Seine ; païement différé mais magnanime de la dette devenue désormais lien de sang. Par lui nous sommes plus parents que jamais. Frères désormais par lui comme nous l'étions déjà par la chair.

Il reste entre France et Canada un troisième lien, moins tangible, celui-là, mais non moins vrai. Et ce lien est le lien de l'esprit.

De tous, ce lien de l'esprit est peut-être le plus fort, le plus durable. Rien n'attache mieux les hommes que la communauté de sentiments, l'accord de la pensée, la similitude de la connaissance. On se sent instinctivement près de qui ressent comme soi-même. Et puisque c'est par le verbe que tout cela, sentiments et pensées, se peut exprimer, le verbe reste, bien qu'immatériel, de tous les contacts, celui qui le mieux joint les hommes même ceux-là que séparent parfois le temps et la distance. Telle est la force de l'esprit, telle est sa vertu qu'il peut certes unir cela que rien autrement ne joindrait ; de même qu'il peut, opposé, séparer ceux-là qui sont d'une même chair.

Un jour, il y a bien des siècles et des siècles, loin, bien loin d'ici, à l'aurore même de la pensée humaine naquit dans le temps et dans l'espace un souffle nouveau. Seuls, jusque-là, les dieux avaient régné sur un monde encore bestial. Après tant d'âges obscurs, le monde allait enfin devenir humain. Ce souffle, ou pour lui donner son appellation latine si pleine de sens, cet *animus*, cette âme prit naissance tout au fond de la Méditerranée, dans le berceau prestigieux que de tout temps lui avait choisi un destin

généreux. C'était près des collines de l'Hymette où butinaient les abeilles ; et surtout au pied de cette butte vénérable consacrée à Pallas-Athéna, mère de la sagesse, des sciences et des arts, là où les propylées dressent encore dans le soleil la nudité de leurs colonnes antiques et pleines de noblesse. Suivant une loi mystérieuse, ce souffle, cet esprit, courra désormais vers l'ouest. C'est ainsi qu'après s'être formé sur les champs atiques, il glissa sur les flots cérulés de la mer Ionienne. C'est ainsi qu'il vint *animer* — le mot ne saurait être plus juste — la ville des Sept collines et cela qui fut longtemps la Grande-Grèce. Il régna dès lors sur les terres suaves de l'Ombrie aux belles perspectives et sur les pentes lyriques de Fiésole. Puis il continua son chemin vers l'occident. Un peu plus tôt, attaché aux voiles venues de Phocée, il était déjà venu toucher directement la côte heureuse d'Antibes ; et le port accueillant de Marseille l'avait vu arriver porté par les vaisseaux mycéniens. Dès lors les pâtres des plaines de Provence le respirèrent ; et les oliveurs d'Andalousie ; et même plus haut, les vendangeurs blonds des rives de cette Moselle qui inspirait à Ausone des vers charmants ; jusqu'aux hardis et rudes nautonniers qui allaient quérir les métaux dans les brumes nordiques de la lointaine Thulé. A tous ces êtres jusque-là frustes et durs, il apprit à chanter sur un mode nouveau, plus doux que le mode héroïque qui convenait aux demi-dieux farouches du Valhalla. Mais assis sous un chêne touffu, lorsque dans le chant des cigales célébrant le soleil, la méridienne venait interrompre les travaux des champs, les hommes qu'il inspirait donnaient à mi-voix ces chansons d'amour et de joie qui sont venues jusqu'à nous. Ils les préféraient désormais aux hymnes scandés par le bruit des épées frappant les boucliers, en hommage à ceux qui avaient su mourir. Car les hommes désormais avaient appris de lui la douceur de vivre.

Remontant le val de Rhône, il mûrit au passage les raisins de la Bourgogne et les blés de la Beauce. Pour s'arrêter enfin, et longuement, en un des lieux d'élection où souffle l'esprit.

Dans la buée nacrée de cette Ile-de-France, il prend une nouvelle saveur, une douceur aimable qui jusque-là lui faisait quelque peu défaut. C'est que nourri de soleil méridional, il n'avait jamais subi la douceur apaisante des soirs de véritable automne ; ni connu, relevées qu'elles sont par la cruauté même des hivers glacés de bise, les pâques prestigieuses de la nature s'éveillant à nouveau dans avril revenu. Désormais, suivant paresseusement les

boucles de cette Seine qui lui rappellent l'antique et lointain Méandre, ce qu'il touche d'abord de Paris, après les feuillages de Vincennes, ce sont les quais de Bercy où, bien alignés, dorment les régiments des vins de France. Les plus nobles qui furent jamais, et qui font oublier les vins de Chio ou le pramne additionné d'aromates et de goudron. Puis dans sa course alentie, il vient frôler le vaisseau de la Cité avec les mâts jumelés de Notre-Dame et la misaine délicate de la Sainte-Chapelle. Tout auprès, le Louvre offre ses corniches lourdes des guirlandes de l'histoire. En face, sur la rive voisine : Saint-Germain-des-Prés, et ses pierres grises, souriant aux enthousiasmes juvéniles ; et la colline de Sainte-Geneviève, cité des livres. Puis, toujours poussé par ce courant mystérieux qui le mène de l'est vers l'ouest, il suit la Seine et s'élanche sur la mer. Vers l'Amérique, vers le Cap Diamant, vers nous.

Si vos yeux s'arrêtent sur la carte de l'Atlantique nord, de cette mer qui sépare France et Canada, ils verront d'une part la pointe extrême de l'Europe, c'est-à-dire la péninsule bretonne, s'avancer comme un sein nourricier chargé de lait. Et d'autre part, juste en face, le golfe Saint-Laurent ouvert comme une bouche assoiffée. Symbole curieux d'un fait réel.

Cette nourriture de l'esprit qui permit au Canada de grandir, c'est vraiment de France qu'il la reçut, à cet âge où, trop jeune encore, il ne pouvait se suffire. Et le souffle qui vint nous animer d'abord, qui nous anime toujours, nous du moins du Canada français, c'est le souffle immortel qui, parti jadis des terres de l'Attique, fait vivre notre civilisation. Sans ce souffle, qu'aurions-nous été vraiment ?

Car nous devons aux forces géologiques, obscures et un million de fois séculaires, la forme de la terre que nous habitons. Les vents ont travaillé pendant des centaines de milliers d'années pour façonner et adoucir les collines auxquelles est adossé le pays de Québec. Le repliement de l'écorce terrestre et l'écoulement obstiné des eaux ont peu à peu creusé cette vallée laurentienne qui est notre héritage particulier. Mais il fallait que la France vint insuffler une âme à un corps sans cela inerte. Celle âme, ce fut le souffle dont je parlais tout à l'heure, souffle attique, cette âme latine, ce fut la forme du verbe français.

De France vinrent nos premiers missionnaires. En même temps que la connaissance divine, ils enseignaient, en français, les premières notions de

la connaissance humaine. Cette civilisation d'Europe qui commettait le crime de donner à l'Amérique nordique la poudre et l'eau de feu, cette civilisation apportait aussi le livre. Et c'est ainsi que les fils des laboureurs et des soldats venus de France pouvaient espérer communier dans le savoir.

Dès l'enfance, déjà, ils avaient appris les mots du doux parler français ; ces mots que l'on retrouve souvent sur les lèvres canadiennes inchangés, dans la forme même qui était la leur il y a trois cents ans. Précieusement gardés, ils reparaissent aujourd'hui devant l'étranger surpris, pièces d'or ayant cours encore dans nos campagnes fidèles. Et en même temps qu'ils apprenaient à parler, nos gens apprenaient aussi à chanter. Chansons de France, seule richesse ou quasi, qui leur resterait lors de la faillite de leur destin premier.

A mesure qu'ils apprenaient les mots, leur esprit s'ouvrait, puisque c'est par le langage surtout, par le son et par l'image, que se précisent en nous les idées et que se délimitent les concepts. La sensation n'a pas besoin de mots ; le cri lui suffit. Souffrance ou plaisir, la sensation est commune à l'homme et à la bête ; au végétal même. Mais l'idée ne saurait exister claire sans le support des mots. La pensée ne peut prendre forme sans le verbe. Les mots sont les clefs innombrables du trésor de la connaissance. Quand l'homme fut devenu pleinement homme, il apprit non plus seulement le langage parlé et le langage chanté, mais en outre, désormais, le langage écrit. Truquement admirable par lequel, cent fois mieux que par l'infidèle tradition, les générations transmettent aux générations les notions recueillies au cours des âges successifs.

Quand chez nous furent passées les premières années de colonisation ; quand sur les campagnes régna la paix propice à la lecture, quand les lampes purent rester allumées dans la longue nuit d'hiver, il vint de France des livres en nombre de plus en plus grand. S'il est incontestable qu'à l'époque dont je parle, peu d'hommes savaient lire vraiment, et que moins d'entre eux, encore, lisaient effectivement et par goût, on se tromperait certes en croyant qu'il n'y avait chez nous point de liseurs, et, partant, point de rayons chargés d'in-octavos et même d'in-quartos. Lorsqu'entre la mère et le fils se rompirent les relations politiques et culturelles, quand les navires de France ne purent plus venir sur nos bords apporter les œuvres des philosophes et des poètes, il y avait déjà dans quelques presbytères et dans les

manoirs de la petite noblesse terrienne, des bibliothèques particulières où l'on gardait et goûtait le trésor de la culture française et européenne.

Dans ce moment, et justement parce que les autres liens n'étaient plus facilement sentis ni même, par certains, tolérés, le lien de l'esprit se tendit plus solide encore. L'esprit se fit plus prompt. Posséder un livre français, lire en français, goûter Racine, Montesquieu et les Encyclopédistes fut une façon de rester français au Canada, une façon de n'admettre point la défaite, une façon de protester silencieusement mais avec combien d'efficacité contre le fait de la conquête.

Un siècle n'avait pas passé qu'une vague nouvelle d'idées françaises venait jusqu'à nos rives. Aucun historien ne s'est encore donné la peine ou n'a encore eu le temps d'analyser l'influence qu'eurent sur les esprits du Bas-Canada les idées libérales du XVIII^e siècle, dans ces luttes politiques entreprises pour la revendication de nos droits ; et dans cette révolte de 1837 qui, même défaite, sauva l'âme française du Canada. Pourtant le fait de cette influence me paraît indubitable. C'est que, malgré la distance, malgré même la résistance obstinée de certains éléments auxquels les idées nouvelles étaient suspectes et pour cause, on lisait de plus en plus, ce qui veut dire qu'on lisait en français. Pour la première fois chez nous le livre donna lieu à des querelles, à des mouvements contradictoires d'opinion dont certains épisodes ne laissèrent pas d'être violents et parfois même inquiétants. L'institut Canadien de Québec, en fut le témoin et, à Montréal, la victime.

Puis, avec le temps, les contacts spirituels se firent plus réguliers. Tant que les navires avaient été soumis aux caprices du vent, les visites avaient été rares, les expéditions espacées. Mais quand la vapeur eut dompté l'Océan, on vit des Français venir renouer le contact avec le lointain Canada. De même, quelques-uns des nôtres virent se réaliser le rêve que porte en son cœur tout canadien français : voir la terre de France. Pouvoir se dire en présence d'un village du Forez ou dans une petite rue de La Rochelle : "C'est d'ici qu'il partit, cet ancêtre de qui je descends. Voilà ce qu'il laissait derrière lui. Voilà les images, où à peu près, qui lui revenaient le soir avant de s'endormir." C'est de cette époque, de ces voyages, de ces pèlerinages des nôtres que date chez nous une ère nouvelle pour l'intelligence. Ce temps dut être celui où naquit la culture canadienne d'expression française. Au début, notre littérature ne fut que copie, imitation ; non parfois sans

talent. Nous eûmes notre Victor Hugo dans Fréchette, notre Rochefort dans Arthur Buies, même notre Louis Veillot dans Tardivel. Mais qui les lit encore se rend compte que nous sûmes garder dans tout cela un sens respectueux des proportions !

Après la Grande Guerre, ce fut l'accélération du mouvement de translation. Le nombre de jeunes Canadiens allant à Paris faire un séjour d'études décupla, centupla. Architecture, histoire, médecine, lettres, droit, peinture, sciences, c'est tout cela que nos étudiants allèrent apprendre et perfectionner. Or, il leur arriva ce qui devait leur arriver sous pareil climat. Tel qui était allé étudier la chimie revint avec la passion des lettres. Tel futur architecte se découvrit aquarelliste. Tel médecin se passionna pour la peinture. Tel légiste s'amusa à relever les similitudes de nos folklores. Et tous s'en trouvèrent singulièrement enrichis. Car c'est un fait, trop souvent oublié en Amérique, que l'inutile est, des ornements de l'esprit, le plus agréable. De tout cela, de ce contact avec une civilisation jusque-là à peine soupçonnée, avec la France vivante, tous revenaient au Canada plus pleinement humains ; même si pendant quelque temps ils étonnaient leur entourage par leur moustache trop gauloise, leur accent plutôt composite ou leur goût affiché pour le cubisme en art. Une génération n'était point révolue que leur influence se faisait sentir. Et de leur fait ce qui naguère passait pour dangereuse nouveauté était devenu intéressant quotidien.

Décrire les résultats actuels de l'influence française sur la culture canadienne serait entreprendre une autre conférence. Je m'en garderai bien. Quel plaisir, j'aurais à faire valoir comment, chez nos compatriotes de langue anglaise même, certains esprits et non des moindres, se sont enrichis à cette source. Mais est-il quelqu'un qui puisse contester l'apport magnifique fourni par ces échanges : hommes de France au Canada, hommes du Canada en France.

Voilà donc, trop brièvement à mon gré, trop amplement à votre gré à vous, mes chers et patients amis, les liens qui nous unissent encore, nous du Canada, à ceux qu'obstinément et sans gêne nous appelons nos cousins de France. Qu'ils nous pardonnent si nous mettons sur cette parenté maintenant un peu distante, un accent si marqué. Nous sommes des cousins de province. Comme tels nous sommes fiers d'être apparentés à cette vieille famille française, noble à soixante-quatre quartiers et plus ; même si

aujourd'hui notre branche cadette est en train de connaître une assez jolie fortune.

Mais si nous voulons mettre à profit notre héritage, si nous voulons jouer effectivement dans le monde le rôle important auquel nous aspirons et que le sort semble vouloir nous confier, il nous faut, à nous Canadiens français qui n'avons pour appui ni l'autorité britannique, ni la masse américaine, nous rappeler sans cesse les liens, toujours actuels, que nous gardons avec la France. Liens avec une France qui n'est pas la France des rois, la France des empereurs, ni celle des présidents ; une France qui n'est de droite, du centre, ni de gauche ; une France qui n'est ni passé, ni futur ; non pas *une* France, mais *la* France.

C'est à elle que nous devons demander de nourrir nos esprits et de nous aider à être non pas sa copie servile — car notre ambition est autre — mais à être plus pleinement nous-mêmes.

Tous nous avons été plus ou moins conscients des liens que nous gardons avec elle. Que ce soit par nos pères, qui nous en parlaient toujours d'une voix adoucie ; que ce soit par ses livres, si nous avons su choisir ceux qui chantaient une meilleure France ; ou par son génie artistique, qui a su faire des arts véritables de choses ailleurs aussi domestiques que la couture et la cuisine. Et l'ayant tous plus ou moins connue, nous l'avons tous aimée ; les uns moins, les autres plus.

Et c'est parce que même grandis, même arrivés à notre majorité, nous pouvons encore recevoir d'elle et réciproquement, désormais, lui donner, que nos yeux se tourneront encore vers une France dont nous savons que rien jamais ne pourra éteindre son rayonnement. Nous-mêmes, et après nous nos fils et neveux, referont le pèlerinage dans la même direction : vers l'est où chaque jour renaît la gloire vivifiante du soleil.

Car nous savons bien que pour longtemps encore, c'est de ce côté que nous viendra la lumière.

L'UNIVERSITÉ DANS LA CITÉ

Me Marcel FARIBAUT,
*Secrétaire général de l'Université
de Montréal*

“L'Université dans la Cité”, j'ai voulu marquer par ce titre la liaison, l'appartenance extrêmement étroite, quasi-biologique, en même temps que culturelle et spirituelle, de toute institution d'enseignement supérieur avec le lieu géographique d'où elle tire généralement son nom. Une université, disait Newman il y a tout juste 100 ans, est un endroit où l'on enseigne le savoir universel. On a critiqué cette définition, surtout chez ces vieilles universités anglaises qu'un auteur récent désigne collectivement sous le nom d'Oxbridge par opposition aux modernes Redbrick. Elle n'en demeure pas moins étonnamment juste et si la fondation que le célèbre converti a tenté de réaliser à Dublin n'a pas obtenu le succès qu'on en attendait, c'est sans doute un peu qu'il n'y est pas demeuré assez longtemps, beaucoup qu'il n'a pas su apprécier suffisamment les circonstances particulières de temps et les conditions locales d'un pays où lui, Anglais, se trouvait en somme étranger, c'est enfin, par-dessus tout parce qu'il a été victime de cette méprise où sont tombés les évêques irlandais de vouloir considérer Dublin comme destinée à accueillir et rassembler les catholiques de langue anglaise de l'Univers tout entier. Cette dernière conception offre un exemple frappant de déviation inconsciente engendrée par un attachement trop étroit à un aspect historique.

À leurs origines médiévales, les universités n'étaient que de simples communautés de professeurs sans bureau ni résidence, sans bibliothèque ou laboratoire, où quelques livres suffisaient à stimuler la pensée et la réflexion, et où les disputes et les discussions d'école constituaient le principal sinon l'unique creuset dans la recherche de la vérité. Une langue commune, le latin, formait le lien entre professeur et étudiants de tous pays et leur permettait d'affluer en rangs pressés à Paris ou à Oxford, au pied de la chaire des grands maîtres, l'Allemand Albert le Grand, le Sicilien Thomas d'Aquin ou l'Anglais Robert Grossetête. Aussi bien, les premiers bâtiments univer-

sitaires furent-ils des hôtelleries ou résidences pour les étudiants étrangers. De surcroît, les matières de l'enseignement se réduisaient à trois, dont la première prédominante au détriment presque complet des deux autres : la théologie, le droit, la médecine.

Ces trois disciplines sont celles-là mêmes que l'on retrouve en 1876, à la naissance et comme seules facultés constituantes initiales de notre propre université. Serait-ce donc que nous n'en étions alors qu'au moyen-âge de notre développement et que, perdus dans une rêverie théocentrique, nous aurions été, et serions encore aujourd'hui, les représentants attardés d'une civilisation dépassée, puisque ce même Newman n'hésitait pas, lui, à donner aux mots "savoir universel" une extension embrassant toutes les branches de la connaissance humaine ? Pareille interrogation, vous le devinez, est toute socratique. Il reste cependant que l'on pourrait établir bien des similitudes entre la situation de l'Europe vers l'an 1200 et celle de notre province au milieu du siècle dernier. Économie rurale, terrienne, immobilière, domestique, avant même d'être artisanale. Conception hiérarchisée de la société représentée par le régime seigneurial, tout adouci, modifié, paternel, libéral et progressif qu'il ait toujours été chez nous où l'on n'en trouvait plus vraiment que les derniers vestiges. La lutte d'émancipation qui se livrait à ce moment dans le Québec était beaucoup plus celle des Canadiens de langue française contre les servitudes coloniales que la poursuite des libertés bourgeoises et communales contre la tyrannie des rois et des grands féodaux ; leur caractère commun est nettement juridique et constitutionnel. Comme au moyen-âge enfin, les préoccupations religieuses étaient au premier plan, mais pour des motifs aussi différents d'une part que le grand mouvement d'unité autour des croisades, de l'autre un réflexe de défense contre des tentatives d'assimilation éducatrice, la lutte pour la liberté parlementaire étant en outre soudée intimement à la conquête des libertés religieuses.

Ces analogies ne touchent d'ailleurs qu'à la surface des choses ; c'est par de pareils dehors accidentels que les âges se diversifient, comme les individus et les nations. Mais tout au fond c'est l'identité de notre trilogie, théologie, médecine, droit, que l'on retrouve dans les débats sur la grâce, la nature et la personne ou les considérations sur Dieu, l'homme et la société. Ce sont encore les mêmes notions que recouvrent ces mots concrets,

le curé, le médecin, le notaire, ces expressions abstraites, notre foi, notre langue et nos droits, ou ces formules aux accents de consignes : nos origines missionnaires, emparons-nous du sol, la revanche des berceaux. Autant de vocables dont nous avons bercé notre enfance et nourri notre jeunesse, qui s'appellent et se répondent mais dont nous avons peut-être un peu trop fait des mots de passe et des oriflammes, des panaches et des labarum. À Dieu ne plaise surtout que j'en diminue la valeur car ils sont de la période héroïque ; éveiller dans les âmes des résonnances d'épopée est une des conditions de la saine pédagogie ; toutes les grandes causes ont besoin de devises et de dépassement de soi. S'il me fallait choisir dans cette génération de terriens, de légistes et d'hommes d'église un représentant qui fût en même temps un universitaire, je n'hésiterais pas à nommer le chanoine Lionel Groulx, professeur et historien. Ce n'est cependant pas le temps d'Homère et des aèdes qui fut l'âge d'or de la Grèce, c'est par ses beaux arts et plus encore par ses philosophes qu'elle vit encore au milieu de nous.

Or précisément, au siècle de Périclès ne doit-on pas opposer ici ce vingtième siècle qui sera véritablement, pour peu que nous le voulions assez, le siècle du Canada. L'histoire nous mène à pied d'œuvre, à nous de construire le présent et de savoir en même temps orienter l'avenir. Quelque banal que ce soit de marquer l'opposition frappante avec les conditions que nous indiquions il y a un instant, on ferait fausse route à oublier combien l'axe du monde s'est déplacé ; le méridien international demeure bien celui de Greenwich, mais les horloges donnent plus souvent l'heure de New-York. D'hierarchique et autoritaire, l'organisation sociale est devenue égalitaire et démocratique, l'économie s'est industrialisée après avoir été commerçante, l'abolition des distances a entraîné avec elle le mélange des races et l'amenuisement des nationalismes outranciers, les déclarations des droits de l'homme ont pris le titre d'universelles. Autant de conquêtes de l'humanité dans l'ordre temporel, mais auxquelles s'oppose un chaos moral tel qu'on en a rarement connu et que ceux qui demeurent fermes et assurés prennent figure de survivants d'un véritable cataclysme : "apparent rari nantes in gurgite vasto". Écoutez les doléances des vieillards, eux dont Aristote louait le sens pratique et la prudence à l'égal d'une donnée scientifique : de lente et pondérée, la civilisation s'est éperdue de vitesse et

de risque, la raison cède le pas à la volonté, le jugement à la passion, la conviction au pragmatisme, la mesure à l'extravagance, l'épargne à la spéculation, la réflexion à l'étourderie, les idées directrices au vol des fétus de paille, rejoignant ainsi les vaticinations des augures.

À travers ce désordre agrandi, s'est développée et subsiste notre université. Elle a reçu deux chartes : l'une, civile, accuse son caractère d'ordre public, et son rôle temporel avec ce que cela comporte de privilèges et de monopole sur les titres et les honneurs académiques en même temps que d'obligations dans le domaine de la recherche scientifique, de la formation des professionnels et de la préparation des maîtres de demain ; l'autre, romaine, portant avec elle les promesses de la vérité religieuse et de la rectitude morale, en même temps que l'obligation stricte d'enseigner non pas toutes les nations, ce qui demeure l'apanage de la seule Église, mais la nation et la cité où la Providence l'a établie. Laissant ici de côté le rôle proprement national et les relations avec l'état tant fédéral que provincial, tout importantes qu'elles soient, je m'attacherai à indiquer, très sommairement, la fonction particulière de l'université dans la vie d'une grande ville.

On peut, semble-t-il, ramener cette fonction aux deux aspects suivants : être un centre d'attraction et un exemple d'harmonie, constituer un principe de synthèse et un foyer de rayonnement. Le premier est d'ordre plus immédiatement matériel et regarde le devoir de la cité elle-même, le second est franchement spirituel et vise l'institution.

Géographiquement, Montréal s'est admirablement acquittée de sa première tâche ; elle a donné à ses deux universités des sites incomparables. Chevauchant littéralement la montagne, elles cherchent toutes deux, la neutre de langue anglaise et la française catholique, à constituer de ces hauts lieux sur lesquels la vérité ne peut être celée. L'une regarde au sud-est, vers les origines et le colosse voisin, de même langue et de même sang ; à ses pieds ce sont les ponts, les canaux, les gratte-ciel, tout le brouhaha maritime et commercial dont la canalisation du Saint-Laurent ne fera qu'accentuer le mouvement. L'autre, au nord-ouest, s'ouvre comme le portail d'un hinterland encore inconnu en grande partie, mais dont l'appel est irrésistible, aussi bien à l'aviation moderne qu'aux coureurs des bois d'Iberville le conquérant. On a fort critiqué l'emplacement du Mont-Royal ; il n'en est pas moins le centre physique, non pas de la cité telle qu'elle existait il

y a vingt-cinq ans, mais de l'île tout entière dont la topographie en forme de pistolet, fait de l'Université la platine même de cette arme dont la crosse est à Sainte-Anne de Bellevue et l'ouverture du canon au Bout de l'Île. Il faut s'être arrêté, par les nuits étoilées d'hiver, devant le spectacle féérique que l'on découvre, du haut des deux observatoires d'abord, de la tour de l'Université de Montréal ensuite, pour balancer les perspectives et anticiper l'avenir. Que si l'on désire prendre encore plus de hauteur, observons simplement les routes aériennes et l'on n'aura même plus besoin de démonstration ; il est déjà plus facile et rapide d'atteindre l'Université de Montréal en venant de Lachine ou d'Hochelaga que de se rendre à l'angle des rues Sherbrooke et Union ; les constructions récentes, depuis Ville Saint-Michel jusqu'à Ville Saint-Laurent, marquent bien la direction et le centre naturel de gravitation.

Précisément parce que l'île est un tout, la montagne ne peut être que le pivot d'une énorme plaque tournante où la circulation vient soit se buter et s'embouteiller si l'on n'y remédie, soit au contraire s'engouffrer mais pour se redistribuer aussitôt en artères de dégagement. Or et indépendamment de tout passage souterrain, il manque précisément du côté nord de la montagne le pendant de ce que représente du côté sud, l'avenue des Pins, voie de raccordement avec le chemin de la Côte des Neiges, sans doute, mais beaucoup plus encore, par le moyen de l'avenue des Cèdres, avec le boulevard et l'avenue Westmount, desservant ainsi tout Notre-Dame de Grâce et la Côte Saint-Luc. Sans se piquer aucunement d'urbanisme, on peut se demander pourquoi seul le chemin de la Côte Saint-Catherine sert de déversoir à Snowdon, Hampstead, Ville Mont-Royal, Ville Saint-Laurent et Cartierville. On a, il est vrai, emprunté assez souvent le boulevard Mont-Royal et l'avenue Maplewood, mais vu l'étroitesse de cette dernière, tant et aussi longtemps seulement que l'Université de Montréal laissait elle-même ouvert son propre chemin. Elle a dû se contraindre à le fermer pour éviter des accidents graves, mais non sans regrets, car d'une part il est peu normal que les approches de pareille institution ne soient pas au contraire facilitées, en second lieu, la valeur touristique de la construction et du site s'en trouve totalement annulée, enfin et surtout ce trajet par le boulevard Mont-Royal, en marge du parc de la montagne et du cimetière protestant, possède un charme bien particulier que la ville

PIERRE MERCIER & CIE LTEE.

Accessoires et Mobiliers d'Hôpitaux
Instruments pour la Médecine et la Chirurgie
Produits Pharmaceutiques
Appareils de Laboratoire - Rayons - X

312 est, rue Sherbrooke
Montréal 18, Qué.
HA. 0178

Pierre Mercier, Jacques Gagnon, Bernard Loranger

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

Les VOYAGES HONE

sont en mesure de vous procurer tout ce qui vous est nécessaire pour vos déplacements.

AVIONS - BATEAUX
CHEMINS DE FER
AUTOBUS
HOTELS

VOYAGES d'EUROPE
(individuels et en groupe)

CROISIÈRES

aux Antilles, en Amérique du Sud.
Voyages de noces et de vacances.

Tous billets émis aux tarifs officiels des Compagnies.

1460, AVE UNION, MONTREAL
Tél, HA. 9108

Nettoyeurs industriels.
Conditionnement d'eau.
Traitement d'huile.



MAGNUS CHEMICALS LIMITED

Paul-E. Pichet, Prés.

Jacques Clément, Sec.-Trés.

Paul Charbonneau, Dir.-Technique



●

LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!

●

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

pourrait, semble-t-il, augmenter encore à peu de frais. Il suffirait d'aménager, derrière la maison mère des sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie, en passant sur le bord sud des terrains de l'Université et la limite nord de ceux du cimetière de la Côte-des-Neiges, un boulevard de circulation rapide qui viendrait aboutir dans l'exact prolongement du chemin de la Reine-Marie. Ne serait-ce pas là à la fois utiliser l'actif paysagiste représenté par nos cimetières, comme on le fait ailleurs, conserver à la montagne son précieux caractère de parc, en faisant au besoin s'embrancher quelque part une voie carrossable qui puisse rejoindre la route du Souvenir, simplifier le problème circuloire puisqu'aucune maison d'habitation ne borderait cette nouvelle avenue (élément important en matière d'expropriation) et assurer en même temps à l'Université la paix et la sécurité pour sa façade actuelle, sans préjudice de la voie d'accès toute prête aux constructions futures dont on prendra soin qu'elles viennent à leur tour embellir le parcours. La ville ne peut que trouver son compte à diriger autour et alentour de l'université la circulation automobile, à la seule condition de ne pas nuire à la tranquillité des études et des recherches.

Il est deux autres points que je crois pouvoir toucher ici, parce qu'intimement liés aux précédents. Le premier est celui de l'utilisation du campus. Sans doute doit-il être réservé d'abord aux constructions d'enseignement proprement dites, puis aux habitations des étudiants, de certains professeurs peut-être, mais n'est-ce pas aussi là qu'on verrait s'élever facilement cette salle de concerts que notre métropole se doit de posséder sous peu. Le second relève d'un service municipalisé tout récemment, celui des transports en commun et je ne vois pour ma part que de bonnes raisons pour accorder aux étudiants un tarif de préférence.

Les considérations ci-dessus visent surtout l'édilité proprement dite et je n'ai rien dit de l'aide proprement financière, soit aux campagnes de souscription dont les universités ne peuvent malheureusement pas se défendre et auxquelles la Cité a si généreusement participé dans le passé, soit par voie de subventions régulières comme il s'en trouve par exemple en Angleterre, soit encore par des remises ou des exemptions de taxes, le concours gratuit de certains officiers municipaux, le pavage et le déneigement des rues, l'émondage des arbres ou l'entretien des gazons, et tant d'autres modalités, dont pour n'en citer qu'une les rapports intimes entre le Jardin

botanique de la cité et l'institut botanique de l'université, réalisations conjointes de ce véritable homme de science que fut de regretté frère Marie-Victorin.

À côté de la corporation municipale se placent les institutions particulières, aussi bien celles d'enseignement, d'entraide ou de philanthropie que les entreprises industrielles, commerciales et financières. Il leur incombe à toutes, sinon à chacune, une obligation très précise que l'on identifie assez rarement. C'est celle de reconnaître franchement que, sur le plan institutionnel, le caractère public d'une université prime le caractère privé de leur propre être collectif et que, par conséquent, elles ne sauraient ni se poser en adversaires, ni s'ériger en censeurs de la première, ni lui ménager leur concours, ni lui susciter des rivaux, ni tenter de dériver à leur profit des secours ou des bonnes volontés. Parce que l'Université est tout près d'être un organe de la société civile et qu'elle a pour fin un bien commun particulièrement éminent, celui de la préparation et de la protection de la jeunesse pour la société de demain, ce serait être singulièrement myope que ne pas apercevoir et même au besoin proclamer sa permanence et le plan supérieur où elle se place. Non pas, certes, que nous ayons ici à nous plaindre des réalisations du passé ; la collaboration dont bénéficient nos sections de service social et de relations industrielles est au contraire un exemple que nous voudrions porter à la connaissance de tous parce que nous avons la conviction profonde de la fécondité de cette formule ; les encouragements, disons plus, le dévouement et l'attachement signalés que nous a manifestés la Chambre de Commerce en sont une autre marque. Je pense bien plutôt à la démonstration faite il y a quelque temps par le président du Crown Trust et que confirmait dans le *New York Times* l'Association des universités américaines, que les compagnies privées comme les individus étaient loin d'épuiser en dons charitables ou éducatifs la marge que leur alloue la loi fédérale de l'impôt sur le revenu. Et je me demande si leurs administrations, à titre de fiduciaires réels de l'organisation sociale et non plus seulement en leur qualité de simples citoyens, ne devraient pas, s'ils sont sincères, prendre ce moyen de rétablir un ordre financier et des ressources plus équitables en faveur des fondations et des établissements d'éducation, que les phénomènes d'inflation, la mauvaise répartition des impôts, les dégrèvements trop faibles aux familles nombreuses, pour ne parler que de ceux-là, rendent incapables

d'assurer à leur personnel la sécurité relative qu'ils méritent tout autant que l'ouvrier manuel. A quand le fonds de dotation, constitué, capital versé, par des maisons, des industriels, des commerçants ou autres mécènes de chez nous, pour nous permettre, à côté des bourses de la province ou de l'aide à la jeunesse, à côté des fonds et des octrois de recherche, à côté des affectations précises, ce minimum de latitude et de discrétion qui peut souvent changer toute une orientation en profitant d'une occasion favorable.

N'ayant pas l'intention de discuter finance, je passe sous silence le devoir individuel du citoyen pour ne retenir que celui de gratitude et d'attachement chez le diplômé et l'ancien élève. C'est souvent là que l'on rencontre les plus beaux traits de générosité, mais souvent aussi les plus incroyables abstentions et les plus douloureux reniements. Sans en faire une pierre de touche, il y a là un élément d'appréciation pour savoir si l'Université a su accomplir sa synthèse et irradier la vérité.

A n'en pas douter, cette synthèse doit être d'abord doctrinale et sans elle l'universitaire demeurerait mutilé et incomplet. Mais ce n'est pas mon propos que de parler de Dieu et de l'homme dans leurs rapports entre eux, dans la reconnaissance et la soumission que la créature doit au créateur et à l'ordonnateur suprême. Je veux indiquer simplement un aspect de ce que recherchent présentement les instituts dits de relations humaines, en entendant précisément par là, me semble-t-il, les relations intersociétaires ou inter-institutionnelles. Et, pris par ce biais, quel exemple de synthèse et quel foyer de rayonnement l'Université doit-elle à sa cité ?

Elle lui doit d'abord la connaissance de son être. Or l'ancienne Ville-Marie est en passe de devenir une très grande ville à la fois canadienne française et catholique de noyau, anglaise et puritaine de façade, américaine et fort libre de tournure et de mœurs, cosmopolite en même temps et donc ouverte à toutes les ondes, secouée de tous les remous, bouillon de culture pour tous les virus. Parce que déjà la précédait l'université McGill, celle de Montréal doit montrer une fidélité encore plus marquée à ses propres traditions linguistiques et culturelles, jointes à la tolérance qui fait peut-être le trait le plus accentué de notre physionomie nationale. Un écrivain canadien de grand talent, Hugh McLennan, devenu Montréalais, expliquait l'autre jour dans un article de revue comment cette tolérance ne s'obtenait à son sens que grâce à une indifférence réciproque et à une pratique, sinon à une

volonté délibérée, de rester chacun chez soi et chacun sur ses positions. Il se peut, encore que, très évidemment, les Canadiens de langue française aient conscience d'accorder aux affaires de leurs concitoyens plus d'importance absolue et relative que ces derniers n'en accordent aux nôtres; témoin la couverture que les journaux de l'un et l'autre groupe accorderont aux déclarations de personnages d'origine anglaise ou française placés dans des situations exactement homologues. Ce qui compte, au fond, n'est pas tant la réussite immédiate que l'effort constant, soutenu, persévérant, acharné, vers la solution véritable, à travers tous les expédients, les solutions de fortune et de compromis, les roueries ou les habiletés de la politique ou de la diplomatie. L'habitude déjà longue de vivre ensemble, la détention de valeurs communes dans les humanités classiques et dans un véritable attachement à la chrétienté, le relâchement graduel des liens impériaux, la désaffection du symbolisme et du cant et la prise de contact directe avec la réalité, autant de facteurs dans une tendance efficace à se respecter, sinon déjà tout à fait à se rapprocher. En fils de paysans que nous sommes, nous compterons ici sur le temps, à condition cependant de ne rien laisser passer d'atteinte à nos convictions.

Beaucoup plus complexes sont nos relations avec nos concitoyens anglo-catholiques parce que, si nos oppositions aux anglo-protestants sont à la fois spirituelles et temporelles, des positions spirituelles communes ne sauraient plus ici dissimuler la force des oppositions purement temporelles. On constate toutefois une diminution très nette de virulence et un besoin de solidarité fondamentale en face de l'ennemi commun. Le problème est ici celui de l'Université elle-même et de la manière dont elle peut, sans rien sacrifier de son double caractère, ramener à son giron ceux que la langue entraînerait ailleurs.

C'est de manière analogue que se pose la question des néo-Canadiens. Ballottés dans le maelstrom d'un continent immense et d'une civilisation nouvelle, inclinés par leurs soucis temporels vers le groupe voisin, nous avons jusqu'ici cherché à les retenir en faisant appel surtout à leurs propres traditions nationales et en leur donnant la facilité, dans notre institut des études slaves, de s'y retremper et de continuer leur propre culture. Il n'est pas certain que cette formule soit la bonne, mais de son plus ou moins de succès dépendra peut-être la solution du problème précédent, selon que leur

attachement à la religion viendra renforcer leur caractère d'européens continentaux ou qu'au contraire leur assimilation des mœurs américaines les détachera plus ou moins rapidement de leur propre culture et de celle qu'ils considéraient auparavant comme la plus proche de la leur.

De ces diverses composantes, on serait tenté d'examiner ici les hypertrophies en quelque sorte congénitales, nationalisme, pragmatisme, matérialisme, socialisme, totalitarisme, communisme si ce n'était retomber dans la question doctrinale, et nous n'avons pas encore noté ici les réalisations proprement pédagogiques, d'importance primordiale puisqu'il s'agit d'institution d'enseignement, et d'enseignement supérieur. De ce dernier point de vue, l'université doit offrir à la population l'égalité d'opportunité. Quelles que soient les divergences d'origine, de classe, ou de fortune, et même de religion tant que les sauvegardes essentielles sont maintenues, ses portes doivent s'ouvrir devant toutes les compétences, l'admission aux études n'étant limitée que par les besoins de l'orientation, les desiderata de l'enseignement lui-même, le travail personnel des candidats et les nécessités inéluctables de l'administration financière. Égalité qui ne peut être que relative, et qui ne dépend pas de l'université seule, puisque celle-ci n'exerce pas de contrôle sur l'enseignement primaire ou secondaire, mais qu'elle peut aider à façonner en approuvant des programmes et stimulant des initiatives, ainsi qu'elle se prépare à le faire en ce qui concerne l'enseignement primaire supérieur, les écoles moyennes de commerce et l'élargissement des programmes du baccalauréat ès arts, toutes modifications ou nouveautés commandées par le caractère même de la population et de ses activités.

L'Université sert de tamis ou de crible pour reverser finis dans la société les éléments bruts qu'elle en reçoit. Cette activité suppose à elle seule, à côté de la normalisation de l'enseignement du second degré, une hiérarchisation des disciplines professionnelles et le transfert possible de l'une à l'autre en cours de préparation. Parce que la nation canadienne française est petite, qu'elle s'est donné deux universités, cette hiérarchisation qui est en même temps une intégration, est elle-même le moyen unique d'employer au mieux, en les économisant parce que placés assez haut, nos véritables maîtres dont le nombre n'a pas beaucoup augmenté depuis qu'en 1934 le cardinal Villeneuve pouvait les énumérer sur les dix doigts de la main. Il serait facile de reprendre ici la trilogie du début pour démontrer

comment le droit, par exemple, se trouve le prototype de toutes les sciences sociales, qu'elles s'appellent commerce, finance, industrie, administration, économie, diplomatie, politique, comptabilité, actuariat, histoire, sociologie, journalisme, mais que le droit s'achève lui-même dans la morale. Et cela suffit à montrer quelles relations étroites doivent exister entre les sciences spéculatives, les sciences pratiques et les arts appliqués, entre par conséquent dans une ligne les deux facultés de droit et de sciences sociales et cette véritable école d'économie qu'est l'Ecole des hautes études commerciales, dans une autre entre la Faculté des sciences et l'Ecole Polytechnique qui n'est pas loin d'être elle-même une Faculté des sciences appliquées, dans une troisième encore entre les Facultés de médecine, d'hygiène, de chirurgie dentaire et même de pharmacie et les différents hôpitaux de la région métropolitaine. Aux institutions distinctes, la charte universitaire offre les deux formulaires de l'affiliation et de l'annexion. La première vise les écoles rattachées directement à l'université, à raison de leur importance et de leur développement, mais dont on doit observer qu'idéalement elles devraient occuper partie du campus, ne serait-ce ici encore que par souci d'économie et de rendement maximum, de la même manière que, depuis les travaux de Flexner, on ne conçoit plus une faculté de médecine sans son propre hôpital. La formule de l'annexion au contraire comporte un rattachement à une faculté, soulignant ainsi une dépendance, soit dans l'ordre de la technique, soit dans celui de la formation pré-universitaire, soit encore dans tout autre domaine d'application plus particulièrement restreinte.

Nous en avons dit pour marquer la propriété unificatrice. Comment l'université exercera-t-elle maintenant son rôle de rayonnement, fidèle ainsi à sa devise d'irradier la foi et la science "Fide splendet et scientia" ? Les scolastiques avaient coutume de dire que le bien est diffusif de nature, mais le ciel demande aussi l'effort personnel ou, comme le disait Lafontaine dans la fable du charretier embourbé : "Hercule veut qu'on se remue". De même que l'université apprend à la cité à se connaître, elle doit aussi se faire connaître à elle et c'est la raison première de la nomination récente d'un directeur des relations extérieures en la personne de M. André Bachand. De même encore que le caractère ethnographique de la population détermine dans une certaine mesure les incidences académiques et la nature des études, ainsi opère-t-il sur la transmission du message culturel et spirituel à la

population. Quel que soit notre retard à entrer dans cette voie, et la surabondance des motifs qui l'expliquent, notre université étudie présentement la mise sur pied d'un département d'extension à l'instar des autres universités anglo-canadiennes et américaines. Le moment n'est pas loin, nous l'espérons, où nous pourrions annoncer et le directeur du département, et le programme général d'orientation, centré lui aussi sur les besoins immédiats de la population, et la première réalisation concrète. Vous me permettrez de n'en pas dire davantage aujourd'hui. Nous entendons bien par ailleurs accentuer davantage notre programme de recherches, et proposer sous peu à de grandes fondations des projets qui pourront montrer le rôle tout particulier de notre petit peuple dans le grand concert international et cette aspiration fondamentale vers l'unité qui sourd de toutes les disciplines.

Montesquieu et après lui Tocqueville ont insisté sur ce point que le seul véritable essor de la démocratie c'est la vertu. On vient de rééditer ce dernier auteur et j'aimerais pour ma part qu'on le relise attentivement : on y trouverait à la fois des vues qu'on dirait prophétiques sur l'avenir des Etats-Unis et des observations que nous aurions profit à nous appliquer à nous-mêmes. Donner à ce mot de vertu toute son extension c'est rappeler les vertus intellectuelles et les vertus morales dont dépendent et la science et la sagesse de la vie, mais aussi les vertus théologiques qui dirigent notre course vers cet au-delà que notre espérance rejoint par-dessus les étoiles selon cette belle devise d'un de nos anciens lieutenants gouverneurs : "Spes mea supra stellas".

L'AGONIE DE L'ÉGLISE

Léo-Paul DESROSIERS

de l'Académie canadienne-française

Après avoir exposé l'ampleur de la persécution qui sévit aujourd'hui dans les pays communistes, une importante revue française parlait récemment de "l'agonie de l'Eglise". Armée de tous les développements modernes dans les domaines de la science, de la technique, de la biologie, de la psychologie, de la médecine, de la publicité, elle expérimente sur de vastes multitudes. Elle n'a rien épargné, ni les souffrances démoniaques infligées aux victimes, ni la destruction lente et systématique des élites, ni le martyre à n'en plus finir des prêtres, religieux et religieuses, ni les procédés journalistiques les plus infamants. Personne n'ose encore supputer les pertes qu'elle infligera au catholicisme. Pour les prévoir, il est nécessaire de remonter à la déchristianisation progressive de l'Angleterre où beaucoup de brutalité s'allia à beaucoup de ruse.

Les inquiétudes s'allument partout. Notre pays est peut-être le seul où les catholiques conservent encore une certaine quiétude et leur complaisance en eux-mêmes. Ils n'ont pas découvert encore la destruction des puissantes citadelles lointaines qui les protégeaient, ils n'appréhendent pas les attaques violentes et massives qui seront un jour leur lot. Ils s'amusent au maniement de leurs petites affaires sans noter les infiltrations subtiles qui affaiblissent déjà la solidité et la cohésion de l'édifice qui les abrite.

Et surtout, ils ne méditent pas sur le fait que les catholiques des autres pays, d'hier et d'aujourd'hui, n'ont jamais suffisamment compris : l'importance énorme, prodigieuse de la littérature dans la lutte contre leur religion. Depuis des siècles, c'est ce bélier qui défonce leurs murailles et enfonce leurs portes. Précédant les défaites, il y a toujours une bataille littéraire qui a été perdue ; et bataille littéraire signifie ici bataille philosophique, bataille scientifique, bataille idéologique qui se livre dans les livres publiés partout et lus par la foule. C'est le nom qui convient, car philosophes, savants, moralistes, économistes, ne trouvent une audience que s'ils savent formuler leurs pensées et leurs sentiments dans des phrases heureuses. Ils ont aussi

besoin d'un style robuste et plaisant tous ceux qui débitent la monnaie des doctrines ; romanciers, dramaturges, essayistes, économistes, artistes.

Le résultat de ce conflit mondial est inconcevable. Comment le parti qui détient la vérité, dont les positions sont aussi les plus assurées et les plus avantageuses, perd-il toujours ou à peu près, tous les combats ? Et les perd-il, on s'en rend mieux compte aujourd'hui, non seulement pour le catholicisme, mais encore pour l'ordre, le bon sens, la paix, le bonheur de la communauté et des individus, pour la civilisation, la culture, etc ? Le phénomène est presque inexplicable.

Les catholiques ne se soucient pas assez de la littérature, se disant que les prières, les souffrances, la promesse faite à Pierre conserveront la vitalité de l'Église, quoi qu'il arrive ? C'est peut-être l'explication. Nul ne niera l'importance de ces moyens de combat. Mais sur ce point, ne convient-il pas aussi de se souvenir de la réponse que croyait recevoir du Christ un curé italien de roman qui le priait de tout son cœur dans une conjoncture dangereuse : "Sers-toi de la tête que je t'ai donnée".

Les catholiques se servent-ils de leur intelligence ? S'ils ne l'ont pas fait, n'est-il pas temps qu'ils s'y mettent ?

Aujourd'hui, deux groupes de catholiques semblent s'être éveillés à cette urgence : les Irlandais des États-Unis et les Français de France. Sous l'impulsion d'écrivains remarquables, ils conduisent de solides offensives en territoire ennemi ; ils montrent tout ce que peut la vérité quand elle est maniée avec l'assurance, la confiance et le talent qui conviennent. Ils se rallient, ils s'organisent sous la direction de leurs chefs, ils acquièrent des moyens d'action et des concours efficaces. Et d'un premier élan, ils renversent toutes les défenses qui s'opposent

Par contre, que font les catholiques de la province de Québec ? Leur action littéraire n'aura peut-être jamais l'importance de celle d'autres groupements plus nombreux. Elle ne s'exerce pas sur un théâtre bien vaste et ses manifestations sont la plupart du temps d'ordre secondaire. Toutefois les circonstances présentes obligent à l'étudier. Une seconde raison justifie cette analyse : depuis une dizaine d'années en effet, elle fournit un modèle complet et presque achevé de l'art de perdre les combats de Dieu. On en trouverait difficilement ailleurs dans le monde une illus-

tration plus saisissante. Le mécanisme en vertu duquel il s'exerce est maintenant visible dans tous ses détails.

En quoi consiste cet art ? Quels sont les rouages de ce mécanisme qui a joué dans de si nombreux pays et qui fonctionne maintenant dans notre province ? Voici un projet de réponse qui pour être net et clair, sera divisé en paragraphes :

1. Diriger une publication tout en étant incapable de comprendre et de juger les phrases, les allusions, la véritable signification des articles, particulièrement littéraires, publiés sous sa responsabilité. De cette façon surgissent des résultats aussi cocasses que dangereux : des pages orthodoxes s'opposent à des pages qui frisent l'hérésie ou qui répandent le mal ; les lecteurs sont acculés au dilemme dangereux d'appuyer ou de n'appuyer pas la publication ; les faussetés ou les opinions dangereuses se nichent sous les ailes de la vérité.

2. Placer sur un piédestal des adversaires qui n'ont aucune valeur. Le catholique n'a pas d'égal au monde dans cette science. Tout esprit un peu effronté dans notre province est certain d'avance que les publications catholiques consacreront à ses élucubrations la plus grande partie de leurs pages de critique, qu'elles feront sa publicité et répandront son nom à tous les vents. Indépendamment bien sûr de la valeur littéraire de l'œuvre. Alors que les milieux littéraires refuseront leur admiration, leur approbation, et à bon escient, elles donneront cours à la volubilité la plus inattendue ; et par l'importance qu'elles lui accordent, elles induiront le public à acheter le livre. Leur souffle gonflera des vessies, et les adversaires de l'église et de la foi s'en iront, orgueilleux, avec une réputation surfaite.

3. Rabaisser les auteurs catholiques. S'ils ont quelque notoriété, s'ils ont écrit un ouvrage remarquable ou deux, tenter sournoisement de détruire leur réputation par quelques paragraphes malicieux, un article ou deux de mauvaise foi ou par des anecdotes ; ne jamais se porter à leur secours s'ils sont attaqués ; et surtout, s'ils prennent les intérêts de la morale, ne pas leur épargner les quolibets ; accepter sur eux les jugements de leurs ennemis ; réserver toute sa charité pour l'adversaire ; les considérer d'abord et toujours comme des écrivains inférieurs : ne leur consacrer un mot que lorsqu'on ne peut faire autrement ; et encore bien malgré soi ; placer

leurs livres sous de bonnes piles de journaux et de lourdes liasses de papier, pour n'avoir pas la tentation d'en parler trop vite ; ne pas les connaître si possible.

4. S'armer d'un excès de justice pour rendre un jugement sur un adversaire. Le catholique qui analyse l'ouvrage d'un non catholique se croit continuellement obligé de lui attribuer, tout d'abord ou après, les vertus et les qualités les plus extraordinaires que l'on puisse trouver. Ils en font régulièrement un grand homme avant d'avancer quelques timides réserves. Et qui, pendant ce temps-là, rit à gorge déployée ?

5. Adopter trop complètement la politique négative qui consiste à signaler les œuvres dangereuses. L'homme moderne lit et il veut lire. Alors son besoin de savoir ce qu'il faut lire est beaucoup plus important que son besoin de savoir ce qu'il ne faut pas lire.

6. Passer sous silence les beaux livres catholiques ou ne pas leur accorder l'importance qu'ils méritent. Il s'en est publié un nombre imposant durant ces dernières années, soit en français, soit en anglais. Mais qui s'en douterait à lire quelques-uns de nos journaux, quelques-unes de nos revues ? Les œuvres de Gilson, de Maritain peuvent convertir des athées à Harvard, mais nos propres apprentis en incrédulité n'en ont jamais entendu parler. Nous réservons nos analyses, nos admirations, notre besoin de propagande pour des volumes d'un autre acabit.

7. Tenir le lecteur baignant jusqu'au cou dans la littérature la plus faisandée qui soit. On sait bien ce qu'elle est. Comme le dit Saint Paul, Dieu a plongé dans l'immoralité, les vices contre nature, les aberrations les plus extraordinaires, ceux qui n'ont pas voulu reconnaître son existence malgré l'évidence même. Est-il vraiment nécessaire de se poser en contemptif devant les phénomènes dégoûtants de ce terrible châtement ?

8. Chercher des traces de christianisme et des documents sur l'homme dans des livres infects, tout comme si l'on voulait trouver un caillou au fond d'un seau d'immondices.

9. Se contredire entre catholiques. Voilà l'un des luxes les plus dangereux que se paient continuellement les catholiques. L'un d'eux condamnera, et à juste titre, un ouvrage répréhensible. Mais tout de suite, il en surgira un autre pour invoquer telle excuse, avancer telle raison qui lui permettront

de battre en brèche le premier jugement et de l'annuler. Et la chicane se continue tant que le Pape n'a pas parlé et parfois après. Ce manque de cohérence est l'un des rouages les plus effectifs de l'art de perdre les batailles de la foi. Il empêche absolument tout travail d'ensemble et même tout travail. Il détruit toute construction que l'on veut édifier et à mesure qu'on l'édifie. Ce manque de prudence chez les uns et chez les autres devient à la longue un véritable phénomène satanique. Chacun passe à côté des règles du bon sens pour tomber dans les subtilités, les arguties qui étonnent le public. Il n'y a pas de mauvais auteur ou de mauvais livre qui ne trouve son avocat. Et les polémiques qui en résultent donnent à l'un et à l'autre une meilleure publicité et une plus grande notoriété.

10. Appuyer solidement et soutenir des entreprises littéraires qui, chacun le sait bien au fond, visent à stimuler le succès des œuvres les plus licencieuses ou à activer les pires ferments chez les auteurs. Pourquoi de vrais catholiques sont-ils présents dans des mouvements de ce genre ? Voir clair et net en ces matières, et surtout voir vite, voilà ce qui s'impose à eux. Comprendront-ils au bout de vingt-cinq, de cinquante ans, quant tout le mal sera fait ?

11. Être incapables de se dégager du prestige qui se fait soudain autour de certains noms d'auteur et être ainsi incapables de les juger à leur vraie valeur. Certaines réputations littéraires prestigieuses ne durent guère ; mais pendant qu'elles sont en vogue, elles en imposent aux jeunes ou aux demi-littérateurs. Ceux-ci demeurent sous le joug, la domination, l'hypnotisme de quelques-uns des écrivains les plus dangereux du siècle ; et alors ils exsudent pourrait-on dire une admiration involontaire et communicative. Pour s'émanciper, il faut une force de personnalité, une puissance de réflexion, une ossature intellectuelle et morale. Mais bien peu les possèdent, et pendant tout ce temps, c'est la contamination qui se produit.

12. S'amuser aux besognes secondaires quand les tâches principales manquent d'ouvriers et d'argent. Dans notre province, les catholiques ont à leur disposition de grandes ressources et des dévouements inlassables. Leur activité dans le domaine littéraire tient du prodige. Il serait à propos de poser les questions suivantes : Les chefs de ces entreprises sont-ils toujours compétents ? Les livres et les revues publiés ont-ils toujours la valeur requise ? N'y aurait-il pas lieu de réorganiser pour mettre au jour des publications

qui ont réellement de la valeur, pour supprimer ce qui n'est que banalité, médiocrité, enfantillage serait-on tenté de dire ? Avons-nous suffisamment d'écrivains de talent pour remplir ces revues d'articles qui auront un intérêt quelconque ? Les collaborateurs que l'on poursuit à droite et à gauche n'apportent-ils pas enfin un affaiblissement à la foi ?

13. Se faire fi des directions du Saint-Siège et en particulier des prescriptions de l'Index. Comme tous les faits de cette affaire sont encore présents dans les mémoires, il ne vaut pas la peine d'insister.

14. Placer la littérature au-dessus de la religion et de Dieu ; au-dessus en particulier des prescriptions de la morale et du sens commun. Personne n'a encore soutenu que l'écrivain ne doit pas se soumettre à la grammaire, au dictionnaire, mais on a prétendu qu'il pouvait se libérer de Dieu.

15. Répandre l'horreur de certains genres qui ont produit chez nous des œuvres particulièrement saines. Toute une classe de littérateurs ne manifestent que du dégoût, par exemple, pour un roman dont le cadre est la campagne. Ils ne peuvent même s'y mettre. Ils ont attaqué pour cette raison l'une des meilleures œuvres produites chez nous.

Et ainsi de suite. Le mécanisme des défaites du catholicisme est apparent partout dans notre province. La grande majorité des catholiques ne l'ont même pas aperçu, car ils ne comprennent pas, bien plus, ils ne veulent pas comprendre l'importance prodigieuse de ce facteur. Ils sont tout à fait incapables de déceler, d'interpréter les événements qui se déroulent sous leur nez et auxquels, dérision suprême, ils président ou collaborent parfois. Naturellement, ce mécanisme n'a pas fonctionné encore relativement à de grands écrivains, à de grandes œuvres, à un bien ou à un mal de grande importance. Mais cela viendra... Oui, nous sommes déjà passés maîtres dans l'art de perdre les batailles, et l'agonie de l'Eglise est commencée chez nous.

En marge d'un centenaire

LES COMMENCEMENTS
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Monsieur l'Abbé ARTHUR MAHEUX

Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, avait fort à cœur la fondation d'une université catholique. Il voyait avec regret les jeunes gens de son diocèse prendre le chemin de l'institution protestante McGill, ou celui d'écoles de droit et de médecine sur lesquelles il ne pouvait exercer aucun contrôle religieux.

D'autre part, un projet d'université couvait depuis 1843, autour de l'appropriation des Biens des Jésuites. Les ministres du gouvernement en parlaient entre eux. Les deux évêques, de Québec et de Montréal, en eurent rumeur et s'occupèrent aussitôt du projet. Ils présentèrent aux ministres Hincks et Morin des notes très détaillées et des requêtes; il s'agissait, pour eux, de rendre à leur destination première les biens des jésuites, et aussi de ne pas favoriser une création du type neutre en religion.

Pour mettre sur pied une institution aussi considérable que l'est une université, il fallait trouver une maison déjà bien établie, bien accréditée dans l'opinion publique, une corporation assez riche en ressources matérielles et académiques. Trois institutions pouvaient répondre à ces exigences, la Compagnie de St-Sulpice, le Séminaire de Québec, la Compagnie de Jésus si on lui remettait ses biens confisqués. Apparemment le Séminaire de Québec parut au plus grand nombre comme le plus capable d'assumer la grande responsabilité de fonder l'université catholique. Ce qui porte à le croire, c'est que dès mars 1849, avant qu'aucune démarche officielle n'eût été faite, le Conseil du Séminaire de Québec déléguait l'abbé Elzéar-Alexandre Taschereau pour aller à Montréal, aux bureaux du gouvernement, procéder à une étude des chartes universitaires déjà existantes en Canada; cela signifie clairement que le Séminaire avait été pressenti auparavant, peut-être dès 1848.

Le Rapport de ce délégué est assez élaboré et trace, même, la ligne de conduite à suivre dans les tractations. On peut dire que dès ce moment le Séminaire s'attendait à l'éventualité. Cependant, il ne voulut rien faire avant que l'autorité ecclésiastique eût parlé ouvertement.

DÉCRETS DU CONCILE PLÉNIER

Les évêques du Canada pensaient alors à se réunir en Concile plénier à Québec. Ces évêques étaient ceux de Québec, Montréal, Ottawa, Kingston et Toronto. Au programme du Concile ils inscrivirent ce projet d'université. Ils l'étudièrent, en effet, décidèrent dans l'affirmative et ils prièrent leurs diocésains de favoriser l'établissement d'une université. Le décret du Concile fut communiqué au Supérieur du Séminaire.

Deux secteurs de l'enseignement au degré universitaire existaient déjà, à savoir celui des Arts, avec plusieurs Séminaires et collèges classiques répandus à travers tout le Bas-Canada, et celui de Théologie, enseignée aux grands Séminaires de Québec et de Montréal. Québec avait déjà une école de Médecine ouverte en 1847 par une loi du parlement canadien. Montréal avait l'École Canadienne de Médecine, et en outre des leçons de droit se donnaient en ville. Il y avait espoir de réunir toutes ces forces en un faisceau.

Mgr Bourget n'avait pas attendu le Concile pour proposer le Séminaire de Québec comme le plus en état de se charger de la future université : la lettre où il en fait la proposition est du 31 mars 1851 et le Concile ne fut tenu qu'au mois d'août, Dans l'intervalle, en avril, le Séminaire avait seulement déclaré son intention de coopérer avec les évêques. Et ce fut le silence pendant les quatre derniers mois de l'année 1851.

En janvier, Mgr Turgeon, archevêque de Québec, pressait Mgr Bourget de donner son avis final. Le Séminaire de Québec, sollicité aussi, déclara de nouveau, le 19 mars 1852, son acceptation, à condition que les évêques le jugent utile. Il dut se passer quelque chose le même jour ou tôt le lendemain, car le 20 mars, le Supérieur du Séminaire, Louis-Jacques Casault, écrit à l'archevêque de Québec, Mgr F. Turgeon, qu'il acceptait la proposition, sans doute, mais que Mgr Bourget avait changé d'idée. Mgr Turgeon écrit aussitôt à l'évêque de Montréal pour s'assurer de sa pleine coopération.

Le 29 mars le Conseil du Séminaire jugea prudent de tenir une nouvelle séance pour délibérer sur cette importante affaire. Ces Messieurs avaient probablement conçu quelque suspicion à l'égard de Mgr Bourget, puisque celui-ci avait si vite modifié ses vues. Les directeurs du Séminaire en arrivèrent à la conclusion qu'il serait prudent de ne dépendre que d'une seule autorité et ils consignèrent dans leurs procès-verbaux qu'ils acceptaient d'établir l'Université pourvu que celle-ci dépendît du seul archevêque de Québec ; le lendemain, 30 mars, M. Casault faisait part de cette décision à Mgr Turgeon. Exactement le même jour Mgr Bourget répondait à la lettre de Mgr Turgeon (22 mars) disant qu'il méditait sur l'affaire, en vue de la prochaine réunion des évêques.

UNE UNIVERSITÉ "PROVINCIALE"

Apparemment, c'est là le premier conflit. Mgr Bourget semble avoir toujours pensé à une université "provinciale", sorte de consortium de toutes les institutions existantes, de Québec, de Montréal, et autres lieux où se trouvaient des collèges classiques, le tout sous la direction immédiate des évêques. Il n'avait peut-être pas pensé aux difficultés d'une pareille entreprise. Il devait avoir dans l'esprit le cas de l'Université catholique de Louvain, où les évêques belges avaient la direction immédiate. Ce régime convenait bien à un territoire restreint comme la Belgique, mais serait d'application difficile en Canada, à cause des distances et des difficultés de communication.

Par ailleurs, le Séminaire, quelle que fût sa bonne volonté, ne pouvait trahir la pensée de son fondateur. De par sa constitution il était un "séminaire" diocésain et comme tel il relevait de l'autorité épiscopale du lieu. Par ailleurs, si les évêques belges se montraient capables d'entente et d'union il y avait lieu de redouter qu'en Canada il pourrait en être autrement, et l'avenir prochain démontra bien la justesse de leur jugement sur ce point.

Notons, aussi, que l'épiscopat canadien comprenait, outre Québec et Montréal, Kingston, Toronto et Ottawa, régions encore plus éloignées, districts où l'élément non-français avait son importance et dont les intérêts — différents — pourraient produire éventuellement des divergences de vues et des complications administratives très grandes, voire dangereuses.

UNE SUPPLIQUE AU PAPE

Peu de temps après, le 11 avril, M. Casault écrivait à Mgr Turgeon pour représenter les objections faites par le Séminaire au nouveau plan de Mgr Bourget. Les directeurs du Séminaire avaient déjà commencé l'étude d'un projet de charte universitaire et Mgr Turgeon s'empressa d'exposer ce projet à son collègue de Montréal, et le lendemain il adressait à tous les évêques une circulaire pour les inviter à signer une supplique au Pape pour l'érection d'une université catholique en Canada.

Mgr Bourget dut maintenir ses vues, puisque le 27 avril Mgr Turgeon lui écrivait pour réfuter ses objections au projet de charte ; ses explications réduisirent l'opposition de l'évêque Bourget, puisque celui-ci, comme les autres évêques, signait la supplique au Pape pour obtenir l'érection canonique et le privilège de conférer les degrés en théologie. En même temps Mgr Turgeon cherchait à obtenir l'appui du gouverneur Lord Elgin, par une lettre du 3 mai. Il ne s'attendait pas au désappointement que lui apporterait le courrier du lendemain. En effet, Mgr Bourget écrivait à Mgr Turgeon, le 4 mai, qu'il voulait une université "diocésaine" à Montréal.

C'était déjà l'idée de deux universités, et c'était une idée redoutable. M. Taschereau, dans son mémoire de mars 1840, laisse entrevoir que ce sera difficile d'obtenir *une* université catholique. Le clergé avait refusé le projet neutre de 1792 ; il y avait lieu de craindre que, par représailles, l'élément anglo-protestant refuserait une université nettement catholique ; ce serait vraiment beau si on en obtenait une.

Mgr Turgeon continuait ses conversations avec quelques-uns des ministres du cabinet ; il obtenait l'appui de ceux-ci ; par eux il espérait faire pencher le gouverneur en faveur du projet. Fort de ces espoirs il répondit à Mgr Bourget, le 5 mai, pour lui en faire part.

LES PRIVILÈGES DES COLLÈGES

En même temps il introduit dans sa lettre un élément nouveau, quand il déclare que les collèges auront des privilèges. C'est la première fois que la correspondance sur le projet d'université fait mention des collèges. Or, c'était là un point sensible, Jusque-là, chacun de ces collèges s'estimait l'égal, tout au moins, des autres ; mais si l'un d'eux était élevé au rang

d'université, que deviendrait cette "égalité", cette indépendance ? Il y avait lieu de ménager de telles susceptibilités. Le Séminaire de Québec et l'archevêque n'oubliaient pas cet aspect délicat du problème. Mgr Bourget se contenta de répondre, le 6 mai, qu'il avait signé la supplique au Pape ; cela signifiait qu'il acceptait les vues de Québec. Mgr Turgeon devinait, cependant, que le malentendu pouvait persister. Le 7 mai il envoyait une note à Mgr Bourget lui disant qu'il lui dépêchait son coadjuteur, Mgr Bailargeon, pour lui donner les explications utiles. L'évêque de Montréal s'en déclara satisfait dans sa lettre du 10 mai. L'horizon s'éclaircissait de ce côté, mais pour s'obscurcir sur un autre ; en effet, le gouverneur, à qui M. Casault avait remis le projet de Charte, fit savoir qu'il voulait plus de détails.

Le 10 mai, toujours 1852, le Conseil du Séminaire de Québec se réunissait pour ré-étudier le projet de charte et pour considérer le texte d'une requête à la Reine Victoria. Les deux textes furent approuvés. Le gouverneur les étudia, les approuva en principe, mais insista pour avoir plus de détails ; la lettre est du 13 mai. Mgr Turgeon y répondit le même jour, insistant, de son côté, pour obtenir l'approbation. Trois semaines passèrent avant que vînt la réponse ; mais elle fut favorable ; l'arrêté est daté du 5 juin.

L'AUTONOMIE EN CAUSE !

Un autre nuage s'éleva, à l'est cette fois. Le supérieur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière exprima ses craintes sur le projet : l'autonomie était en cause. Mgr Turgeon, dans une lettre du 15 mai, s'employa à le rassurer.

M. Casault était déjà rendu à Londres avant que le texte de l'arrêté du gouverneur n'y parvînt. Il avait présenté sa requête et le texte de la charte. On lui répondit, le 26 juin, qu'on attendait l'approbation du gouverneur. Elle ne tarda pas à arriver.

Le 7 juillet Parkington avisait M. Casault, à Londres, que la Reine accordait la charte demandée ; le 16 juillet Parkington en avertissait le gouverneur Elgin, et celui-ci l'apprit à Mgr Turgeon le 9 août ; le lendemain, les remerciements écrits de l'archevêque parvenaient au gouverneur Elgin.

LA CHARTE SIGNÉE LE 8 DÉCEMBRE 1852

La charte fut signée le 8 décembre ; cette date fut choisie, sans doute, par les Messieurs du Séminaire de Québec à cause de leur culte pour l'Immaculée Conception. L'un des premiers actes du nouveau Conseil universitaire fut d'élire la Vierge Immaculée comme patronne de l'Université Laval. Mgr Bourget en fut très heureux, car il avait lui-même une très grande dévotion à la Vierge Marie.

Le 10 décembre, un officiel de Londres annonçait à M. Casault le départ du précieux colis contenant le grand parchemin de la charte, à l'adresse du gouverneur. Le 14 janvier 1853, le secrétaire du gouverneur transmettait à M. Casault la charte avec ...la note à payer. Le paiement ne tarda pas, car le reçu fut signé à Londres le 31 janvier. L'officiel de Londres est un M. Smith ; sa lettre du 31 janvier est en anglais, mais sa première, du 10 décembre, est en excellent français.

Le premier février 1853, Mgr Turgeon communiquait aux évêques copie de la charte universitaire, ajoutant que le Séminaire procédait immédiatement à l'organisation des facultés selon les termes de la charte. Ce fut une explosion de joie. Le secrétaire de Mgr Bourget répondit, le même jour, que son supérieur, momentanément absent, serait très heureux de lire le texte de la charte. L'évêque des Trois-Rivières écrivait ses félicitations le 4 février ; celui de Saint-Hyacinthe le fit le 6 février. Mgr Bourget écrivit lui-même le 10 février ses chaleureuses félicitations. L'évêque de Toronto écrivit le 11 février ; à ses félicitations il ajoutait le souhait que les collègues catholiques du Haut-Canada fussent affiliés ; ceux-ci, apparemment, tenaient moins à leur "autonomie" que ceux du Bas-Canada. L'évêque d'Ottawa répondit le 17 février ; il déclarait que l'Angleterre s'était, en l'occasion, montrée "extraordinairement libérale". Il ne manque que la lettre de l'évêque de Kingston.

Tout cela était beau, cependant, il restait une ombre. Rome ne marchait pas aussi vite que Londres. M. Casault s'y était rendu en juillet et avait présenté la supplique de l'épiscopat canadien pour l'érection canonique. Le Pape fit des objections, et M. Casault dut soumettre, par écrit, au Cardinal Barnabo — de la Propagande — des réponses à ces objections.

Le 21 janvier 1853, M. Casault écrivait de Québec au Cardinal Barnabo ; il lui envoyait copie de la charte et il insistait pour obtenir au moins un indult temporaire ; Mgr Turgeon ajoutait ses objurgations. L'archevêque aurait été heureux d'obtenir réponse favorable, de façon à en avertir ses collègues de l'épiscopat par sa lettre du 1er février ; il dut se contenter de dire que l'autorisation de Rome retarderait. Le retard ne fut pas trop long, car l'indult espéré est daté du 6 mars 1853.

Désormais la nouvelle université Laval pourrait conférer des grades en théologie, en droit, en médecine et dans les Arts. Entre le 31 mars 1852 et le 6 mars 1853 on avait fait beaucoup de chemin. D'autant que l'Université avait déjà, le 18 février 1853, dressé un projet de règlement pour le baccalauréat ès-arts.

Tels furent les débuts de la première université catholique — et française — en Canada.

"BONHEUR D'OCCASION"

Gérard BESSETTE,

Docteur ès-lettres

Il existe bien peu d'œuvres en littérature canadienne-française dont on éprouve encore le besoin de parler sept ans après leur parution. *Bonheur d'Occasion* fait partie de ces livres privilégiés. C'est un roman qui soutient une deuxième, une troisième, une quatrième lecture sans lasser notre admiration. Aussi, malgré son immense succès, je ne crois pas qu'il ait suscité la critique sérieuse qu'il méritait. Plus élogieux que d'ordinaire, les comptes rendus de nos journaux et de nos revues ont cependant traité *Bonheur d'Occasion* sur le même plan que nos autres romans, d'une façon superficielle qui se contentait de noter sommairement les qualités et les défauts les plus apparents.

Il était donc temps d'entreprendre une étude plus approfondie de cette œuvre, car il me paraît presque honteux qu'un roman qui est à nous ce qu'une *Mme Bovary*, par exemple, est aux Français n'ait pas fait naître d'analyses plus poussées ou, même, de polémiques plus passionnées.

Si j'ai entrepris la présente étude, c'est donc bien moins dans le but d'apporter sur la question des points de vue définitifs, que dans l'espoir de créer un précédent et de hisser *Bonheur d'Occasion*, parmi les préoccupations de nos intellectuels, au même rang qu'il occupe déjà dans la faveur du public.

Mais avant d'aborder l'étude du roman lui-même, je voudrais discuter un problème qui me paraît d'une extrême importance pour l'avenir de notre critique et, jusqu'à un certain point, de nos lettres tout entières : c'est celui de la méthode historique appliquée à la littérature. Il peut sembler étrange à première vue que j'éprouve le besoin de parler de méthode historique à l'occasion d'un roman contemporain portant sur des mœurs contemporaines. Aussi n'est-ce pas la critique historique du passé, la critique "à documents" que je veux discuter ici. Celle-là, j'ai essayé d'en indiquer les dangers dans un article précédent et je crois inutile d'y

revenir.¹ Il s'agit présentement d'une tendance plus spontanée, plus subtile et par conséquent plus dangereuse, qui s'exerce sur les œuvres présentes comme l'autre sur les œuvres passées et de laquelle découle d'ailleurs la critique historique proprement dite.

Elle consiste fondamentalement à vouloir juger la valeur littéraire d'une œuvre d'après sa stricte correspondance avec le réel. Par le réel ici, il ne faut pas entendre cette réalité un peu flottante et générale qu'on nomme le vraisemblable et qui, provenant de la ressemblance de l'esprit humain chez tous les hommes, leur fait admettre comme possibles ou rejeter comme romanesques les personnages, les scènes, les milieux que leur présente la littérature. Il s'agit du réel palpable, sensible, *actualis* qui, pour chaque homme, dépend des choses et des personnes qu'il a vues, des expériences qu'il a vécues, des milieux qu'il connaît. C'est un réel qui repose sur l'expérience sensible des faits extérieurs, nullement sur la faculté qu'a l'homme de réaliser (c'est-à-dire de rendre réels à sa conscience) des êtres et des événements qui n'ont jamais été placés dans le champ de sa perception.

Cette tendance ou cette méthode, on peut logiquement l'appeler "historique", parce que la seule différence entre le profane qui essaye de "vérifier" la description d'un milieu et l'historien qui veut déterminer l'exactitude d'un roman historique, c'est que celui-ci se sert de documents, tandis que celui-là recourt simplement à ses perceptions et à ses souvenirs.

Le passage suivant de Vigny nous fait saisir une des manifestations immédiates de cette tendance.

"Goëthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de *Werther*. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de vrai.

"Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique."

"La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie*.

"Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour Madame de

1. *L'Action Universitaire* (octobre 1948), 62-65.

Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation dans le dernier drame d'André Chénier ; la même pour Kittry Bell, dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour *Servitude et Grandeur Militaire*, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

"Mais il ne faut pas en vouloir au public, que nous décevons par l'art, de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

"Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'optique du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

"Pour les poètes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable*. Aussi je répons sur Laurette et les autres : *Cela pourrait avoir été vrai.*"²

On constate d'après cette citation à quel point toute idée de création ou même de simple "arrangement" de la réalité répugne au sens commun. Aussitôt qu'un personnage fictif lui semble vivant, le public lui suppose un "original". Un certain milieu qu'il ne connaît pas lui paraît-il vraisemblable, immédiatement il éprouve le désir d'en vérifier l'authenticité. Il questionne l'auteur, cherche des "témoins", interroge des documents.

Déjà forte quand le lecteur n'a jamais été en contact direct avec le milieu décrit, cette tendance devient quasi invincible quand il s'agit d'un entourage familial et de personnages qui font partie de sa vie quotidienne. On peut exprimer ce phénomène par une formule fort simple : la "tendance historique" du lecteur est directement proportionnelle à la familiarité du sujet et inversement proportionnelle à la fréquence de ce sujet en littérature. En d'autres termes, on est d'autant plus porté à juger un roman uniquement d'après son "authenticité" : 1) qu'on connaît mieux le milieu et les personnages décrits ; 2) qu'on est moins habitué à voir ce milieu transposé en littérature. Or, pour les lecteurs canadiens-français de *Bonheur d'Occasion*, ces deux facteurs ont joué à leur maximum.

2. Alfred de Vigny, *Journal d'un Poète* (Paris, 1907), 167-8.

Pour le premier, rien de plus évident : au moins cinquante pour cent de nos compatriotes connaissent Montréal directement, et l'autre moitié se croit en mesure de juger, sinon le milieu, du moins les personnages, simplement parce qu'ils sont canadiens-français.

Le second facteur n'est pas moins patent. Jusqu'à ces toutes dernières années, notre roman était régionaliste, campagnard. Avant *Bonheur d'Occasion*, nous ne possédions pas de roman urbain digne de mention, je veux dire de roman dans lequel une grande ville ou même simplement un quartier jouait un rôle positif et collectif. Le roman de Gabrielle Roy a donc pris les Canadiens-français — même les intellectuels — par surprise. Pour nos lecteurs de romans, la question "historique" ne s'était pour ainsi dire pas encore posée. Paris, Londres, Saint-Petersbourg, qu'on leur décrivait si souvent, demeuraient pour eux des villes exclusivement "littéraires", dont la réalité immédiate ne les contraignait à aucune "vérification".

Comme je l'ai dit, la tendance historique du lecteur ne dépend pas uniquement de la familiarité du milieu ; elle dépend aussi de sa fréquence en littérature. Toutes choses égales d'ailleurs, la tentation historique sera beaucoup moins forte pour un Parisien qui lit un roman sur Paris que pour un Montréalais qui lit *Bonheur d'Occasion*. Le Montréalais, en effet, n'a qu'un point de comparaison possible : le Montréal réel tel qu'il le connaît directement ; le Parisien, lui, en possède plusieurs. La multiplicité et la diversité des tableaux littéraires qu'on lui présente lui permettent précisément de se libérer de la réalité. Il finit par comprendre que Paris *en soi* n'existe pas, ou qu'il existe différemment pour chaque individu. Il sait bien que le Paris de Balzac n'est pas celui de Zola, ni celui de Proust, ni celui de Romans, et que le meilleur n'est pas nécessairement le plus *vrai*, mais bien le plus convaincant. Il se rend compte qu'une ville peut avoir simultanément plusieurs existences et il ne se demande pas quelle est la "bonne". Il n'essaie pas de déterminer (ou de vérifier) si tel ou tel Paris correspond à celui qu'il connaît directement, mais il tâche de voir s'il est vivant, cohérent, suggestif.^{2a} Et c'est la seule bonne méthode pour juger une œuvre littéraire.

2a. Je me place ici uniquement au point de vue du lecteur. Le point de vue du créateur est tout autre. Pour obtenir sa cohérence et son pouvoir de suggestion, le romancier, cela va sans dire, doit s'appuyer sur ses sensations et ses souvenirs.

Malheureusement, il n'est pas facile de la suivre lorsqu'il s'agit de notre métropole. Montréal n'a pas autant de vies que Paris. Beaucoup moins de microcosmes puissants l'ont reflété, transformé, puis projeté dans le monde des fictions, qui est souvent aussi fascinant, aussi vertigineux que l'autre. On ne saurait exagérer la richesse spirituelle, la personnalité, le dynamisme que quelques grands romanciers peuvent ainsi insuffler à une ville.

Si nous voulons que nos écrivains puissent éventuellement communiquer à nos grands centres cette vie intense et collective sans laquelle ils ne seront jamais que de mornes agglomérations, nous devons les comprendre et les aider. Nous devons nous garder de vouloir "contrôler extérieurement" leurs œuvres ; nous devons au contraire nous efforcer d'en sentir la *vraiesemblance* intérieure, d'apprécier la convergence des effets, la cohésion des personnages, l'organisation des scènes, le dynamisme des tableaux, etc. Ce n'est que lorsque nous aurons acquis vis-à-vis de Montréal, de Québec ou de Saint-Henri la même attitude de détachement artistique que nous possédons, souvent à notre insu, pour Londres, Paris ou le faubourg Saint-Antoine que des romanciers de la taille de Gabrielle Roy posséderont le public qui leur convient.

Il découle de là que, jusqu'à présent, les étrangers ou les Canadiens-Anglais ont été mieux en mesure que nous de porter sur *Bonheur d'Occasion* des jugements équitables. A ce sujet, permettez-moi de rapporter une expérience personnelle. Aux deux premières lectures du roman, le discours d'Alphonse sur les tentations, au chapitre IV, chez la mère Philibert,³ n'avait semblé artificiel, romanesque. En effet, bien que j'aie passé la plus grande partie de ma vie à Montréal, je n'ai jamais entendu un homme du peuple, dénué d'instruction, disserter ainsi sur la vie et la société. D'ordinaire, les discussions de nos ouvriers se limitent à la politique, comme celle des *Deux Records*. Je voulus connaître l'impression des étrangers à ce sujet. J'interrogeai plusieurs Canadiens de langue anglaise et deux Français. Tous se montrèrent fort surpris de mon opinion : ils trouvaient, au contraire, le monologue d'Alphonse d'un réalisme achevé, bien conforme à l'idée qu'ils se faisaient de la tendance oratoire des Canadiens-français.

3. Gabrielle Roy, *Bonheur d'Occasion* (Montréal, 1945), 73-6.

Jamais la pensée que ce passage fût romanesque ne leur serait venue à l'esprit.

Je décidai donc de relire le chapitre en essayant de m'imaginer que c'étaient des Français qui parlaient. La chose n'allait pas sans difficulté à cause du langage typiquement canadien. Je réussis toutefois à m'auto-suggestionner assez pour que l'expérience me convainquit. Chaque fois que je m'imaginai en face d'un personnage français au lieu d'Alphonse, le romanesque s'évanouissait ; il reparaisait aussitôt que je me sentais en présence d'un Canadien. J'en conclus que ma première impression était fautive, parce que déformée par une expérience trop particulière, trop extérieure à la vie littéraire du roman, et parce que la rencontre accidentelle d'un ou de deux Canadiens-français tenant un tel discours eût suffi à la dissiper. Le vrai romanesque ne peut se dissiper aussi facilement parce qu'il est contraire à la vie en général, à la nature humaine comme telle, et non pas seulement à un certain milieu.

Remarquez bien que je ne condamne pas la méthode historique en soi, ni dans le présent, ni dans le passé. Qu'il puisse être profitable pour un lecteur de déterminer la valeur documentaire d'un roman en se basant sur son expérience personnelle et sa familiarité avec le milieu décrit, personne ne le niera. Que l'on ait cru bon de critiquer *Bonheur d'Occasion* parce qu'il avait une tendance à enlaidir Saint-Henri ou à minimiser l'influence de la religion chez ses habitants, ce sont là des points de vue intéressants qui forcent les gens à se demander ce qu'ils sont et ce qu'est leur quartier, qui aiguise leur esprit d'observation, leur sens critique, etc., et c'est très bien. Ce qu'il faut comprendre toutefois, c'est que ces jugements et ces problèmes restent étrangers à la valeur artistique d'une œuvre.

Autrement, un rapport judiciaire ou un traité de sociologie serait, au point de vue littéraire, supérieur à un roman de Balzac. Cela voudrait dire aussi que la postérité, qui est pourtant le seul juge compétent sur la valeur permanente, profondément humaine d'une œuvre, est moins lucide que les contemporains, parce qu'elle n'en peut vérifier aussi facilement l'authenticité. Cela impliquerait également qu'un grand critique français, par exemple, qui n'aurait vécu ni en Russie, ni en Angleterre ne saurait porter un jugement équitable sur Dostoïevski ou George Elliot ; et que le pre-

mier moujik venu, ou le plus ignare cockney, pourrait lui en montrer à ce sujet. On voit à quelles conséquences absurdes aboutit cette ligne de raisonnement si on la poursuit assez loin.

En voilà assez, me semble-t-il, pour dissiper toute équivoque. Nous sommes maintenant en mesure d'aborder l'étude de *Bonheur d'Occasion* avec le minimum de chances d'erreur et de mésinterprétation.

Ce qui fait la valeur d'un roman, c'est la vie de ses personnages. Il existe de grands romans sans intrigue ou dont la trame est floue et maladroite ; il existe dont le style est mauvais ; on en trouve qui sont quasi totalement dénués d'intérêt dramatique. Mais il n'y en a pas un seul dont les héros ne soient pas vivants. Ici, qu'on me comprenne bien : je n'ignore pas qu'il y ait de bons livres sous forme de roman dont les personnages manquent de vie. Ces œuvres peuvent avoir une valeur satirique, historique, psychologique, sociologique, pédagogique, stylistique, etc., etc. *Télémaque*, *Candide*, *Émile*, *Gil Blas* et la plupart des romans de Gide me semblent de ce nombre. Mais ces œuvres ne sont pas bonnes en tant que romans ; elles le sont en dépit de leur forme romanesque, puisque les personnages n'y jouent pas un rôle fonctionnel, ne sont que prétextes à dissertation. Et l'on ne saisit pas bien quel motif — à moins que ce ne soit un besoin de popularité ou de plus grande diffusion — a poussé leurs auteurs à choisir la forme romanesque plutôt que celle de l'essai.

Une telle question ne se pose pas pour *Bonheur d'Occasion*. Il entre d'emblée dans la catégorie du roman et il n'en faut pas chercher la valeur ailleurs que dans la vie de ses personnages. Aussi est-ce à ce point de vue que je me propose de l'étudier d'abord. Je dirai ensuite quelques mots sur l'intrigue et sur le style.

Bien que *Bonheur d'Occasion* appartienne à mon sens à la catégorie des grands romans, ses personnages sont loin de posséder tous le même relief et la même intensité. Il existe une différence très nette entre les personnages masculins et les personnages féminins. Tous les personnages féminins de *Bonheur d'Occasion* sont réussis, et le degré de leur réussite, de leur vraisemblance et de leur vie est directement proportionnel à l'importance du rôle qu'ils jouent dans le roman. A ce point de vue, l'art de Gabrielle Roy ne se dément pas, ne semble avoir ni faiblesse, ni limitation.

Mais si l'on passe aux personnages masculins, le tableau change. À l'exception d'Azarius, ce ne sont pas les personnages les plus importants, mais les personnages secondaires qui sont les mieux réussis. Boisvert, Alphonse, Pitou, Sam Latour et même le petit homme qui discute avec Azarius aux *Deux Records* sont des personnages solides, charnus, convaincants. Il en va de même pour Azarius à un plus haut degré.

Mais quand on aborde les deux personnages qui, dans l'intention de l'auteur et d'après le rôle qu'ils jouent, devraient être les héros du roman, la situation se gâte. Nous avons affaire à des créations romanesques, sans consistance, ni dynamisme.

Quelle est la cause de cette faiblesse ? — Si tous les personnages secondaires de *Bonheur d'Occasion* étaient plus vivants que les personnages principaux, la réponse serait facile : il suffirait de constater que Gabrielle Roy manque de pénétration, qu'elle possède assez de puissance et de justesse d'observation extérieure pour réussir les comparses, mais qu'elle est incapable d'analyse psychologique poussée et convaincante. Mais on ne saurait adresser un reproche d'impuissance et de superficialité à la créatrice de Florentine et de Rose-Anna. Il ne reste qu'une explication possible : c'est que, jusqu'à preuve du contraire — et ce n'est certes pas cette déplorable *Petite Poule d'Eau* qui me fera changer d'avis — Gabrielle Roy semble incapable de mettre sur pied un personnage masculin complexe, pleinement développé. Sa meilleure réussite, Azarius, demeure un personnage plutôt simple dans l'âme duquel elle ne fait que de rares incursions.

Cette absence de personnages masculins capables de contrebalancer Florentine et Rose-Anna constitue le plus grand défaut de *Bonheur d'Occasion*. C'est une déficience grave, mais nullement surprenante. A un moindre degré, elle existe chez les grands romanciers français : leurs personnages masculins ont en général beaucoup plus de relief que leurs protagonistes féminins, Julien Sorel, Rastignac, Biroteau, Pons, Homais, Swann, Charlus restent des géants inégalés... à une exception près : Emma Bovary. Pourquoi cette exception ? Flaubert possède-t-il une meilleure psychologie que Stendhal et que Proust ? une puissance créatrice supérieure à celle de Balzac ? — Nullement. Mais il possède une *technique* différente. Il ne se place pas, comme Stendhal et Proust, au centre de ses personnages ; il ne les crée pas tout d'une pièce, globalement, à la Balzac. Il les construit peu à peu en accu-

mulant des détails, en énumérant leurs petites actions journalières. Il ne nous présente jamais leur âme directement, sauf à de rares occasions pour nous dépeindre les tableaux visuels qui s'y déroulent.

La réussite unique d'Emma Bovary en littérature française nous permet d'expliquer le manque de relief des héros de *Bonheur d'Occasion*. Pour les décrire, Gabrielle Roy n'emploie nullement la technique flaubertienne qui exige une infinité de détails extérieurs patiemment accumulés. Elle préfère la méthode directe, ou sélective. Elle partage son attention à peu près également entre les actions, les traits extérieurs de ses personnages (qu'elle choisit le plus caractéristiques possibles) et l'analyse directe de leur âme. Cette méthode qui réclame de l'auteur une sympathie (*sum-patein*) totale avec ses personnages, réussit fort bien à Gabrielle Roy aussi longtemps qu'elle analyse des âmes féminines. Mais comment s'étonner que cette technique la desserve quand elle aborde les personnages masculins ? Jusqu'à preuve du contraire, pour créer un roman sans défaut, il lui faudrait employer la technique de Flaubert, la technique de l'accumulation des détails extérieurs, pour les personnages masculins, tout en gardant l'autre, celle qui se partage entre l'extérieur et l'intérieur, pour les personnages féminins.^{3a} Certes, un tel départage ne serait pas facile ; il exigerait une attention de tous les instants, une lucidité peut-être nuisible au naturel du roman. Il me semble cependant que ce tour de force, Gabrielle Roy est de taille à l'accomplir, puisqu'elle a su créer en la personne d'Azarius un personnage mitoyen (c'est-à-dire à mi-chemin entre les deux méthodes) où l'analyse directe, très clairsemée, est remplacée par les différents aspects d'Azarius vu à travers les yeux des autres personnages. La convergence et la superposition des regards supplée ici à l'absence de perspective intérieure et donne à Azarius une consistance quasi égale à celle des deux héroïnes.

Déterminer les raisons de la réussite d'Azarius, c'est indiquer les causes de l'échec de Jean (et d'Emmanuel). Pour eux, la technique de Gabrielle Roy change. De quatre vingt-dix à quatre vingt-quinze pour cent extérieure qu'elle était pour Azarius, elle devient environ cinquante pour cent intérieure pour Jean Lèvesque. Théoriquement, nous devrions donc le mieux

3a. La technique de Flaubert n'est sans doute pas une formule magique à l'usage des romanciers incapables de créer de la vie par une autre méthode. Seulement, comme elle exige moins d'intuition que l'analyse directe, elle est probablement d'un usage plus facile.

connaître, le sentir comme plus réel, plus humain qu'Azarius, puisque l'obligeance du romancier nous permet de lire ses pensées tout en le voyant agir.

Et pourtant, Jean Lévesque est un personnage manqué. Si complètement qu'on en demeure ébahi. Qu'il paraisse artificiel quand l'auteur essaie de l'analyser directement, la chose se conçoit sans difficulté. Mais que sa conduite, ses actes extérieurs souffrent de la même facticité, voilà qui est inattendu. Car Gabrielle Roy réussit fort bien l'extérieur de ses autres personnages masculins.⁴ Pourquoi flanche-t-elle soudain avec Jean Lévesque ? Pourquoi perd-elle son admirable doigté ? — Précisément parce qu'elle *sait* que les actes et les attitudes de Jean, elle va ensuite les expliquer, les légitimer par l'analyse. Ces actes et ces attitudes ne se suffisent donc pas à eux-mêmes. "Point n'est besoin", se dit sans doute l'auteur, de les rendre trop naturels, trop convaincants : mon analyse complètera ce qui leur manque".⁵ Mais pour qu'une telle analyse compensatoire soit efficace, deux conditions sont requises : 1) il faut que la psychologie soit juste ; 2) il faut qu'elle soit assez intimement mêlée au récit pour ne point laisser au portrait extérieur le temps de manifester son romanesque. Madame Roy ne remplit ni l'une ni l'autre de ces deux conditions pour Jean Lévesque.

D'abord sa psychologie manque de vraisemblance. Ce qui nous intéresse, ce qu'il nous importe de savoir au sujet de Lévesque, c'est la raison qui le pousse à agir envers Florentine comme un butor de la pire espèce, je ne dis pas après qu'il l'a séduite — car alors on ne comprend que trop les lâches motifs qui l'incitent à fuir — mais avant la séduction, quand il manifeste une mufflerie, une cruauté apparemment gratuites. L'enfance malheureuse de Jean, la perte de ses parents, la nécessité de se tailler lui-même une place au soleil ne sont pas des raisons suffisantes. Les orphelins et les autodidactes ne sont pas nécessairement des goujats, pas plus que les autres hommes. Il nous faudrait des raisons autrement détaillées, autrement spécifiques pour nous faire avaler la conduite de Jean.

Il est vrai que Gabrielle Roy nous fournit une autre raison, celle-là un peu plus convaincante. La voici :

4. A l'exception d'Emmanuel, comme je l'ai déjà dit.
5. Je ne prétends évidemment pas que Mme Roy ait tenu ce raisonnement de fait, mais tout se passe *comme si* elle se l'était tenu.

"La violence et le regret de lui avoir cédé la veille l'ébranlaient.

— Oh, fit-il agacé, va chercher ton chapeau et on ira aux vues.

Mais il la retenait contre lui. Il savait maintenant que la maison de Florentine lui rappelait ce qu'il avait par-dessus tout redouté : l'odeur de la pauvreté, cette pauvreté qu'on reconnaît par les yeux clos. Il comprenait que Florentine elle-même personnifiait ce genre de vie misérable contre laquelle tout son être se soulevait. Et dans le même instant, il saisit la nature du sentiment qui le poussait vers la jeune fille. Elle était sa misère, sa solitude, son enfance triste, sa jeunesse solitaire ; elle était tout ce qu'il avait haï, ce qu'il reniait et aussi ce qui restait le plus profondément lié à lui-même, le fond de sa nature et l'aiguillon puissant de sa destinée.

C'était sa misère, sa tristesse qu'il tenait entre ses bras, sa vie telle qu'elle pourrait être, s'il ne s'était arraché d'elle comme d'un vêtement gênant."⁶

Voilà qui n'est pas improbable, qui est même plausible. Évidemment, un tel paragraphe ne suffirait pas à rendre vivant un personnage mort ; toutefois, inséré au moment opportun, il réussirait à le rendre plus acceptable. Mais, précisément, Gabrielle Roy n'a pas choisi le moment opportun. Son explication est tardive. Elle arrive à la fin du premier volume, au moment où Jean va disparaître de la circulation. Le *flash-back*, comme l'appellent les Américains, si effectif dans les romans policiers où tout se résout en pure logique, perd son efficacité en psychologie. Même s'il parvient à aplanir certaines improbabilités, il ne saurait corriger rétroactivement l'impression d'artificiel que nous avons éprouvée *au moment où nous lisions*. En d'autres termes, si, au fur et à mesure que nous parcourons une scène ou une description, nous trouvons un personnage artificiel, toutes les explications et analyses subséquentes ne pourront changer ce fait initial. Rien ne pourra faire que *nous ne l'ayons pas trouvé artificiel*, du moins pendant un certain temps.

6. *Bonheur d'Occasion*, 280.

Un roman parfait est un roman où les personnages sont vivants d'un bout à l'autre, non pas celui où l'auteur, pris d'un remords tardif, vient nous expliquer à la fin les raisons d'agir de ses héros pour corriger la mauvaise impression que nous avons reçue. L'explication de Mme Roy n'est d'ailleurs pas suffisante ; mais, même si elle l'était, elle ne ré susciterait pas le Lévesque des chapitres précédents. Le temps romanesque comme le temps psychologique est irréversible.

Les critiques que nous avons formulées au sujet de Jean Lévesque s'appliquent aussi, quoique à un moindre degré, à Emmanuel Létourneau. La naïveté, la facilité avec laquelle il se laisse prendre aux agaceries et aux manèges de Florentine est presque aussi inadmissible que la mufflerie de Jean. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'Emmanuel est un personnage incolore, vaporeux, nécessaire au développement de l'intrigue, mais plutôt nuisible à la vie collective du roman.

Si les héros de *Bonheur d'Occasion* sont pâles, il n'en va pas de même des héroïnes. Je n'hésite pas à affirmer que Florentine et Rose-Anna constituent de beaucoup les meilleures réussites du roman canadien-français, les seules que l'on puisse comparer sans honte aux "types universels" des autres littératures. Florentine n'est peut-être pas l'égale de Maggie Tulliver, d'Anna Karénine ou d'Emma Bovary, mais je crois qu'elle ne détonnerait pas trop si on l'introduisait en leur compagnie.⁷

Quant à Rose-Anna, je ne vois aucune héroïne de son âge — ou plutôt d'héroïne indifférente aux choses de l'amour — qui lui soit supérieure. Il y a la Maheude de *Germinal* qui traverse à peu près les mêmes difficultés, mais qui est de toute évidence moins délicatement, moins sympathiquement dépeinte. Il y a Mme Marméladoff (*Crime et Châtiment*) qui, phthisique et détraquée, issue de la réalité somnambulique propre à Dostoïevski, ne s'impose pas plus fortement à nous que la plus réaliste Rose-Anna. Il y a enfin⁸ Mme Tulliver et les sœurs Dodson (*The Mill on the Floss*) ainsi que les sœurs Baines (*The Old Wives' Tale*) qui sont décrites avec la même large et délicate compréhension, mais avec une certaine ironie sous-jacente que Gabrielle Roy ne possède pas et dont je ne suis pas sûr qu'elle soit favorable à la vie des personnages.

7. Elle détonnerait certes au point de vue social, mais non humain.

8. Je dis "enfin" parce que je n'en connais pas d'autres, mais nullement parce que je prétends en avoir épuisé la liste.

Hommages de

Lido Biscuits

Ltée

2190, rue Papineau
Montréal

ATlantic 4746-47

5173 GATINEAU

Z. ROCHON

Boucher - Épiciier - Butcher

Bière - Porter - Ale

Livraison gratuite

Free Delivery

PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS - ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau
Propriétaire

N. E. Verge
Gérant

1188 ouest, rue Sherbrooke

Tél. MA. 7351

Montréal

Phone : EXdale 2800

La Petite Chaumière

Restaurant Français

5101, Côte des Neiges

Montréal, Qué.

Tél. HARbour 2528

LAVAGE DE VITRES

EXCELSIOR Ltée

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St.

Montréal

Bureau : GI. 3757-58

Rés. : FR. 5618

Acme Vacuum Cleaner Co. Ltd.

Adélard SALMAN,
PRÉSIDENT

4225, De la Roche St.,

Montréal

AT. 1545

CHARLES LALONDE

EPICIER - BOUCHER

Epiceries - Fruits et viandes de choix

Membre des Epiceries Richelieu

5279, GATINEAU

LAIT - CRÈME - BEURRE
OEUFs - BREUVAGE-CHOCOLAT

A. POUPART CIE

LIMITÉE

1715, rue Wolfe

FR. 2194

FOURNISSEURS DE VIANDES DE CHOIX
AUX HOTELS, RESTAURANTS ET CAFETERIAS



2185 est, rue Mont-Royal

LTEE

AMherst 1161

Il est évidemment difficile de juger la valeur respective de ces différentes héroïnes parce qu'on ne peut guère les concevoir isolées de leur milieu. Et comme le milieu sur lequel s'appuient les sœurs Dodson et les sœurs Baines est plus substantiel et plus vivant que le Saint-Henri de Rose-Anna, celle-ci souffre d'un léger désavantage. Mais, prise en soi, je la trouve aussi solide que ses solides consœurs anglaises.

Pourquoi Florentine, elle, est-elle nettement inférieure aux jeunes héroïnes mentionnées plus haut ? Pour deux raisons : tout d'abord parce que ces héroïnes amoureuses sont plus spectaculaires, frappent davantage l'imagination que leurs plus prosaïques consœurs et qu'il faut plus d'éclat, sinon de solidité, pour faire partie de leur constellation que pour figurer avec avantage au sein des héroïnes indifférentes à l'amour. Mais c'est aussi parce que Florentine, ayant à frayer avec des personnages manqués comme Jean et Emmanuel, souffre de leur contact. Leur pâleur déteint sur elle. Parfaite dans les scènes de famille, elle s'anémie dans les scènes d'amour, tant il est vrai que, dans un roman, tout se tient et que les personnages doivent s'appuyer les uns sur les autres et sur leur milieu pour atteindre à leur plein développement.

Rose-Anna reste donc le seul personnage majeur pleinement réussi de *Bonheur d'Occasion*. "C'est bien peu, dira-t-on. Après avoir affirmé que ce qui fait la valeur d'un roman, c'est la vie des personnages, vous arrivez à la conclusion que *Bonheur d'Occasion* ne compte qu'un personnage de grande envergure." Moi, je trouve, au contraire, que c'est énorme. Il ne faut pas oublier que tous les personnages secondaires sans exception, y compris les enfants, sont grouillants de vie. Il ne faut pas oublier non plus qu'Azarius (qu'on peut appeler un personnage moyen) n'offre guère lui non plus de défaut et qu'enfin Florentine, pour évanescence qu'elle soit dans certaines scènes, possède en plusieurs autres un relief intense.

Mais Gabrielle Roy n'eût-elle créé que le personnage de Rose-Anna qu'elle mériterait encore amplement notre plus chaude admiration.

En plus de posséder une grande puissance d'analyse et d'observation, Madame Roy manifeste une qualité qui manque singulièrement aux plus grands romanciers français : la sympathie envers ses personnages. Balzac, comme un démiurge visionnaire, se contente de brasser devant nous ses créatures dont le rythme endiablé ne lui permet pas de s'arrêter et de s'iden-

tifier à elles. Flaubert se borne à les observer de l'extérieur d'un œil de clinicien ; Stendhal, d'en démontrer les rouages à la façon des rationalistes du XVIII^e siècle. Zola et Romains, s'ils sont très sensibles aux fluctuations élémentaires de l'âme collective, semblent incapables d'analyser délicatement les âmes des individus. Proust lui-même, hypnotisé par la recherche des causes psychologiques profondes, s'il explique fort bien les raisons d'agir de ses personnages et les mécanismes délicats de leur conscience, oublie souvent de sentir en même temps qu'eux. Il n'y a à mon sens qu'un romancier français — et pas parmi les plus grands — qui échappe à ce reproche : c'est Alphonse Daudet.

Pour trouver un romancier d'envergure possédant cette large et sympathique compréhension de ses personnages qui nous repose de la vision intellectuelle et souvent cynique qui caractérise les Français, il faut traverser la Manche ou aller vers l'est : c'est à une George Elliot, à un Tolstoï, à un Dostoïevski qu'il faut la demander.

A cette sympathie — qu'il est sans doute impossible d'acquérir et que Gabrielle Roy possède à un haut degré — s'ajoute d'ordinaire une autre qualité non moins importante : la poésie. Par poésie, je n'entends pas ici la faculté que peuvent avoir certains romanciers d'écrire des pages lyriques, bien balancées, au style harmonieux, comme Rousseau ou Chateaubriand. C'est là une poésie qui se rencontre dans certains romans, mais qui ressortit plutôt au lyrisme pur, personnel, versifié d'un Lamartine. La poésie dont je veux parler est une poésie spécifiquement romanesque⁹ provenant des personnages. Elle n'existe guère chez Dostoïevski, mais elle abonde chez Elliot et chez Tolstoï.

Elle se manifeste aussi dans *Bonheur d'Occasion*, chez Azarius et surtout chez Rose-Anna. Malgré l'ingratitude de son sort et la sordide misère qui l'entoure, celle-ci n'est point devenue cynique ; elle sait encore rêver ; elle se laisse encore prendre aux promesses de la vie. Voyez avec quelle spontanéité touchante, avec quel élan elle revit sa jeunesse quand Azarius lui propose une partie de sucre chez ses parents à la campagne.

“Rose-Anna le regarda en silence pendant quelques secondes ;
et elle écoutait son propre cœur . . .

9. C'est-à-dire propre au roman.

— Quoi ce que c'est donc, beau fou, ta nouvelle ? C'est une nouvelle que t'as ? Ben dis la donc, ta nouvelle.

... Il se campa devant sa femme.

— Greille les enfants ! dit-il.

— Greiller les enfants ! Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Je te dis de greiller les enfants, lança-t-il comme un éclat de clairon. On part demain, ma femme. On va voir ta parenté, ma femme...

... Elle l'arrêta d'un geste pâlisant d'émotion, de trop de surprises, d'inattendu qui lui gonflaient le cœur.

— Fais-moi pas des joies, dit-elle.

— C'est pas des joies en l'air, ma femme. J'ai le truck. On part demain matin..... Et sais-tu encore que les sucres viennent de commencer... Les sucres, Rose-Anna !

... Pouvait-it se douter de l'émoi qui la soulevait, Azarius, cet homme extraordinaire ! Encore une fois n'avait-il pas trouvé le chemin où ses désirs refoulés se cachaient, comme effrayés d'eux-mêmes. "Les sucres !..." Ces deux mots avaient à peine frappé son oreille qu'elle était partie rêvant sur la route dissimulée de ses songeries. Ainsi, c'était donc une joie qu'elle avait pressentie à l'arrivée d'Azarius et qui l'avait bouleversée presque autant qu'un malheur tant elle en avait perdu l'habitude; une joie venait à elle, lui coupait le souffle. Voyons, elle devait être plus raisonnable, ne pas s'abandonner ainsi. Et pourtant, elle se voyait déjà là-bas, dans les lieux de son enfance; elle avançait à travers l'érablière, dans la neige molle, vers la cabane à sucre et, oh, miraculeusement ! elle avançait à longues foulées, avec sa démarche de jeune fille svelte, allant, cassant des branches au passage...¹⁰

C'est tout le chapitre qu'il faudrait citer, car il ne le cède en rien aux meilleures pages d'Elliot et de Tolstoï.

Voici un autre exemple de la spontanéité de Rose-Anna, de cette naïveté, dont Gabrielle Roy se garde de rire, qu'elle décrit au contraire avec sympathie et compréhension.

10. *Bonheur d'Occasion*, 228-231.

“Il y avait du soleil dans la rue. Elle en mit dans la maison qu'elle espérait. Timidement d'abord, elle n'aurait su dire comment cela se fit, elle commença par imaginer une petite pièce qui aurait des fenêtres au sud, où elle pourrait installer sa machine à coudre. Puis le soleil gagna la salle à manger; il effleura l'entrée de la cuisine; il y entra. Il se posa sur les géraniums dans leur pot de grès. Il fit luire les casseroles. Il brilla sur une nappe blanche. Il éclaira une petite fille assise dans sa chaise haute.

Rose-Anna secoua la tête. Les coins de ses lèvres remontrèrent en un sourire mélancolique. Ce qu'elle venait d'apercevoir, c'était sa maison de jeune mariée, c'était Florentine, c'était le soleil qu'elle avait eu à vingt ans.”¹¹

Si les scènes précédentes avaient été présentées d'une façon satirique à la Thackeray ou clinique à la Flaubert, non seulement seraient-elles moins touchantes en soi, mais elles compromettraient l'efficacité des tableaux qui suivent et leur font contraste. Je ne veux en rien minimiser l'art d'un Flaubert ou d'un Thackeray, mais, par le ton dégagé ou persifleur qu'ils adoptent, ils s'interdisent — en plus de l'émotion directe, naïve, spontanée — le dynamisme antithétique que crée le brusque passage d'une analyse sympathique à une description purement objective, ou cynique, ou brutale. Cet effet antithétique,¹² Gabrielle Roy l'exploite à fond, avec un art consommé. Comme un musicien peut, sans nous lasser, répéter presque indéfiniment le même thème en y apportant des variations, ainsi Mme Roy sait “moduler” ses antithèses de façon à ne jamais impatienter le lecteur.

Tantôt le personnage, seul avec lui-même, rêve, et la réalité vient brutalement lui rappeler sa situation. C'est l'antithèse pure, réduite à sa plus simple expression, et qu'il serait maladroit de multiplier. En plus de la scène citée à la page précédente (note 11) je pense qu'on n'en trouve qu'un exemple dans *Bonheur d'Occasion*.

“Il (Azarius) souhaite n'être qu'un cheminot trempé, couché dans la paille sous les étoiles et les paupières humides de rosée. Il souhaite l'aube qui le surprendrait un homme libre, sans liens, sans soucis, sans amour.

11. *Ibid.*, 135-6.

12. Non pas entre la sympathie et le cynisme ou l'ironie qui chez elle n'existent pas, mais entre la sympathie et la description sans merci d'une réalité souvent sordide.

Alors ses yeux tombèrent sur l'évier. Le bassin de tôle rouillée s'était rempli des gouttes s'échappant du robinet; il débordait maintenant avec un ruissellement mince et continu. Azarius retroussa ses manches jusqu'aux coudes et, lentement plongeait ses mains dans la lessive.

Comme on le voit, c'est le cas où un personnage s'exalte et revient à la réalité sans l'aide de personne. Du point de vue du héros, c'est une antithèse active et solitaire.

D'autres fois, son exaltation et son affaissement se produisent en présence et avec l'aide d'autres personnages. Ainsi, au même chapitre Azarius rencontre un autre chômeur, maçon de son métier, qui peu à peu le remplit d'un enthousiasme lyrique sur le "métier de construction".

" — Oui, monsieur, reprit Azarius, sur le même ton exalté (. . .) être juché sur un échafaudage, entre ciel et terre, et entendre cogner du matin au soir ! voir un mur monter ben lisse, ben uni, au-dessus d'une bonne fondation, et pis, un bon jour, voir une maison finie au bord du trottoir, là où c'est qu'il y avait rien que des champs de mauvaises herbes...oui, ça, c'est une vie !

(. . .) Au bout d'un moment, Anita fit signe à son mari.

" — Cout' donc, vieux, il y a pas quelqu'un à matin qui cherchait un homme pour chauffer son truck ?

— Oui, en effette, c'était Lachance, je crois ben . . . Tu pourrais p'têtre ben aller le voir, Lacasse.

La figure d'Azarius se rembrunissait.

— Lachance, fit-il avec un ressentiment qu'augmentait cette brusque déviation donnée à sa pensée. Il porte bien son nom ce gros-là . . .¹⁴

Très différents l'un de l'autre, ces deux exemples ont ceci en commun au point de vue formel que leurs deux termes, juxtaposés, offrent un contraste violent.

Mais il arrive souvent que les deux termes sont éloignés l'un de l'autre; que l'exaltation et la désillusion du personnage sont séparés par des scènes, des chapitres complets. Il se peut aussi que le contraste ne se révèle que

13. *Bonheur d'Occasion*, 217.

14. *Bonheur d'Occasion*, 207.

progressivement à mesure que se déroule l'action. On a alors ce qu'on pourrait appeler une antithèse à retardement. Le désappointement qu'éprouve Rose-Anna en visitant ses parents à la campagne appartient à ce genre d'antithèse. Comme nous l'avons vu (note 10), elle s'exalte d'abord quand Azarius lui parle des sucres. Viennent ensuite les préparatifs et la description du voyage; puis sa désillusion progressive à mesure qu'elle se rend compte de l'écart entre son rêve et la réalité.

Il existe enfin des cas d'antithèse — à retardement eux aussi — où ce n'est pas le personnage lui-même qui est désappointé, mais le lecteur qui l'est à son sujet. C'est ce qui arrive pour Eugène qui, ayant arraché dix dollars à sa mère dans le but d'aller les dépenser en compagnie d'une grue, fanfaronne ensuite aux *Deux Records* sur son courage et sa richesse. Le lecteur seul est à même de mesurer l'antithèse de ces deux scènes, puisque le seul personnage à y prendre part est trop inconscient pour s'en rendre compte.

Ces quelques exemples suffiront à démontrer avec quelle aisance Gabrielle Roy manie l'antithèse. Et seule la profonde compréhension qu'elle a de ses personnages lui permet d'obtenir une telle variété de nuance dans l'emploi de ce procédé.

Sympathique et compréhensive envers ses personnages individuels, Gabrielle Roy l'est-elle aussi à l'égard de ce personnage collectif qu'est Saint-Henri? L'a-t-elle aussi bien réussi que les autres? — Pour répondre à ces questions, il importe de préciser ce qu'on entend par sympathie. Jusqu'ici, j'ai employé ce mot dans son acception la plus large, comme signifiant à la fois compassion, pitié, fusion intime, compréhension, etc. Si je n'ai pas éprouvé le besoin d'en limiter le sens, c'est que la sympathie de Gabrielle Roy pour ses personnages réussis embrasse tous ces aspects. Mais quand on aborde un personnage collectif comme Saint-Henri, il faut distinguer. Que Gabrielle Roy éprouve de la compassion, de la pitié pour le quartier comme pour ses habitants individuels, on le sent tout de suite, bien que cette sympathie soit fatalement plus diffuse. Mais quand il s'agit de compréhension, de fusion intime avec l'âme collective, l'art de Mme Roy flanche notablement. On a vu que ses bons personnages peuvent se comparer sans honte aux grandes créations des romanciers étrangers. Mais quand on veut établir un parallèle

entre le Paris de Jules Romains ou la mine de Zola dans *Germinal* et le Saint-Henri ou le 5-10-15 de *Bonheur d'Occasion*, la comparaison devient écrasante.

Tout d'abord, Mme Roy commet l'erreur de nous présenter Saint-Henri presque exclusivement à travers les yeux de ses moins bons personnages, comme Jean et Emmanuel, à l'occasion de leurs promenades dans le quartier. Les personnages réellement vivants comme Florentine et Rose-Anna ne semblent en voir que des fragments discontinus. De cela on ne peut blâmer Gabrielle Roy, car, en donnant à ses héroïnes une vision plus large, elle en eût probablement faussé la psychologie. Mais on peut se demander pourquoi elle n'a pas jugé bon de décrire directement Saint-Henri.

Il est évidemment impossible de prédire à coup sûr quel eût été le résultat de cette tentative. Mais, si l'on en juge par les quelques fragments descriptifs où Gabrielle Roy semble oublier momentanément les personnages à travers les yeux desquels ils se reflètent, on peut affirmer que, sans posséder la puissance épique d'un Zola ni la vision unanimiste d'un Romains, elle serait capable de produire des tableaux collectifs vivants, pittoresques et poétiques.

"Le printemps, quelle saison de pauvres illusions ! Il y aurait bientôt des feuilles dans la clarté des lampadaires; les petites gens mettraient des chaises sur le trottoir en face de leur maison; il y aurait dans la nuit le crissement des berceaux sur le ciment; de tout petits enfants respireraient l'air du dehors pour la première fois de leur vie; d'autres traceraient des signes à la craie sur le pavé des rues et y pousseraient une rondelle en sautant sur un pied d'un carré à l'autre; et, dans les cours intérieures, sous la faible lueur des carreaux, les familles réunies causeraient ou joueraient aux cartes.¹⁵

Voici un autre exemple :

"Des enfants jouaient à la marelle tout autour de la gare et leurs cris s'entendaient à travers les sifflements de la locomotive qui avait repris de la vitesse et dévalait entre les cours, les arbres maigres, les cordes tendues où séchait le linge, entre ces aperçus d'intimité, mornes, rapides, que les trains découvrent en traversant les villes (...)

15. *Bonheur d'Occasion*, 289.

Rue Notre-Dame, la fruitière enveloppait des légumes. Sa silhouette affairée passait et repassait devant les carreaux. Le marchand de frites arrivait dans sa baladeuse tirée par une haridelle au long cou triste. Devant les *Deux Records*, les passants ralentissaient pour écouter la radio dont la voix éclatait dans la rue. Le libraire d'à côté vendait des cartes. Les ménagères allaient vivement, de gros paquets sur le buste. Et là-haut, dans sa guérite élevée au-dessus des toits, le signaleur du chemin de fer se penchait quelquefois à une vitre crasseuse, et on aurait dit qu'il regardait passer sous lui un peuple de fourmis (...)

Là-bas voyagent les chalands plats, les cargos, les pétroliers, les barges des grands lacs, les péniches grises, et Saint-Henri connaît l'odeur de tous les produits du monde : des grands pins du Nord, du thé de Ceylan, des épices des Indes, des noix du Brésil. Mais, rue du Couvent, derrière une grille, il abrite, ainsi qu'en une petite ville fermée et provinciale, ses nonnes que l'on voit passer deux par deux quand les cloches de la paroisse sonnent les quarante heures ou les vêpres dominicales.

Il a, le jour, sa vie impitoyable de besogne. Il a, le soir, sa vie de village, alors, qu'assis au frais sur le pas de leur porte ou sur des chaises placées au bord du trottoir, ses gens s'entre-tiennent de seuil en seuil.¹⁶

Ces descriptions ne manquent ni de réalisme ni de souffle. Elles ne suffisent pas cependant à nous donner une vue d'ensemble satisfaisante du quartier. Considérés dans l'ensemble du récit, ce ne sont que des fragments, des obligatos destinés à accompagner un état d'âme, à remplir les interstices du drame qui se déroule. L'on peut regretter que Gabrielle Roy n'ait pas accordé plus d'importance à l'arrière-plan, ce qui eût de toute évidence augmenté la solidité et l'unité de son roman.

Pourtant il ne faudrait pas croire que *Bonheur d'Occasion* manque de cohérence ou de densité. L'intrigue est bien menée. Très ramassée dans le temps au début¹⁷, elle se déroule ensuite avec logique jusqu'à son dénouement un peu "voulu" peut-être, mais quand même acceptable. Très différente

16. *Bonheur d'Occasion*, 392-3.

17. L'action des quatre-vingt-dix-neuf premières pages se passe en moins de douze heures.

de l'action unilinéaire de *Madame Bovary*, elle rappelle un peu, par son début en quelque sorte symphonique, l'intrigue de la *Cousine Bette*, alors que, là aussi, toutes les données sociales et sentimentales sont présentées globalement à "l'ouverture" du récit pour se développer ensuite sur deux plans parallèles centrés autour de la famille Hulot et de Mme Marneffe.

On peut distinguer deux intrigues dans *Bonheur d'Occasion*, un *plot* et un *sub-plot*, comme disent les Anglais. La première, que Gabrielle Roy considérait sans doute comme la plus importante et qui est en effet plus serrée et plus classique que l'autre, raconte les aventures sentimentales de Florentine qui, avec Jean et Emmanuel, forme un triangle jusqu'à un certain point indépendant. La seconde expose les tribulations de la famille Lacasse tout entière, dont Rose-Anna et Azarius déterminent la direction principale, tandis que la mort de Daniel, l'enrôlement d'Eugène, la séduction et le mariage de Florentine fournissent les ramifications secondaires.

En plus de ces deux intrigues centrales, dont il est bien difficile de déterminer laquelle est la plus importante, il en existe une troisième, ou plutôt il existe un troisième noyau de personnages bien ténument relié aux premiers par le pâle Emmanuel. C'est le groupe des habitués du restaurant de la mère Philibert, milieu extrêmement pittoresque et vivant, mais inutile au développement de la double intrigue principale.

Au point de vue de l'unité classique, chère à Bourget, l'introduction de cet îlot — si parfait soit-il — de personnages presque sans relation avec l'ensemble constitue un défaut. Je me garderai d'être si catégorique, car l'élimination d'un groupe aussi représentatif constituerait une perte déplorable. Il me semble toutefois que Gabrielle Roy eût pu relier plus intimement le cercle Philibert aux autres groupes en y introduisant Eugène, ou Azarius, ou, indirectement, un autre membre de la famille Lacasse.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que le cercle Philibert soit tout à fait isolé. Il existe, en effet, une quatrième intrigue ou, plus précisément, un fond commun aux trois groupes, et qui les englobe et les entraîne dans sa vaste évolution : c'est la guerre dont l'omniprésence préoccupe ou, du moins, influence tous les personnages. Le caractère insulaire du groupe Philibert, que la guerre touche peut-être plus que les autres, se trouve ainsi atténué et ne détonne pas.

Pour résumer, on peut dire que l'intrigue de *Bonheur d'Occasion* est savamment agencée. Sauf l'îlot Philibert, on ne saurait rien lui reprocher. Mais comme cet îlot est très vivant et qu'il est de plus influencé par les mêmes événements historiques qui transforment le sort des personnages principaux, on peut le considérer comme faisant partie du fond historique lui-même. De toute façon, j'estime qu'il serait infiniment dommage de l'éliminer.

Il me reste à parler du style. Je le ferai brièvement, sans procéder à une analyse directe. Comme je l'ai dit, ce qui fait la valeur d'un roman, c'est la vie de ses personnages. Si cette vie existe, on peut inférer qu'au moins le minimum des autres qualités nécessaires à un bon roman sont aussi présentes; que le style, l'intrigue, les descriptions, etc. sont assez parfaits pour soutenir et exprimer la vie. Or nous avons vu qu'à deux exceptions près les personnages de *Bonheur d'Occasion* sont vivants. C'est donc dire que son style est satisfaisant.

Je sais bien que si on voulait l'examiner à la loupe, isoler et disséquer certains passages sans se laisser entraîner par le courant de vie qui les traverse, le style de *Bonheur d'Occasion* nous semblerait souvent lourd, maladroit... comme celui de Balzac. Mais si on lit le roman sans s'arrêter, comme le lecteur normal doit le faire, le style passe inaperçu, il s'efface au profit des personnages. C'est pourquoi je n'hésite pas à affirmer que le style de *Bonheur d'Occasion* est bon — non pas en ce sens qu'on pourrait en extraire des passages d'anthologie, mais parce qu'il est fonctionnel, parce qu'il remplit bien son rôle. S'il était plus frappant, plus recherché, il nuirait peut-être à l'harmonie de l'ensemble et brillerait aux dépens des personnages. Gardons-nous donc de le critiquer.

Il resterait bien des choses à ajouter sur *Bonheur d'Occasion*. Comme toutes les œuvres qui contiennent de la vie, nulle critique ne saurait l'épuiser.

Quel enrichissement pour un jeune peuple représente un tel roman; à quel point un aussi magistral tableau contribue à former la mentalité et la personnalité d'une ville, il me semble inutile d'y insister.

Si mes quelques remarques ont pu inciter mes lecteurs à relire *Bonheur d'Occasion*, nos critiques, à l'étudier davantage et nos éducateurs, à y accorder plus d'attention, je me sentirai amplement récompensé de mes efforts.

COURRIER DES LETTRES

SOCIOLOGIE VIVANTE

Ce terme suggère quelque chose de savant, propre à rebuter l'esprit enclin modérément à l'effort intellectuel. Cette réflexion en profondeur sur les phénomènes caractéristiques des sociétés comporte un fructueux enseignement ; elle permet de découvrir, sous le voile des apparences, les réalités, de les comprendre davantage, de saisir leurs rapports. Il arrive que des sociologues écrivent une langue tellement lourde et confuse qu'ils embrouillent les concepts qu'ils ont mission d'éclairer. Ce n'est pas le cas de Roger Caillois ; je le retiens, avec Thierry Maulnier, comme l'un des premiers écrivains d'idées de notre temps. Peu importe le sujet qu'il aborde ; il ne l'abandonne qu'il ne l'ait creusé et le fruit de sa méditation intense s'exprime toujours dans une langue dense et nourrie, d'une exceptionnelle élégance.

Caillois a déjà consacré tout un ouvrage à la notion du sacré ; dans ses *Quatre essais de sociologie contemporaine* (Olivier Perrin), il y revient par d'autres biais, explicitant davantage sa pensée par des exemples concis et aisément accessibles. Pour beaucoup de gens, à notre époque, les valeurs religieuses tendent à s'effacer, du moins à se séparer nettement de leur activité profane, qui n'en est plus informée ; or le sacré est inséparable de l'homme, il prend sa revanche dans des avenues où nous ne nous eussions pas attendu à l'y rencontrer. "Les sociétés modernes, remarque l'essayiste, sont en général des sociétés fortement et largement laïcisées : la religion tend à y devenir chose intime, que l'État, suivant les cas, utilise, protège, ignore, tolère ou persécute, mais qui se distingue de plus en plus des réalités politiques ou des valeurs nationales. Il n'empêche que le dévouement que suscitent à l'occasion la patrie ou le parti, présente un caractère religieux incontestable. C'est au point qu'on a pu parler de religions séculières. En effet, ces nouvelles ferveurs ont leurs dogmes, leurs mythes, leurs divinités, leurs clergés et leurs fanatiques".

Dans les quatre essais réunis ici, l'auteur démontre la justesse de sa proposition en traitant successivement de la mort, de la chance, du pouvoir et de la guerre. Les trois premières études sont limitées entre des bornes très étroites : la représentation de l'au-delà dans le cinéma américain, la pratique des jeux de hasard en Amérique latine et ses conséquences économiques et culturelles, le personnage de Hitler comme chef charismatique dans l'Europe du XXe siècle. L'ouvrage se termine par une enquête beau-

coup plus ample sur l'évolution de la guerre et la nouvelle conception qui s'est implantée dans les esprits depuis le siècle dernier, qui aboutit au caractère totalitaire des conflits contemporains.

Caillois reprend la distinction de Max Weber sur les formes du pouvoir : légitime, fonctionnel, charismatique. Le pouvoir légitime, fondé sur la tradition, relève de l'autorité dynastique des souverains. Le pouvoir fonctionnel se détermine par la loi ; c'est le genre habituel aux sociétés de type contractuel, comme c'est le cas des gouvernements démocratiques. Le pouvoir charismatique est tout autre, il est attaché à la personne du chef, indépendant de tout contrôle, fruit de la faveur politique, maintenu par une mystique d'allure prophétique. C'est ce qui se passe dans les différents fascismes, d'hier et de... demain, qui ensanglantent notre ère révolutionnaire et dont Hitler demeure l'incarnation la plus saisissante, la plus troublante illustration.

C'est en étudiant le phénomène de la guerre que Caillois donne toute sa mesure. Il montre très bien le changement radical survenu entre les combats limités de l'ancien régime et les affrontements collectifs de notre temps. Tout serait à citer de cet exposé. Retenons cette remarque : "Par la conscription, l'État prend totalement en charge, en vue d'une activité définie, et qui est mortelle, l'ensemble des citoyens. C'est par là qu'il se montre le maître : il exige jusqu'au sacrifice de la vie et, arrachant les individus à l'existence privée, il leur en impose une nouvelle qu'il gouverne entièrement et où il leur dispense le gîte, l'habit et les aliments. De la sorte il apparaît comme le maître auquel on doit tout, dans les deux sens du mot, celui dont on peut tout recevoir, et auquel un jour il faudra tout accorder".

Je n'hésite pas à écrire que ces *Quatre essais* constituent une contribution précieuse à la pensée d'aujourd'hui. C'est un livre de grande importance et dont l'intérêt ne s'émuera pas rapidement. Grâce à Caillois, la sociologie déborde les cadres un peu stricts des recherches techniques pour entreprendre l'appréhension de tout l'humain.

*

* *

LIGNES DE FORCE

A qui se contente de regarder le monde en surface, il apparaît comme un immense désordre. Les idées les plus confuses, parfois des vérités devenues folles, se partagent les esprits ; les désirs les plus contradictoires déchirent l'humanité. À certaines époques, le calme semble renaître : les hommes acceptent quelques dénominateurs communs. Ainsi, à l'ère classique, succédant au brassement d'une Renaissance tapageuse, féconde et exaltée. Ce ne sont toujours, au mieux, que de rares et éphémères bonheurs. Nous nous

abandonnons bientôt aux fureurs de la dialectique, nous cultivons l'inquiétude comme une source vive de découvertes et d'enrichissement. À vrai dire, il appartient à chaque génération de repenser, dans ses propres termes, les grands problèmes qui se posent infailliblement à l'esprit, d'y apporter des solutions neuves — ou qui paraissent telles —, tant notre mémoire est oublieuse du passé.

C'est le douteux privilège de nos contemporains d'être à la fois les témoins et les victimes d'une revision des valeurs mettant en péril les assises de notre civilisation. Non seulement est-elle durement attaquée de l'extérieur ; elle est aussi minée de l'intérieur, par le découragement, le manque de foi, l'absence de vigueur combative. Tout se passe comme si, pour beaucoup de gens, la civilisation humaniste et chrétienne était un héritage définitivement acquis, qu'il n'est plus besoin de défendre. D'aucuns, exploitant exagérément la formule fameuse de Valéry sur la fatale mortalité des civilisations, sont prêts à jeter le manche après la cognée, à se réfugier dans je ne sais quel quiétisme paresseux et abdicataire.

Même si les noms changent, si les méthodes discursives évoluent, il existe néanmoins certaines constances qu'on retrouve, à peu près identiques, à tous les âges. C'est le mérite de Gabriel-Rey (*Humanisme et surhumanisme*, Hachette) de dégager ces données fondamentales, d'en démontrer le mécanisme complexe au vingtième siècle. Quel visage en effet présente aujourd'hui l'humanisme ? Que représente, en face de lui, ce que l'auteur nomme le surhumanisme et qu'il essaie d'expliquer ainsi : "Il ne semble pas qu'on puisse désigner par un terme plus adéquat que surhumanisme cette attitude fondamentale, constante tout au long de l'histoire de l'humanité, de toute une catégorie d'esprits humains, de beaucoup la plus nombreuse. Le surhumanisme influence, dans la mesure où il ne les détermine pas, les pensées et les actes de ces hommes. Pour eux, la destinée humaine ne peut, ni ne doit suffire à l'homme, qui peut et doit dépasser les limites entre lesquelles il n'est que faiblesse, indignité, misère. Le temps, il le refuse ou le nie, à moins qu'il ne l'intègre à son moi. L'espace, il l'emplit de lui-même. Ce ne sont ni l'esprit, ni la nature qui le dépassent, c'est lui-même qui se dépasse et envahit la nature et l'esprit... Le surhomme est démesuré".

Cette proposition de base est encore abstraite et difficilement saisissable à première vue. Gabriel-Rey s'applique à en souligner toutes les implications. De ce point de vue, ses chapitres sur l'esprit classique et l'esprit baroque, sur l'art classique et l'art baroque sont remplis d'idées justes qui, sans être inédites, aident à une compréhension plus exacte des deux attitudes intellectuelles en présence. On aura aussi grand bénéfice à méditer les pages consacrées à la conduite humaniste et au comportement surhu-

maniste, posant des interrogations plus voisines de nous. On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir multiplié les citations ; il l'a fait délibérément, se fondant sur les principaux travaux récents et visant plus à vulgariser certaines notions essentielles qu'à élaborer une thèse savante. Ce petit essai, malgré le sujet abordé, demeure d'une lecture relativement accessible. Il permet en tout cas de s'orienter un peu moins mal dans le dédale obscur des idées en marche.

*

* *

COURANTS ACTUELS

Il est rare qu'un texte conçu en fonction de la radio conserve son intérêt à la lecture. C'est ce qui se produit pour ce rapide panorama, *Les Thèmes actuels de la philosophie* (Presses universitaires de France), où le professeur Émile Bréhier ne cherche pas à convaincre de la sagesse de tel ou tel système, mais s'applique, en quelques brefs paragraphes, à retenir le suc d'une doctrine, avec un souci d'équité qui l'honore. Même quand il aborde les tentatives actuelles de la philosophie d'inspiration aristotélico-thomiste, assez éloignées de ses propres positions, il cherche avant tout à rendre justice.

Bréhier commence son exposé par une distinction sur la connaissance, dont deux acceptions différentes sont valables. On peut l'envisager, tantôt comme un progrès intérieur à nous-mêmes, tantôt comme un accroissement de notre pouvoir sur les choses. En d'autres termes, la connaissance contemplative ou spéculative, et la connaissance pratique ou utilitaire. Depuis trois siècles, la seconde conception tend à dominer ; il a fallu attendre le vingtième siècle pour que s'esquissât une opportune réaction. La philosophie constitue "un admirable effort pour maintenir un équilibre entre ces deux types de connaissance, et pour montrer que seul, le premier peut donner un sens au second. La philosophie est la protestation constante de l'esprit contre l'enlèvement dans la routine des techniques... Cette protestation peut choquer certains esprits dits positifs qui voient, dans les applications des sciences, la solution de tous les problèmes humains. Elle n'en continue pas moins dans la philosophie actuelle, dans des conditions difficiles, au milieu d'errements de toute sorte..."

Depuis un demi-siècle, la philosophie rejette résolument l'automatisme, prône l'humanisme et ne croit plus que la science à elle seule puisse résoudre les problèmes de l'homme ; on le constate avec Bergson, Blondel, Brunschvicg et Husserl. Parmi les nouveautés, on peut relever la phénoménologie élaborée par ce dernier philosophe, la psychologie de la forme dont on saisit l'influence en esthétique avec Malraux et en sociologie avec Lévi-Strauss, la psychanalyse mise à la mode par Freud et Pierre Janet. De plus

en plus, c'est l'homme qui s'établit au cœur de toutes nos préoccupations : l'homme dans l'histoire (l'historicité, surtout avec Croce, niant la philosophie traditionnelle de l'histoire) ; l'homme dans la société ; l'homme et le transcendant, représentés par le courant néo-thomiste (Gilson et Maritain) et par le courant augustinien (Gabriel Marcel). A son tour, la morale est reprise dans ses fondements premiers : "La philosophie de nos jours voit dans la vie morale, une vie humaine, c'est-à-dire celle d'un être qui, par essence, est lié à un corps et engagé dans une société". La valeur s'enrichit jusqu'à devenir une structure complexe "supposant, indissolublement unis, un appel du transcendant, un créateur, une œuvre et un appréciateur". Les principes, remis en cause, accèdent à une signification élargie.

Bréhier consacre la dernière partie de son exposé à dégager les notes individualisantes du matérialisme dialectique (Hegel et Marx) et de l'existentialisme (Heidegger et Sartre), deux courants de pensée qui ont débordé tumultueusement des chaires d'enseignement pour bouleverser les esprits et les institutions de notre époque. Tout cela est cursif et sommaire et nous laisse sur notre appétit. Ce petit livre constitue une modeste et pertinente introduction, il permet de mieux se retrouver entre des doctrines multiples sollicitant notre adhésion, mais qui, pour la plupart, tendent à exalter la primauté de l'homme sur ce qui l'entoure, primauté qui ne se justifie, quant à nous, que si elle s'ordonne aux réalités transcendantes sans lesquelles la vie n'est qu'un songe creux et décevant.

*

* *

LA PORTE ÉTROITE

Quatre écrivains français, dont au moins deux sont très connus, se sont associés pour exposer leurs vues sur le communisme. Notons sans retard que tous quatre sont des marxistes convaincus et ne se gênent pas de le proclamer hautement. Et cependant ils se voient dans l'obligation de discuter de la ligne du parti et de lui reprocher son intransigeance. Par certains côtés, ils nous font songer, le talent en moins, au Gide d'avant le voyage en U.R.S.S., encore que ce dernier ait eu le courage, une fois les mensonges dissipés, de reconnaître loyalement son erreur et de rejeter la nouvelle barbarie.

Le dénominateur commun de ces quatre zéloteurs, qui refusent toutefois d'endosser la livrée soviétique, c'est une inconscience sans limites, une naïveté étonnante chez des hommes habitués à penser et à raisonner. Ils souffrent véritablement à constater que le communisme stalinien puisse

récourir à la duplicité, qu'il pratique le mensonge systématique, qu'il n'ait aucun respect pour la personne humaine. Et ils prétendent bien connaître le marxisme ! S'il en était ainsi, ils comprendraient qu'il s'agit d'un régime de force et de violence mis au service d'un impérialisme à la Gengis-Khan. Ils sauraient également qu'une philosophie politique fondée sur le plus abject matérialisme et niant rageusement toutes les valeurs spirituelles ne peut aboutir qu'à la dégradation délibérée de l'homme, rabaisée au niveau d'une mécanique sans âme. Ils n'hésiteraient pas non plus à reconnaître dans la délation, l'épuration, les camps de concentration, l'appareil policier, le refus de la liberté de pensée, les armes indispensables au maintien de la plus terrible tyrannie qu'ait jamais connue le genre humain. Mais ils ont la foi et ils regrettent de voir que les hommes de main, les condottieri qui animent cette formidable machine, n'ont pas à se soucier de leurs scrupules et de leur délicatesse qu'ils jugent décadente et réactionnaire.

Même s'ils marquent ainsi certaines réserves, toujours secondaires et n'engageant pas l'essentiel de leurs convictions, nos quatre Parsifals usent néanmoins du vocabulaire simpliste qui se retrouve dans toutes les feuilles communistes du monde. Sur le capitalisme, sur les États-Unis, sur Franco, sur la Yougoslavie, ils répètent les lieux communs si souvent entendus, sans même consentir l'effort d'imagination nécessaire pour renouveler cet arsenal verbal un peu éculé. Il est d'ailleurs remarquable que les communistes, même ceux qui se rangent dans la catégorie des intellectuels, méprisent en pratique l'intelligence au point qu'ils feignent de croire que les affirmations les plus grossières, pourvu qu'elles soient fréquemment répétées, finiront par entraîner l'adhésion. Ils ont retenu fidèlement l'enseignement de Voltaire, modernisé en notre siècle par Hitler.

Quelques citations rendront compte de ce volume mieux qu'un commentaire. Après avoir envisagé un instant l'hypothèse de la chute de l'U.R.S.S., Claude Aveline ajoute aussitôt : "A Dieu ne plaise qu'un tel sort puisse frapper l'Union soviétique (Pour un athée militant, la formule est cocasse !) ... Je répéterai une fois de plus que le capitalisme est un mal dans son essence, qu'en aucun cas ses victoires ne peuvent assurer le moindre progrès humain, même si elles font illusion quelque temps". Personne ne reprochera à Aveline d'avoir hérité des nuances subtiles de son maître Anatole France. Mais il y a encore plus amusant : "Jamais les communistes n'ont empêché l'un des leurs de s'instruire aux États-Unis, ce sont les États-Unis qui s'y opposent ! Car les communistes n'auraient rien à y perdre, mais les États-Unis". Il est bien connu que tout touriste est fraternellement accueilli en Russie et qu'il peut se rendre compte librement de ce qui s'y passe ! Quand il s'agit de combattre le capitalisme, toutes les

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une étoffe. . . Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère.

●
AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité JOUBERT l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

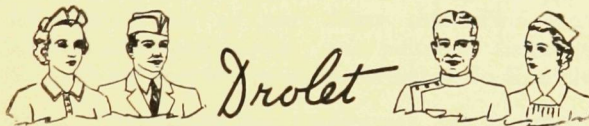
Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie — DE. 3561

Tél. GRavelle 2495

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC

Collège spécialisé pour les étudiants qui éprouvent des difficultés

Collège Saint-Denis

Dr Gilles-Yvon Moreau, psychologue et directeur

4152, Saint-Denis

BE 6219

Joseph A. Tougas

ENRG.

Bois, Charbon, Huile à Chauffage

Spécialité :

Retailles plancher de bois franc

329 rue Murray

WI. 1204-6722

WELSH, BUCKWHEAT,
UNE SPECIALITE

Rod. Corbeil & Fils

Limitée

CHARBON ET HUILE A CHAUFFAGE

BRULEURS AUTOMATIQUES

5161 PAPINEAU — AM. 2101*
MONTREAL

J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221



12 o. rue St-Jacques
MONTREAL

armes sont bonnes. Voyez plutôt : "...les tromperies du socialisme à l'égard des capitalistes me semblent la parfaite monnaie de leurs fausses pièces... Je conçois que la justice socialiste se défend avec des armes encore plus rigoureuses que celles de l'injustice capitaliste". Pour un monsieur qui parle de la vérité, c'est fort édifiant.

Jean Cassou consacre son essai à la conscience humaine. Il risque de n'être pas compris de ses lecteurs communistes orthodoxes, qui ont depuis longtemps dépassé cette notion poussiéreuse et moyenâgeuse. Cependant, Cassou fournit des gages assez importants au parti communiste français ; son mérite revient surtout au fait qu'il a été à l'origine du Front populaire, ce groupement politique qui a permis à la France d'être plus rapidement vaincue, qu'il a lutté pour l'Espagne républicaine, i.e. communiste, qu'il a dénoncé l'accord de Munich, ce sursis d'une année, qu'il a "pris le parti de l'intérêt national" (ici les faits explicatifs sont passés sous silence : on comprend pourquoi !), qu'il s'est rallié à la résistance qu'il a transformée en un instrument d'anarchie et de démoralisation nationale. Au jour de l'avènement des masses prolétariennes, que les chefs ne soient pas ingrats envers Jean Cassou ; il a gagné une petite niche de dieu lare.

La position de Louis Martin-Chauffier devrait être plus complexe, puisqu'il se dit chrétien. Il devrait éprouver certaines difficultés à concilier le marxisme et l'enseignement de l'Église catholique. Il s'en tire au contraire à bon compte. S'il surgit une incompatibilité, les responsables sont toujours du même côté ; le cardinal Mindszenty n'est qu'"un prélat qui couvrait de sa pourpre la politique la plus réactionnaire". Ce qui lui est advenu est donc bien fait. Quant au cardinal Spellman, chacun sait qu'il reçoit ses instructions de la Maison-Blanche ! Et n'oublions pas surtout que "si la paix est menacée, elle ne peut l'être aujourd'hui que par les États-Unis". C'est net, c'est péremptoire : très puissante dialectique ! La colombe de l'arche a trouvé son nid dans les corniches du Kremlin...

Le dernier larron, Vercors, est bien malheureux. On a refusé l'un de ses articles aux *Lettres françaises*. Tout simplement parce qu'il osait se permettre de discuter un point de la politique communiste. Il se scandalise, ce cœur pur ! Ce qui dépasse l'entendement. Et de reproduire les lettres geignardes et endeuillées qu'il écrivit à ce sujet à Pierre Daix et à Claude Morgan, gardiens de la sainte ampoule. Si les communistes sont capable de s'élever jusqu'à la pitié, qu'ils ne se montrent pas trop durs pour Vercors. Il râle d'être des leurs. Sa profession de foi n'est-elle pas suffisamment éloquente ? "J'aime l'humanité par-dessus tout, la France parce qu'elle en incarne depuis 150 ans la destinée, le parti communiste parce qu'il est le seul, à mes yeux, à vouloir et pouvoir, dans les présentes con-

jonctures du monde, réaliser cette destinée — à promettre à l'homme sa libération. Tant qu'il n'abandonnera pas ces fins admirables, on ne me verra jamais parmi ses ennemis, ses adversaires, ni même parmi ceux qui par une action parallèle risquent (fût-ce sans le vouloir) de le diviser, donc de l'affaiblir. Si un jour il est attaqué, c'est dans ses rangs que je me battrai". Ce ne sont pas propos d'hérésiarque. À tout péché, miséricorde ! Et si les communistes redoutent au sein du parti des hommes qui pensent, Vercors paraît de tout repos.

On aura compris que chaque page de ce volume (La Voie libre, Flammarion) suscite des réflexions de la même nature. Il est publié par une maison bourgeoise dans une démocratie encore libérale. C'est heureux pour ses auteurs. Nous ne croyons pas que cet ouvrage connaisse les honneurs d'une traduction en russe, même s'il ne contient que de légères déviations avec la doctrine officielle du stalinisme. Il servira en tout cas à démontrer jusqu'à quel degré de perversion intellectuelle peuvent descendre certains esprits.

*

* *

UN PENSEUR PROPHÉTIQUE

Dans l'intelligente biographie intellectuelle (Nicolas Berdiaeff, Delachaux et Niestlé) qu'il consacre au philosophe russe mort en ces dernières années, Eugène Porret le définit comme un prophète des temps nouveaux. Je pense qu'aucune étiquette ne lui convient davantage. Berdiaeff n'a jamais été un philosophe épris de schèmes rigoureux, il s'est plongé à corps perdu dans le drame de notre temps pour essayer de dégager les traits de notre destin. Sa vision du monde demeure beaucoup plus religieuse, voire eschatologique, que strictement métaphysicienne. Il a été avant tout un éveilleur et même si l'on n'est pas tenu de partager toutes ses opinions, comment ne pas être souvent bouleversé par l'éclat fulgurant de ses prémonitions, comment n'être pas ému par sa quête constante du divin pour assurer à nos vies leur authentique dimension ?

Par sa naissance, Nicolas Berdiaeff appartient à la haute noblesse russe. Il aurait pu, comme ses jeunes contemporains, bénéficier sans remords du lustre, plus apparent que réel, du monde féodal. Mais dès le temps de ses études, il manifeste une volonté d'affranchissement et une liberté d'allure qui ne feront que s'accroître ; il est séduit par le marxisme, qu'il ne tardera pas à dépasser. S'il ne rejette pas le matérialisme comme méthode de recherche scientifique, il en repousse avec véhémence les postulats philosophiques. Ce qu'il reproche au marxisme, c'est de s'épuiser dans l'élaboration

de moyens matériels, de projets sociaux et économiques, et de négliger les fins spirituelles de l'homme qui sont toujours individuelles. Qu'il est loin de Lénine et de ses compagnons d'armes, quand il affirme, dès avant son exil : "Objectivement toute vie humaine est tragique, mais subjectivement ne ressentent la tragédie que ceux à qui s'est révélé consciemment et dans toute son acuité le problème de leur destinée individuelle, et qui alors ont dû jeter un défi à toutes les valeurs universelles reconnues... Il n'y a de salut à cette tragédie ni dans la science, ni dans un ordre social parfait... La connaissance des lois de l'univers n'apportera à l'homme aucune consolation". Socrate pensait que connaître le bien suffisait pour le pratiquer ; mais ce n'est pas vrai.

Il s'ensuit donc qu'une morale imposée par la collectivité ne peut engager la conscience individuelle. Berdiaeff se trouve ainsi amené à poser dans toute son ampleur le problème religieux. "D'où vient la religion ? Elle tire son origine du fait que l'homme imparfait et passager a soif de perfection et d'éternité. L'homme ne saurait se résigner à son état mortel. Il désire trouver le chemin de la victoire sur la mort et sur l'étroitesse de la vie. L'angoisse du néant le pousse à rechercher l'Absolu. Et Dieu, c'est précisément la liberté, la beauté, le bien, l'amour, le sens, la vérité, en un mot la réponse aux aspirations les plus profondes de l'homme". Cet idéalisme rapproche Berdiaeff du christianisme où il s'établira fortement.

Dans le même esprit, l'égalitarisme socialiste lui paraît une sinistre erreur. Sa négation de la personne, son souci de nivellement arbitraire et quantitatif, sa religion de la seule utilité sociale, tout cela lui répugne profondément. Il en viendra peu à peu à élaborer une philosophie existentielle non pas conçue dans la perspective terre-à-terre d'un Sartre, mais apparentée au pessimisme foncier de Gabriel Marcel. Les témoignages de la Renaissance qu'il recueillera au cours d'un séjour en Italie le convaincront encore davantage que, même si cet humanisme témoigne d'un esprit créateur qui lui agréait, il a échoué du fait qu'il a voulu rompre avec le christianisme. "La Renaissance contient déjà en germe tout le drame des temps modernes, où la négation de l'image de Dieu en l'homme conduit à la destruction de l'homme". N'est-ce pas l'explication de notre temps ?

Au terme de son évolution, Berdiaeff en est arrivé à un personnalisme existentiel ; il s'attache à la personne vivante et découvre à travers elle le monde extérieur. Conception dynamique, où Dieu attend de l'homme non pas seulement une obéissance passive à ses commandements, mais une initiative créatrice. On s'explique que dans ses années parisiennes le philosophe russe se soit rapproché du groupe d'*Esprit*, où dominait la pensée d'Emmanuel Mounier. Le livre de Porret est une initiation indispensable à l'univers intellectuel d'un homme qu'on n'oubliera plus.

HONTE DE NOTRE TEMPS

Certains procès politiques qui se sont déroulés dans les pays derrière le rideau de fer ont attiré l'attention du public sur l'usage de drogues destinées à arracher des aveux compromettants aux coupables. L'utilisation de la narcose à des fins criminologiques est un fait relativement nouveau. Ainsi, lors de l'odieuse inculpation du cardinal Mindszenty, on a prétendu qu'il avait été soumis au penthotal, qu'un médecin américain a désigné à la légère sous le nom de "sérum de vérité". On admettra que ce nouveau procédé mis au service de la justice pose de très graves problèmes d'ordre moral. C'est afin de les éclairer à la lumière d'une saine doctrine que Jean Rolin a poursuivi une étude approfondie dont il nous livre les résultats dans *Drogues de police* (Plon).

Cette enquête exigeait au préalable des précisions scientifiques. L'auteur se livre donc à une revue des différents moyens employés au cours des âges pour forcer le secret des consciences, énumérant, en progression ascendante, l'alcool, les stupéfiants comme le hachisch, la mescaline, la scopolamine, les barbituriques comme le penthotal et les amphétamines. Sur ces différentes drogues il fournit le minimum d'indications scientifiques accessibles au profane. On reconnaît qu'elles sont en mesure de rendre de grands services en psychiatrie, en chirurgie, dans certaines maladies nerveuses. Que les médecins y recourent avec prudence et compétence, il n'y a rien à redire là-contre. Où commence l'abus, c'est quand ces drogues interviennent dans l'administration de la justice et visent à violer l'autonomie inaliénable de la personne humaine. C'est ici que se pose le problème de conscience.

En effet, s'agit-il d'un diagnostic ou d'une extorsion ? Au surplus, la vérité est-elle sauvegardée intégralement ? Ne risque-t-on pas d'aboutir à de terribles malentendus ? Le récit de l'affaire Cens nous révèle la fragilité de ces agents artificiels pour découvrir la vérité. Rien ne prouve de façon irréfutable que le malheureux qui y est assujéti ne sera pas entraîné, même si le contrôle de sa volonté est provisoirement aboli, à raconter des faits inexacts ou à céder à quelque inclination de mythomane. Comment les juges pourront-ils en toute équité faire le départ entre ce qui est vrai et ce qui est pure invention ?

L'auteur traite ensuite de l'aspect strictement juridique de la question en étudiant les notions du mandat et de l'interrogatoire. Il lui est ensuite facile de démontrer la fausseté criminelle de ces drogues en regard de la morale chrétienne, de la morale humaine tout court. C'est assurément un signe de notre temps qu'on en soit venu à cette diabolique investigation mentale par dissociation de la volonté. On est effrayé à envisager tous les

abus auxquels de pareilles méthodes peuvent conduire ; ce que nous avons vu jusqu'à présent suffit à nous édifier sur la bassesse actuelle de notre civilisation. Règne de la tyrannie, à n'en pas douter, de la tyrannie la plus redoutable, puisqu'elle prétend contraindre les âmes. "A quoi bon se dissimuler, en effet, écrit Jean Rolin, que le problème dépasse immensément les limites des seules considérations médico-légales ? Le penthotal apparaît dans un monde où tout est prêt pour les techniques de l'asservissement et de l'avalissement. Il est vain d'envisager son emploi en prétendant l'abstraire de ce complexe sociologique de barbarie où nous nous enfonçons".

A y bien réfléchir, c'est là l'un des problèmes les plus angoissants de notre temps, qui dépasse de loin les catégories politiques pour déboucher dans le champ de la morale. Dans notre lutte contre l'homme et sa dignité, nous avons accompli des progrès sensationnels, mettant à contribution les ressources de la science. La question s'est sans doute toujours posée, mais nous apportons des raffinements à la réponse contemporaine. Thierry Maulnier l'a bien vu, qui a écrit des chroniques lumineuses à ce sujet dans *la Table ronde* et qui reprend aujourd'hui la même idée dans *le Figaro littéraire* : "Obtenir des accusés, par la persuasion, par la menace, par la torture, par la fatigue, par les drogues, ou par tout cela ensemble, il n'importe ; que l'accusé se dépouille de sa vérité devant ses juges, qu'il se déshonore lui-même en déshonorant la cause qu'il a servie, et qu'il consente ainsi à devenir entre les mains de ses accusateurs une arme contre d'autres accusés à venir, tel est le but... On tue Antigone. On tue Socrate. On tue Jésus, On tue les martyrs chrétiens. On tue les hérétiques. On ne tue pas, aujourd'hui les accusés politiques. Je veux dire qu'on ne les tue qu'après, et que le meurtre est lui-même propagande : il n'a pas d'autre but que d'authentifier les aveux, de faire entendre que les aveux étaient libres, qu'ils n'ont pas été payés, qu'il n'y avait pas promesse de vie sauve, collusion entre les accusateurs et les accusés". Deux mille ans après la venue du Christ sur la terre, notre civilisation établit ses assises sur la bombe atomique et le penthotal.

*

* *

FUGITIFS DE CE MONDE

Les opinions peuvent être partagées sur l'efficacité et l'orientation des organismes internationaux créés pour aménager le monde et maintenir la paix ! Il est permis de discuter sur les moyens auxquels ils ont recours et dont le succès s'est révélé jusqu'à maintenant extrêmement douteux. Ce qui toutefois ne doit pas nous empêcher de nous intéresser à des œuvres établies également sur le plan planétaire, dans le but immédiat de soulager certaines misères qui ont atteint l'échelle humaine. C'est particulièrement le cas de

l'Organisation internationale pour les Réfugiés, connue sous le sigle de l'O.I.R., dont s'occupe activement l'ancien ministre de France au Canada, M. René Ristelhueber, qui lui consacre un ouvrage copieux et fortement documenté.

Une distinction préliminaire s'impose, que nous ne faisons pas toujours dans le langage courant, entre les "personnes déplacées" et les réfugiés. Les premières sont les victimes d'une contrainte physique, d'un phénomène de transhumance ; on les oblige par la force à quitter leur pays, auquel ils peuvent demeurer cependant attachés par une fidélité plus puissante que les épreuves subies. Quant au réfugié, son geste a été libre, en apparence du moins. Parce qu'il ne se sentait plus en sécurité, parce qu'il était en désaccord avec le régime au pouvoir, parce qu'il redoutait l'imminence d'une persécution, il a choisi la liberté en franchissant la frontière. Il s'agit dans ce dernier cas d'une victime de la contrainte morale. La différence entre les deux est évidente ; on peut se demander si dans la pratique quotidienne elle est d'une telle importance.

Fait assuré, c'est toujours le résultat de la violence et de l'intolérance. Ce ne sont pas des caractéristiques inédites de la nature humaine ; selon les époques, elles peuvent s'exprimer sous des formes variées, seul se modifie leur degré d'intensité. L'histoire biblique nous rapporte des précédents douloureux : les Hébreux quittant l'Égypte à la recherche de la terre promise ; beaucoup plus tard, ce même peuple entraîné en captivité à Babylone, ce drame dont l'écho nous parvient dans la plainte immortelle : "Sur les rives des fleuves à Babylone, nous étions assis et nous pleurions ; nous avons suspendu nos harpes aux branches des saules et nous nous souvenions de Sion... Comment chanterions-nous sur la terre étrangère ?" À chaque siècle retentit le terrible *Vae victis*. Les Juifs d'Espagne cherchant refuge en Afrique ou chez les Turcs, les puritains britanniques émigrant en Amérique, les huguenots quittant la France, après la révocation de l'Édit de Nantes, pour les Pays-Bas et les terres allemandes, les Irlandais du siècle dernier abordant au Canada, que cette liste est inépuisable de réfugiés et de proscrits !

M. Ristelhueber ne s'attarde pas indûment sur le passé. C'est l'histoire des trente dernières années qui le retient davantage. Ce qui frappe surtout, dans notre monde concentrationnaire, c'est que ce fléau du déracinement n'est plus individuel ou réduit à tel ou tel groupe, mais qu'il est devenu collectif. Ce sont aujourd'hui des millions d'épaves qui errent de par le monde, souvent repoussées des terres où elles ont abordé. Ces exodes, ces déportations massives posent des problèmes angoissants à la conscience humaine ; on s'explique que le Souverain Pontife ait élevé la voix et témoigné publiquement sa profonde compassion pour ces innombrables détresses.

"*Au secours des réfugiés*" (Plon), on s'en doute un peu, n'est pas une lecture réjouissante. On y trouve néanmoins des informations précises sur le fonctionnement de l'O.I.R. dont l'inspiration est éminemment louable et qui peut contribuer à soulager dans une certaine mesure la foule des apatrides errants. Ceux que ces problèmes laissent indifférents pourront peut-être évoquer la fuite en Égypte de la Sainte Famille, le symbole inoubliable des familles obligées par des mesures vexatoires à abandonner leur foyer, sans savoir de quoi demain sera fait.

*

* *

APPEL À LA POSTÉRITÉ

Ce petit livre de Robert Brasillach (*Lettre à un soldat de la classe soixante*, Les 7 couleurs) date de la fin de 1944, alors que l'écrivain attendait à Fresnes le résultat des débats judiciaires où il était gravement impliqué. On l'accusait de collaboration avec l'ennemi pendant l'occupation ; on lui reprochait d'avoir préconisé un rapprochement durable avec l'Allemagne. La cause s'instruisit devant un tribunal politique, formé en grande partie de résistants ou de communistes ayant tout intérêt à sauver leur mise. Si cette affaire revenait aujourd'hui devant les cours de justice, il est assuré que Brasillach n'aurait pas à essayer le feu du peloton d'exécution. Son grand malheur, c'est de n'avoir pu être oublié pendant un certain temps et obtenir ainsi la chance de subir un procès conforme aux exigences de la probité.

On se rend compte cependant du chemin parcouru en l'espace de cinq années par la lecture de ce livre. L'auteur esquisse à peine un plaidoyer pro domo ; les positions qu'il avait défendues sous le régime de Vichy, il ne les rejette pas, il les précise, il tente de montrer qu'elles continuent de coïncider avec les intérêts de la France. Je ne prétends pas que cette argumentation puisse être entièrement victorieuse ; il se peut aussi qu'elle choque certains esprits. Il n'empêche qu'elle respire la bonne foi. Un homme qui envisage froidement la mort très probable n'a pas à ruser avec soi-même. Il peut errer, il n'a guère le goût de tromper les autres.

Alors qu'il faisait le guet dans les casemates de la ligne Maginot, dans les mois de la drôle de guerre, Brasillach entreprenait de rédiger, à peine âgé de trente ans, ses mémoires. Il y évoquait dans la joie du souvenir les émerveillements de sa jeunesse, les années passées à Louis-le-Grand et à Normale Supérieure en compagnie de Thierry-Maulnier et de Bardèche, devenu par la suite son beau-frère, il rappelait ses premiers enthousiasmes littéraires, son activité de journaliste de combat, sa découverte de différents pays européens, son engouement pour le fascisme. Aujourd'hui, le ton a beaucoup varié, il est empreint de gravité. L'écrivain incarcéré adresse

ses réflexions à son jeune neveu de quatre ans pour le jour où il aura vingt ans, où il sera de la classe soixante, c'est-à-dire appelé à son tour à servir son pays sous les armes. Il ne cherche pas à disposer un arsenal dialectique de nature à le convaincre. Tout ce à quoi il tend, c'est de laisser un témoignage pour que les hommes qui auront vingt ans en 1960 sachent comment réagissaient un certain nombre d'hommes qui eurent leur âge dans les années précédant immédiatement 1940. On ne peut cependant savoir de science sûre s'ils seront encore capables d'entendre ce langage.

Sur la nature exacte de l'occupation et du comportement allemand, Brasillach émet des considérations justes, qui sont de plus en plus généralement admises. Sans se payer de mots, comme on le faisait si volontiers alors, il souligne les conséquences inévitables d'une défaite. Où nous le suivons plus difficilement, c'est quand il veut voir dans le fascisme la poésie du XXe siècle. C'est s'arrêter à l'aspect spectaculaire et ne pas tenir suffisamment compte de son contenu idéologique. L'histoire retiendra sans doute les œuvres constructives accomplies par le fascisme italien, mais comment ne pas voir aussi qu'il contenait en germe les excès dont il s'est rendu coupable ? Admettons cependant que l'auteur prend soin aussi de souligner ses lacunes, mais il éprouve à son endroit une nostalgie que nous ne pouvons partager.

Le livre se termine par un dialogue allégorique où les frères Etéocle et Polynice représentent les deux grandes catégories de Français de 1940 : les patriotes de l'intérieur s'employant à limiter les dégâts, et les résistants de l'extérieur, s'appuyant sur des pays étrangers. On souhaiterait que ce dialogue ait eu lieu, mais il est toujours impossible. La passion parle plus fort que le bon sens.

*

* *

PROFONDEUR DES ABÎMES

C'est plus qu'un livre (*Quinze jours avec la mort*, Plon) ; c'est une confession lucide et émouvante, d'un homme qui a su demeurer un homme dans les circonstances les plus adverses. La réputation d'Henri Béraud n'est plus à établir. On connaît bien le polémiste fougueux ; l'adversaire de Léon Blum et du Front populaire, l'ennemi acharné de la Grande-Bretagne. On oublie trop le romancier, qui fut savoureux et fut un chantre de la vie lyonnaise, de certains moments de la patrie française. L'un et l'autre, le journaliste et le romancier, ont bien mérité des lettres. Un style succulent plein de verdeurs saines, à la Léon Daudet, une psychologie aiguësée et souplée en beaucoup de domaines et soudain fermée à certaines réalités que la vision de l'écrivain ne pouvait atteindre.

Pendant l'occupation, Béraud s'est replié à Lyon, il a continué d'exercer son métier. Soldat de la première guerre, il a continué de détester les Allemands et de le dire sans réserve ; ceux-ci ne s'y sont pas trompés, qui se sont saisis de ses biens. Mais il n'a pas cru nécessaire de renier son passé, sa pensée ; il a écrit ce qu'il croyait juste et il n'a pas célébré les fastes de l'Angleterre. Il eût mieux fait, pour sa propre sécurité, de se réjouir de Mers-el-Kébir ; il se serait renié lui-même et il serait aujourd'hui un grand homme. Dans les périodes troublées, il n'est pas vrai que l'honnêteté et la droiture soient récompensées...

Dès la soi-disant libération, c'est-à-dire dès la ruée des bas-fonds parisiens contre ceux qui avaient un nom, du prestige et souvent de la dignité et du patriotisme, Béraud a été arrêté. L'événement ne l'a pas étonné outre mesure ; lui qui avait étudié la Terreur (voir *Mon ami Robespierre*), il savait que toute guerre civile comporte des risques. Mais il conservait une bonne dose de naïveté ; il était convaincu qu'aucune cour de justice ne le condamnerait, faute de preuves incriminantes. Mais il s'agissait bien de témoignages et de dossiers ! Pourquoi s'embarrasser de tout cet appareil judiciaire démodé ? La justice expéditive possède son propre système. Par faiblesse, par lâcheté, des juges ont accepté de se faire les instruments des révolutionnaires. Ils prononçaient des jugements qu'on leur avait dictés. Pour être sûrs de leurs juges, des "patriotes" à chandails surveillaient les opérations dans l'enceinte des cours de justice. Tout cela, nous le savions par d'innombrables témoignages. Béraud décrit cette période de haine et de violence avec des couleurs éclatantes.

Il a connu différentes prisons, et les traitements les plus infamants. Jusqu'au jour où la sentence rendue, il est conduit dans le cachot des condamnés à mort. Là, pendant deux semaines, il subit une confrontation quotidienne avec la mort. Il s'étonne lui-même d'être étrangement calme. Et il cherche des explications. Sa conscience ne lui reproche rien. Mais la bête humaine, elle, ne se révolte-t-elle pas ? Peut-être, à certains moments, mais l'homme finit par dépasser la zone des alarmes et de la peur. Il n'a qu'une pensée : bien mourir, demeurer fidèle à ce qu'il a été. Il y a là une certaine grandeur à l'ancienne, sans aucun désir cependant de se draper en une pose hiératique. Il a tout connu du monde : n'est-ce pas le moment de prendre congé ?

Béraud écrit sur ces jours des pages qui s'élèvent facilement à l'ample méditation. Certaines sont émouvantes, qui évoquent le bonheur passé auprès d'une femme admirable, si forte en sa douleur et dont on lira pieusement une lettre que l'auteur a eu raison d'insérer. On s'attardera aussi sur les considérations religieuses au cours desquelles Béraud s'efforce de déterminer

sa position, en toute loyauté et avec un respect entier. Il est incroyant ; il donne les raisons de son incroyance. Ce passage achevé, le chapitre se termine ainsi : "Et pourtant... Lorsque, au matin du 6 février 1945, la voix haute et claire de Robert Brasillach, s'en allant à la mort, me cria dans le hall de Fresnes ses suprêmes adieux, je ne sus que faire un signe de croix en me jetant sur mon lit, pour y fondre en larmes. Dans ces moments-là, votre enfance vous remonte au cœur". Et quand Paul Chack, lui aussi, s'en va au poteau, le même Béraud lui dit : "Au revoir, Chack, je vais prier pour vous !" Les voies de Dieu sont insondables...

Sans espoir et sans crainte, Béraud attend la mort en son cachot. Il a adressé un message aux écrivains qu'il a connus, dont quelques-uns sont ses amis. Un seul se lèvera-t-il pour prendre sa défense ? D'aucuns sans doute le voudraient bien, mais ils tremblent. Rappelez-vous l'époque : décembre 1944. C'est le règne de l'arbitraire. Chacun veut sauver sa peau. Il y aura quelqu'un capable de trouver en lui le courage nécessaire : François Mauriac. Rien ne rapproche les deux hommes, qui ne se sont vus qu'une fois, en 1930, et que toute leur activité intellectuelle éloigne l'un de l'autre. Mauriac dresse un acte d'accusation contre le crime qu'on s'apprête à commettre, il clame sa honte. Ce cri sera le salut de Béraud. Il sera prisonnier, mais il ne sera pas exécuté.

Ainsi s'achève ce très beau livre. Nous savons la suite : la dure maladie dont a été frappé l'écrivain, qui n'est plus un jeune homme, et le dévouement inlassable de sa femme, Germaine. Nous sommes heureux, pour Béraud et pour la France, qu'au moins cette infamie n'ait pas été consommée.

*

* *

UN DOCUMENT ÉMOUVANT

Voici un livre pour les amateurs d'âmes ; un récit qui colle à la réalité d'une vie tourmentée (*Malgré le blasphème*, Julliard). C'est aussi, selon les termes de l'auteur, l'histoire d'un échec. D'un échec qui nous attire, parce que, s'il est personnel, il demeure exemplaire de la détresse morale d'une génération issue de la guerre et cherchant désespérément un équilibre. Le mal du siècle est consécutif à toutes les grandes catastrophes ; il peut changer d'étiquette selon les époques, mais il conserve toujours ses marques dominantes chez les jeunes hommes impuissants à découvrir en eux-mêmes la source d'une foi vitale.

Le nom de Michel Mourre a émergé à une provisoire actualité à la faveur d'un scandale. Revêtu de l'habit de saint Dominique, le jour de Pâques de l'an dernier, il est monté dans la chaire de Notre-Dame et a lancé un retentissant : "Dieu n'existe pas !" Cri d'exaspération d'un athée ? Ma-

nifestation d'un paranoïaque déchaîné ? C'est beaucoup plus subtil et beaucoup plus profond. C'est très exactement le mot d'amour malheureux d'un homme sur qui Dieu a mis à jamais son empreinte, d'un homme cerné de toutes parts par sa présence obsédante et à qui manque jusqu'ici la force nécessaire pour accepter sa destinée.

Mourre raconte avec une impeccable lucidité les vingt-deux années de sa vie. Il est né dans une famille moyenne, d'un père architecte et bourgeoisement socialisant et d'une mère encline aux crises nerveuses et qui meurt jeune. Le père refait sa vie ailleurs sans beaucoup se soucier de l'enfant, élevé par une grand'mère dévouée, trop âgée pour comprendre l'adolescent délicat et inquiet. La gêne financière l'oblige à interrompre ses études ; il se rattrapera par d'abondantes lectures, mais il lui restera toujours ce défaut du sens des hiérarchies intellectuelles propre à la plupart des autodidactes.

Le tout jeune homme n'a jamais entendu parler de Dieu dans son milieu familial, sinon pour le nier comme une survivance d'un passé à jamais aboli. Seul, livré à lui-même, recherchant de modestes emplois dont il change fréquemment, il se lie d'amitié avec Jacques, un jeune catholique pratiquant qui devient le confident de ses rêves. En somme, Mourre se cherche des assises. C'est ainsi que lui, pour qui la réalité nationale n'a jamais existé, se donnera à l'*Action française* et se croisera pour Maurras. Il se compare à ces jeunes gens partis se battre pendant la guerre contre la Russie, eux qui n'étaient même pas germanophiles : "L'époque contraignait à créer de ses propres mains les lieux de rencontre avec les autres hommes. Tous ces jeunes hommes, dont j'eusse été si j'avais été plus vieux, étaient détachés de la terre où ils étaient nés, de la culture dont ils avaient été nourris, simplement parce qu'on avait négligé de leur faire aimer cette terre et cette culture. Aussi n'est-ce pas dans des réalités — qu'on ne leur avait jamais montrées — mais dans un mythe, dans un rêve qu'ils avaient espéré créer leur communauté..."

C'est auprès des militants monarchistes que Michel Mourre éprouvera la tentation du catholicisme. Il se fait baptiser. Sa première communion le déçoit : il attendait des signes sensibles de sa nouvelle naissance et ces signes ne se manifestèrent pas. Ce n'est que la première étape. De désillusions en désillusions, il s'éloigne de la pratique des sacrements et s'enfonce, guidé par Heidegger et Camus, dans l'angoisse de notre temps. Un sursaut survient, qui l'amène à demander son entrée chez les Dominicains. Il multiplie les démarches, toujours suivies de défaites et de reculs. Il est tonsuré, il vit quelques mois dans un couvent, on le croit définitivement sauvé. Il n'en est rien. Il retourne dans le monde et s'entretient de désespoir et d'ennui. "Nous quittions la *Reine Blanche* en nous disant avec satisfaction que "nous étions

bien foutus !" Nous étions heureux parce que tout ce monde sentait déjà la mort, que tout était déjà bien décomposé, bien préparé à crever, sous une bombe atomique, ou dans un camp de Sibérie, parce que nous-mêmes n'étions plus bons à autre chose et que c'était tant pis..." C'est le drame d'une génération désaxée, ayant établi son campement au village de Saint-Germain-des-Près et découvrant dans un existentialisme superficiellement assimilé la justification des abîmes.

Encore très jeune, Michel Mourre retrace son odyssée morale et intellectuelle avec une parfaite lucidité et un sens impeccable de la mesure. Il n'enfle jamais la voix, il exprime exactement ce qui a été. Il lui aurait été facile de déguiser son aventure spirituelle sous des traits empruntés à un romantisme délirant. Nous avons au contraire un récit très sage et très respectueux des plus hautes valeurs. Ce livre rassemble aussi les pièces d'un procès intenté contre les hommes qui ont laissé se défaire le monde dans lequel viennent d'entrer les garçons de vingt ans. Quant à Mourre, ne peut-on pas espérer qu'il ait retrouvé la sérénité, lui qui termine son bouleversant journal de bord par ces lignes : "J'ai haï l'Église, lorsque je me suis cru incapable de son Espérance, incapable de ce Dieu crucifié pour celui-là même qui le refuse. Un Dieu toujours présent à la portée de l'âme, pourvu qu'elle consente à briser la prison où l'a enfermée l'orgueil, pourvu qu'elle abandonne la terrible et satanique soif de soi, pourvu que l'homme se reconnaisse un homme, démesuré dans son désir, mais, dans son être, un pauvre homme, un homme commun, un homme ordinaire..."

*

* *

QUERELLES DE FAMILLE

Si le Français n'a pas la tête épique, il a sûrement l'humeur polémique. Pour peu qu'on suive le courant des idées en France, on ne tarde pas à se rendre compte que la violence des propos et des accusations dépasse souvent le domaine des faits contrôlables pour pénétrer sur le terrain des personnalités. Vallès a vitupéré, Bloy a fulminé ; ce sont de bonnes lettres de créance. Beaucoup plus récemment, on a vu des jaloux se liguer contre Étienne Gilson pour lui reprocher d'accorder plus de temps à son enseignement du moyen âge à Toronto ! Tout aujourd'hui est rentré dans l'ordre et la mauvaise foi de ses accusateurs ne fait plus aucun doute ; Waldemar Gurian, qui avait pris l'initiative de cette levée de boucliers, n'en finit plus de fournir des réponses embarrassées à tous ceux qui soulignent ses inexactitudes, pour ne pas dire davantage. Mais il reste qu'un Vallery-Radot et quelques autres person- nages moins illustres ont montré un aspect mesquin de leur caractère.

Depuis la mort de Mounier, tout ne va pas pour le mieux à *Esprit*. Un catholique, Marc Beigbeder, qui collaborait avant la guerre aux hebdomadaires français des Pères Dominicains et dont on a retrouvé la signature à *Témoignage chrétien*, a eu des démêlés avec Albert Béguin, le successeur de Mounier à la direction de la revue personnaliste. Comme le sang est vif, il y a même eu intervention policière ! Expulsé de cette chapelle, Beigbeder donne libre cours à son indignation dans un pamphlet virulent dont le titre seul indique assez bien la teneur (*Les vendeurs du temple*, les Éditions de minuit). Il y dit des choses très justes, sur le plan général, encore que nous n'éprouvions aucun goût à le suivre dans les détails d'une querelle dont beaucoup d'éléments nous échappent forcément.

Je retiens notamment certains passages à l'adresse des retardataires de la main tendue, qui viennent tout récemment de reconnaître leurs coûteuses erreurs, quand il eût été si simple de ne pas attendre la onzième heure pour entendre la voix du bon sens : "Chrétiens et humanistes de gauche viennent de coller un zéro de morale au communisme. Je dis qu'ils n'en avaient pas le droit. Je ne dis pas que les communistes ne méritaient pas zéro. Je dis que les chrétiens et les humanistes ont outrepassé leurs droits en leur collant zéro. Je dis qu'ils ont mis zéro par peur. Pour sauver leur propre face. Je dis que s'ils devaient mettre zéro, il y a longtemps qu'ils auraient dû le faire, mais ils ont attendu le moment le plus facile, le plus fructueux, pour les vouer à l'enfer, tout en leur lançant encore des mamours". Il est possible que des esprits, assurément mal intentionnés, trouvent que ces phrases s'appliquent assez bien à un certain nombre de nos compatriotes...

Ce petit ouvrage se lit rapidement et c'est heureux. Son auteur est trop profondément engagé pour envisager des problèmes complexes, surtout internationaux, avec la sérénité indispensable. Il a de la griffe, c'est incontestable, mais on souhaiterait aussi qu'il eût du style. Pour les amateurs de littérature de combat, qu'ils reprennent la *Lettre à François Mauriac*, de Maurice Bardèche. C'est d'une autre encre et d'une autre puissance.

*

* *

TRUCULENCE ET PITTORESQUE

S'agit-il de la création d'un nouveau genre littéraire ou, plus exactement, d'un complément à l'histoire littéraire ? Certes, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils cèdent au penchant d'écrire, il y a toujours eu des mémorialistes. Ces ouvrages, sauf de rares exceptions, me paraissent d'un intérêt prodigieux. Non que j'y cherche, à travers des miroirs déformants, la

vérité absolue, mais comme il est fructueux de connaître l'image que l'auteur veut laisser de soi à la postérité, comme il est amusant de découvrir les multiples ruses auxquelles il recourt, le plus souvent en toute innocence — car tel est l'homme — pour brouiller ses pistes et dégager une unité factice dans ce qui fut une série d'événements, délibérés ou fortuits, dont les conséquences ont rarement été ce que l'on avait prévu.

L'inconvénient des mémoires, c'est d'être une œuvre forcément unilatérale. Celui qui tient la plume dirige l'éclairage à son gré ; il se fait prolix là où il estime avoir joué le beau rôle, il est volontiers réticent sur certaines périodes moins avantageuses de sa carrière. C'est l'humaine faiblesse et personne n'aurait la présomption de jeter la pierre à son prochain. Il me paraît excellent qu'un écrivain arrivé au bout de la course soit amené à se confesser, soit soumis à la question. Poussé jusque dans ses plus ultimes retranchements, il pourra encore exécuter des feintes, mais sa dérobade constituera le plus souvent un aveu révélateur.

La radio française a entrepris ce genre d'examen de conscience. Tour à tour Claudel, Gide, Cocteau ont subi ces interrogatoires. C'est maintenant Paul Léautaud, "accouché" — selon la maïeutique socratique — par Robert Mallet, à qui nous devons déjà les remarquables correspondances Jammes-Gide, Claudel-Gide et Suarès-Claudel. Léautaud est sans contredit l'écrivain contemporain le plus original et le plus libre. Non qu'il affiche des excentricités autres que vestimentaires. Il offre cette particularité de n'avoir jamais écrit que pour son propre plaisir et que ce qui lui plaisait, sans souci des grands de ce monde, affranchi de tous les préjugés de clans ou d'écoles. S'il a subi dans sa lointaine jeunesse une légère empreinte symboliste, il y a belle lurette qu'il s'est retrouvé lui-même et qu'il a affirmé sa personnalité.

Pendant un tiers de siècle, Léautaud a été secrétaire au *Mercur* de France. Dans l'exercice de ses fonctions, il a été en relations avec tous ceux qui écrivent, sans se lier vraiment avec aucun et en conservant farouchement son indépendance de jugement. Il a été longtemps critique dramatique et il a réuni ces chroniques en volume, des chroniques allègres et parfois méchantes qu'il signait du pseudonyme de Maurice Boissard. Il est étonnant qu'un homme qui, somme toute, a peu écrit au cours d'une très longue vie, demeure néanmoins une présence toujours discutée, qu'il fasse autant de bruit, lui qui est l'ennemi de tout tapage et qui n'a jamais rien entrepris pour mousser ses intérêts. Ses saillies, ses bons mots, ses épigrammes sont célèbres. On peut le discuter, on peut même le détester, on ne lui niera pas le mérite de la franchise.

Reprenant le fil de son existence, au cours d'une série de vingt-deux entretiens radiophoniques, Léautaud demeure inébranlablement sur ses positions et les défend avec la même âpreté, avec la même gouaille aussi que jadis. Ce qui ne l'intéresse pas, il ne le souffre guère et ne se prive pas de le répéter. Il porte des jugements tranchants, amusants, injustes, parfois incohérents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui. La nuance, la prudence ne sont pas son fort. Sur sa famille, sur sa conception de l'existence, sur son amour intempéré des animaux, sur sa misogynie, sur l'au-delà, il s'exprime avec netteté. A quoi bon recopier ici quelques-uns de ses propos ? Ils valent surtout par le rythme d'ensemble, par le ton pétillant de sa conversation, si bien dirigée et orientée par Mallet, qui ne se laisse jamais désarçonner par de terribles ruades. Un document de grand prix à la fois sur Paul Léautaud et sur toute une période de la vie littéraire (*Entretiens*, Gallimard).

*

* *

DANS LES COULISSES

Sans être de ceux qui jurent constamment par Paris et refusent de voir en dehors de cette ville prestigieuse aucune manifestation valable de l'intelligence, nous devons admettre que le centre intellectuel de la France déborde largement ses frontières et atteint même des plages lointaines, où l'on continue d'entretenir le culte des valeurs éternelles. Mais si les grandes œuvres se suffisent à elles-mêmes et se contentent d'une certaine zone d'ombre sur la personnalité des hommes qui les ont créées, il n'en reste pas moins vrai que nous éprouvons un intérêt de curiosité, voire un certain bénéfice, à mieux connaître le milieu de leur éclosion, à se familiariser avec le mode de vie des écrivains. Pour acquérir cette science anecdotique qui peut paraître vaine, mais ne l'est pas entièrement, il n'est rien de tel que les recueils de souvenirs dans lesquels des chroniqueurs qui ont beaucoup circulé dans les salons et les cafés les plus divers ont amassé une foule de détails pittoresques et parfois révélateurs.

Dans ce domaine secondaire, Michel Georges-Michel s'est acquis de la notoriété. Salonnard comme pas un, d'un commerce facile, empressé à recueillir les miettes qui tombent de la table des riches, il a tendu assidûment sa nasse pendant un demi-siècle. Il lui arrive périodiquement de faire part à ses lecteurs de ses indiscretions et des confidences dont il a été l'attentif récipiendaire. Son carnet de chasse n'est pas toujours d'une qualité remarquable ; il est rarement indifférent. Certes, on souhaiterait qu'il sût écrire et qu'il prît la peine de mettre de l'ordre dans son amas de maté-

riaux. Il préfère tout nous livrer en vrac. À chacun d'entre nous de procéder à un choix selon ses tendances et ses goûts.

Il ne viendrait à personne l'idée saugrenue de tenter un résumé d'*Un demi-siècle de gloires théâtrales* (Éditions André Bonne). C'est tout simplement un fourre-tout où l'auteur vide sa mémoire ; c'est sa façon sans doute d'écrire ses mémoires. Il parle de tout le monde qui compte dans un certain secteur, de Chevalier et de Mayol, d'Isadora Duncan et d'Ida Rubinstein, de Massine et de Lifar, de Mistinguett et de Joséphine Baker, des danseurs des Ballets russes et de Jean Cocteau, d'Yvonne Printemps et de Gaby Morlay, de combien d'autres ! Il faudrait citer ici la table des matières et je n'en vois pas très bien l'utilité. J'ignore assurément le sort que les historiens de l'avenir feront à ce recueil d'anas, à supposer qu'un jour la belle Otéro ou Émilienne d'Alençon découvre son Louis Madelin ! Savourons notre plaisir, disons notre gourmandise, et parcourons cette revue de la première moitié de notre siècle, ne serait-ce que pour y constater que des gens ont su surmonter, par leur vouloir-vivre et leur appétit de la gloire, les tristesses dont nos contemporains immédiats sont surtout frappés.

Georges-Michel regarde par le trou de la serrure, ou c'est tout comme. Il surprend, sinon de grands secrets, des attitudes privées qui projettent un éclairage nouveau sur beaucoup de gens habituellement éblouis par les feux de la rampe et désireux de ne montrer au public qu'une figure avantageuse. Ainsi de Sarah Bernhardt, que beaucoup de Canadiens ont applaudie dans nos villes avec des transports d'enthousiasme et qui était, à la ville, la plus étonnante excentrique qu'on pût imaginer. Elle ne l'avait pas volé, ce surnom de Sarah Barnum, et il n'y aurait pour s'en convaincre que de se reporter à la biographie que lui a consacrée l'écrivain de théâtre Louis Verneuil, qui fut un temps son petit-fils par alliance. S'il y a des veuves abusives, que dire alors des petits-fils d'emprunt ! Edmond Rostand l'aimait beaucoup, qui l'avait bien servi, et à qui il pensait quand il la décrivait ainsi dans un alexandrin fameux : "Reine de l'attitude et princesse du geste", auquel faisait irrévérieusement écho Jean Lorrain en paraphrasant de la façon suivante : "Princesse du battage et reine du chiqué". Il y avait aussi de Max, étrange comédien venu de Roumanie, perdu de vices au demeurant, et qui se vengeait cruellement du vieux critique Antoine, ancien employé de la Compagnie du Gaz, comme chacun sait : "Tu as commencé par le gaz : tu finis par la gazette. C'est un diminutif..." Mot d'esprit assez facile, convenons-en, mais qui porte, surtout si l'on se place dans le cadre de l'époque où il fut prononcé. Pendant la première guerre, de Max sert comme officier interprète à Salonique. Un jour de revue, le général Sarrail, commandant en chef des armées d'Orient, s'étonne d'aper-

cevoir ce lieutenant fardé comme une catin et s'informe auprès d'un membre de son état-major : "Quel est cet officier ?" De Max, ulcéré de n'avoir pas été reconnu, se tourne vers ses camarades et demande à son tour, de sa voix claironnante : "Quel est ce général ?" C'est sûrement ce qui s'appelle traiter de puissance à puissance !

Les mots de Lucien Guitry, qui ont peut-être l'avantage d'être plus souvent authentiques que ceux de son fils Sacha, sont passés à la petite histoire. Lequel choisir ? Comment ne pas aimer celui-ci : "Comme on savait qu'il gagnait beaucoup d'argent, on le tapait beaucoup. Et Guitry avait laissé une petite somme à son caissier, à l'un des quémandeurs. L'un d'eux abusait. Mais c'était un vieil ami, Et quand le caissier téléphona à Lucien Guitry pour lui demander : — Faut-il marcher encore ? — Euh !... Oui, répondit Guitry. Mais sur la pointe des pieds". Il détestait cordialement les comédiens officiels, ceux qui adoptent une manière emphatique et ronflante. Arrivant un jour à la Comédie-Française, l'administrateur lui dit : "Les acteurs sont là, mais la répétition est-elle commencée ?" Et Guitry, après avoir tendu l'oreille, répond : "Non. Ils parlent naturellement".

Michel Georges-Michel confirme sa réputation de chroniqueur attitré de notre temps. Il répète ce qu'il a entendu, il nous apprend ce qu'il a vu, mais il sait le faire avec finesse, s'amusant des excentricités des uns, s'apitoyant sur les malheurs des autres, éprouvant toujours pour cette étrange et séduisante faune de la scène une chaude amitié et une sympathie qui ne se démentent pas.

*
* *

UN HOMME DE THÉÂTRE

"Mon nom était fait. Je me suis fait un prénom". Dixit Sacha Guitry, dont on se demande toujours s'il est plus charmant qu'agaçant, ou vice versa. Ce diable d'homme a été un sujet de vives discussions ; il les suscite, il les provoque, sans doute s'en réjouit-il aussi. Il a été et il demeure dans une certaine mesure la proie des caricaturistes et des échetiers ; sa voix de cuivre aux intonations prétentieuses, son petit rire de gorge, son allure hautaine où il v a à la fois du prince et du saltimbanque, ses jugements tranchants exprimés le plus souvent sous forme de boutades, son train de vie somptueux, ses mariages en série, bref tout a servi à alimenter la chronique. S'il a eu des détracteurs par centaines, il a pu compter sur des amitiés sûres. Et ces dernières l'emportent en importance sur ceux-ci, puisqu'ils ont noms Jules Renard, Anatole France, Octave Mirbeau, Courteline, Laurent Tailhade, Paul Léautaud, René Benjamin. J'en passe, évidemment. Comment oublier que le grand Bergson l'admirait ?

Guitry est un auteur et un acteur à succès. Ce qui ne se pardonne pas aisément. Avec les mots, il se livre à la magie, à une pyrotechnie éblouissante. Un auteur frivole, si l'on veut, puisqu'il bannit la métaphysique de la scène (où elle n'a que faire), mais se situant dans une honorable tradition française, où l'on évoque les noms de Molière, de Beaumarchais, de Marivaux, de Musset. Quelle facilité aussi ! Et, ajoutons-le, malgré les apparences, quel esprit de travail méthodique ! Qu'on s'arrête à y penser un instant : en un demi-siècle (né en 1885, il écrivait à seize ans), il a à son crédit quelque 125 pièces de théâtre, 25 films et une vingtaine de volumes divers. C'est un bagage imposant. Tout ne survivra pas, bien entendu, un choix s'imposera, mais qu'il reste seulement dix ou quinze pièces, c'est encore plus que n'ont apporté de grands écrivains assurés de compter parmi les meilleurs.

Alex Madis consacre à Guitry une biographie (*Sacha*, Éditions de l'Élan) que je rangerais volontiers dans le rayon de l'hagiographie. L'admiration est constante et exaltée ; le "maître" ne possède que les qualités les plus rares et les plus nobles, il ne se trompe jamais, il est toujours égal à soi-même, il voisine le sublime, ses mots sont automatiquement historiques. C'est dommage pour le héros, c'est dommage aussi pour Madis, qui a une plume très spirituelle et multiplie les rapprochements cocasses et amusants dans les milieux de théâtre. L'inconvénient de son livre, c'est qu'il déplaira à certaines gens qui ne croient pas encore le temps venu de grimper Sacha sur les autels ! Il est plus à son aise — et nous aussi — quand il est sur les planches !

On sait gré toutefois à Madis de rétablir les faits sur l'activité de l'homme de théâtre pendant l'occupation. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, un seul point demeure : il n'a pas collaboré. Qu'il ait eu des ennuis, cela est naturel ; il fallait expier ses triomphes passés aux yeux des impuissants et des envieux. Il s'en est expliqué lui-même dans deux ouvrages très dignes de ton, traversés d'une ironie hautaine et mordante. "La Libération : j'en aurai été le premier prévenu". Aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre, mais il était peut-être bon, somme toute, qu'un homme si généralement applaudi connût lui aussi les retours capricieux de la fortune instable.

On lira des pages excellentes sur Lucien Guitry, ce grand acteur mort en 1925 et à qui son fils a voué un culte inaltérable. On apprendra aussi l'accueil réservé aux pièces de Sacha, dont plusieurs, répétons-le, tomberont dans l'oubli, mais il restera encore longtemps *Jean de La Fontaine*, *Debureau*, *Pasteur* et quelques autres. C'est quelque chose, c'est même beaucoup.

UNE GRANDE FAMILLE

C'est une merveilleuse histoire que celle de cette famille d'origine italienne, fixée en France dès le début du XVII^e siècle et qui a fourni tour à tour à ce pays des maréchaux, des diplomates, des hommes d'Église, des ministres et, à notre époque, deux remarquables savants, le duc Maurice et le prince Louis. De hautes traditions de service public se transmettent sans jamais se démentir d'une génération à l'autre. Rarement aura-t-on vu une semblable continuité dans l'excellence. Quand tant d'autres familles nobles ont progressivement dégénéré pour aboutir à de tristes rejetons indignes de porter le nom prestigieux reçu en héritage, celle-la conserve intacts ses quartiers. Ces souvenirs de l'ancien régime peuvent faire sourire des primaires convaincus que la France a pris naissance le jour de l'assassinat de Louis XVI ; mais des esprits mieux avertis ne peuvent ignorer le caractère de précieuse stabilité que confère à une nation le maintien d'élites véritables chez qui le dévouement à l'État constitue le premier devoir.

La Varende retrace avec couleur et relief les fastes de cette épopée familiale (*Les Broglie*, Fasquelle). Ce qui ne pourrait être qu'une monographie dépouillée d'intérêt humain prend sous sa plume une vie étonnante. Nous suivons ces Broglie comme si nous leur étions apparentés. Il est rare qu'un demi-siècle s'écoule sans que l'un d'entre eux inscrive son nom dans l'histoire à un titre quelconque. Le chroniqueur s'attarde avec raison sur les plus illustres : François-Marie, comte de Broglie, tué au siège de Valence en 1656 ; François-Marie, duc de Broglie, maréchal de France et ambassadeur en Angleterre ; Victor-François, duc de Broglie, maréchal de France ; Victor, duc de Broglie et son fils Albert, qui occupèrent des postes politiques de premier plan : combien d'autres encore, pour conclure avec les deux savants contemporains, héritiers du nom qui n'est pas près de s'éteindre.

À ce récit l'étranger peut prendre un intérêt extrême, parce qu'il y voit comme en un microcosme les éléments durables qui ont assuré la grandeur de la France. La Varende le souligne fortement en une page très belle dont je détache ces lignes : "Aller contre la naissance, c'est se dépenser contre le réel et s'épuiser d'utopies. L'Ancien Régime, en codifiant ses prérogatives, restait profondément réaliste. Sachons bien qu'aujourd'hui encore, même dans les conditions les plus démocratiques, on n'a nullement déraciné la puissance des aristocraties. Il n'y a pas de gouvernement possible sans descendants, sans familles marquées... D'ailleurs, il n'y a pas d'injustices sociales. La société se charge du coup de balai. Les familles et les maisons ne s'entretiennent que par des conquêtes renouvelées, par des apports incessants à leur supériorité native. Une famille qui s'est formée par

l'excellence de plusieurs de ses membres — un seul suffit rarement et il y a là un phénomène remarquable — retombe à la médiocrité si elle n'apporte rien de neuf à sa descendance..." C'est une vue exacte de la réalité, confirmée par l'histoire, et que seule une conception démagogique et arbitraire de la société peut permettre de dédaigner.

De même est-il bon de remarquer que c'est au moment où un pays est le plus décentralisé qu'il fournit ses plus fortes individualités. Je ne résiste pas au plaisir de citer encore La Varende : "L'unification à tout prix est une des plus lourdes erreurs modernes et semble s'attaquer aux sources mêmes du progrès réel ; du progrès individuel, cellule du progrès général ; à la formation de l'humain de qualité... Il faudra, dans un monde plus intelligent, prôner les fédérations plutôt que les annexions. S'incliner devant la centralisation à la mode est une sottise lâcheté ; sous prétexte qu'*ainsi va le monde*, on favorise l'aberration". Il est à peine besoin d'ajouter que cette vérité d'expérience ne devient pas erreur au delà de l'Atlantique... C'est une loi de la nature sociale qu'il serait imprudent de tenter de violer.

On peut se demander pourquoi il existe un "prince" dont le titre se perpétue. Voici l'explication. Après la victoire de Victor-François sur le duc de Brunswick, l'empereur François Ier lui conféra, le 27 mai 1759, le titre de prince du Saint-Empire romain germanique, qu'il pouvait transmettre à ses descendants en ligne directe et légitime, descendants de l'un et l'autre sexe. Comme il s'agit d'un prince à titre étranger, l'aîné de la famille conserve pour lui le titre de duc.

La Varende possède toujours cette écriture altière et drue, parfois truculente. Chaque incident est mis en place avec un art savant. Parmi les écrivains français contemporains, j'en connais peu qui aient à leur disposition un style aussi vigoureux. L'affirmation peut étonner, je la crois néanmoins juste. Il appartiendra à la postérité qui, elle, ne se trompe jamais (!), d'en décider.

*

* *

UN INVENTAIRE LUCIDE

Comment s'interdire une respectueuse admiration devant un homme qui, ayant largement dépassé les quatre-vingts ans, trouve encore dans son cœur et dans son esprit assez de vigueur et de patriotisme pour brosser un tableau d'ensemble de son pays et pour rédiger en quelque sorte son testament moral ? Une pareille ténacité dans la droiture et dans l'amour national demeure un témoignage et un exemple. Au cours d'une longue carrière, Weygand a connu toute la gamme des sourires et des grimaces de la fortune. Les uns et les autres ne l'ont pas atteint dans son être intime. C'est qu'il

s'était dès le début tracé une image très haute de la patrie et que cette image aimée, il l'a toujours conservée et qu'il s'efforce aujourd'hui de la transmettre intacte aux générations qui le suivent.

Forces de la France (Boivin), constitue un acte de foi et un acte d'espérance. L'auteur entend procéder à un inventaire rigoureux, il s'applique à dégager les lignes de force essentielles, ces lignes souvent brouillées pour ceux qui se contentent de les déchiffrer dans l'immédiat, sans prendre le recul nécessaire pour obtenir une vue d'ensemble, la seule vraie, du tableau. Weygand, qui signa naguère un excellent *Turenne*, ne fait pas profession d'historien. Mais il sait la nécessité de rattacher les fils du destin et il n'oublie pas qu'une nation n'est jamais le produit d'une génération spontanée. Aussi brosse-t-il une vaste fresque où il s'efforce surtout de dégager les grandes lignes d'une évolution s'étendant sur près de deux millénaires. S'il célèbre à l'envi les avantages et l'équilibre de l'hexagone français, le vieux militaire ne peut négliger qu'il a été la proie de nombreuses invasions au cours des âges. On risque de ne rien comprendre à une certaine fatalité tragique, si l'on omet de tenir compte que "cette terre bénie à ses faiblesses. Une partie de ses frontières est largement exposée aux invasions. Ses plaines du Nord prolongent celles du continent, de tout temps ouvertes aux entreprises jaillies de l'Est européen ou asiatique. La France est condamnée par les dons et les ressources mêmes dont elle a été comblée à accepter de constants sacrifices pour les protéger... De tout temps convoitée, elle est assujettie plus que tout autre aux dures lois de sauvegarde des sociétés humaines, elle est condamnée à accepter de constants sacrifices pour les protéger".

C'est un véritable tour de force de réussir à esquisser l'histoire de France en moins de 70 pages. Par une aptitude remarquable à la synthèse, le général Weygand y parvient en ne retenant que l'essentiel. Ce bref rappel historique, par sa concision même, permet de mieux dégager les articulations capitales et de suivre la courbe du pays selon l'alternance de sa grandeur et de son abaissement. Mais on s'empresse de revenir au temps présent, si lourd de sombres inconnues. Ici l'auteur se révèle un patriote éclairé en élaborant un programme d'ordre général et très réaliste dont on souhaite que voudront tirer avantage les différents partis qui assument à tour de rôle ou simultanément la responsabilité de maintenir la barque à flot.

Weygand note que le monde est aujourd'hui divisé en deux camps ; la fable de l'harmonie russo-démocratique n'a pas survécu à la fin des hostilités. Il importe donc, autant que faire se peut, de dénombrer les ressources de la Russie, de décomposer son appareil militaire, de prévoir les objectifs probables d'un prochain conflit. Cette étude comparative n'est pas favo-

rable à l'Europe occidentale. Il y a lieu en conséquence d'élargir les cadres et d'étudier désormais le problème dans une perspective plus vaste. Sous l'appellation délibérément simplifiée d'Occident, de cet Occident dont il faut assurer la défense, l'auteur entend "tous les pays menacés par l'impérialisme russe et l'esprit de conquête communiste, et décidés à défendre leur indépendance, leurs foyers et leur civilisation".

Aussitôt se pose la tentation neutraliste, qui a séduit quelques esprits sincères et naïfs. On sait gré à Weygand de ne pas esquiver une question qui a été l'objet de nombreuses polémiques. Il lui est facile de signaler que cette voie est barrée depuis la signature du Pacte de l'Atlantique et que cette attitude passive n'a servi ni la Belgique, ni le Danemark, ni la Norvège. Mais se plaçant au cœur du problème, il écrit fermement : "Le neutralisme fait le jeu de la diplomatie russe, dont le maître s'est toujours efforcé de désunir les alliés, de retarder les décisions dans des discussions byzantines, de paralyser les tentatives d'apaisement. Si Staline a besoin d'un délai pour mettre au point certains de ses armements, il a le plus grand intérêt à ce que l'Occident ne l'utilise pas pour se renforcer. C'est cet intérêt que sert le neutralisme ; politique néfaste parce qu'elle s'allie aux manœuvres adverses, imbécile parce qu'elle pactise avec l'ennemi dans l'espoir de l'amadouer".

Sur plusieurs autres points, comme le réarmement allemand, la participation espagnole à la cause commune, le rôle particulier de la France surtout, Weygand défend des positions de bon sens. *Forces de la France* n'apporte aucune révélation sensationnelle. C'est un livre de conviction solide, écrit avec lucidité par un grand vieillard, un livre propre à fouetter les énergies en une époque où la foi se fait trop souvent vacillante.

∗

∗ ∗

SAUVEGARDE DU FRANÇAIS

Le français est un merveilleux instrument d'expression dont nous nous demandons parfois s'il ne se corrompt pas rapidement et s'il n'est pas menacé de se transformer en un véritable charabia pour gens pressés. Cette inquiétude serait tout à fait naturelle au Canada où de multiples facteurs expliquent l'altération et l'appauvrissement de notre langue, mais elle existe aussi en France, où de bons esprits tentent d'opérer un redressement. C'est le règne de la facilité et il est tellement plus simple de mal parler et écrire que de s'appliquer à le faire correctement ! Par négligence, on admet dans son vocabulaire des mots passepartout qui ont l'avantage de signifier à peu près n'importe quoi, on recourt à des tournures qui offensent la

syntaxe, on emprunte inutilement des vocables à des idiomes étrangers. Peu à peu le génie de la langue perd de sa netteté et l'on peut en apercevoir les traces même dans les ouvrages d'écrivains jouissant d'une excellente réputation littéraire. D'aucuns parmi eux se vantent de s'affranchir des règles de la grammaire, jugées désuètes et encombrantes. Ainsi Paul Claudel souligne que "les grands écrivains n'ont jamais été faits pour subir la loi des grammairiens, mais pour leur imposer la leur, et non pas seulement leur volonté, mais leur caprice". Et Aragon renchérit : "J'ai imposé depuis plusieurs années à votre admiration des pages où les fautes de syntaxe ne sont pas peu nombreuses. Pas les erreurs, les fautes. Cependant vous admirez". Entendons-nous bien et laissons à Aragon la flatteuse illusion que nous admirons... Sans revenir à la sévérité didactique d'un Malherbe, on ne peut accepter impunément que des écrivains, c'est-à-dire des hommes dont le métier est de se servir des mots, ne se soucient en aucune façon de l'élégance et de la justesse de l'expression, sous le prétexte fallacieux que le respect des humbles règles grammaticales serait une entrave à leur spontanéité !

Sur ce problème d'une extrême gravité vient de paraître un ouvrage de René Georjin appelé à rendre de grands services (*Pour un meilleur français*, Éditions André Bonne). L'auteur puise ses exemples dans les journaux et les livres récents pour constater les libertés excessives que s'accordent journalistes, romanciers, poètes ou essayistes. Je pense bien que nous avons tous tendance à donner dans le snobisme dès que nous avons à nous exprimer. Nous aimons les mots savants ou que nous croyons tels, les mots nouveaux qui nous semblent plus savoureux. Au besoin, et même sans besoin, nous en inventons. Nous lisons ainsi des verbes comme collisionner, émotionner, ovationner, réceptionner, soumissionner. etc. Comme les artistes de la radio auditionnent souvent ! Les problèmes ne se résolvent plus, ils se solutionnent ! Et le reste à l'avenant. Les érudits ne sont pas indemnes de ces tares. Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir écrit : altérité, l'en soi, finitude, inessentiel, intentionalité. Cet esprit charmant que fut Léon-Paul Fargue avait bien raison de moquer le jargon des philosophes en écrivant : "La splachnologie de la conceptibilité s'avère d'une armoirie personnelle introspective". Il exagérait ? À peine. Qu'on essaie de lire *L'Être et le néant* de Jean-Paul Sartre pour se rendre compte quelle langue un penseur peut se fabriquer.

Ce ne sont encore que peccadilles. Il y a les confusions et les glissements de sens, les impropriétés. Ils sont peu nombreux ceux qui connaissent la signification exacte d'alternative ; on dit couramment qu'on a dû opter entre deux alternatives, quand il eût fallu choisir entre les deux branches de l'alternative. Avatar se réfère à une métamorphose complète

et non pas à des tracas. Une décade est synonyme de dix jours et c'est décennie qu'il faut employer pour désigner dix années. Un enfant fait sa dentition et quand elle sera terminée, souhaitons qu'il ait une belle denture. Un homme riche n'est pas nécessairement fortuné. Ce qui s'est passé naguère n'a pas eu lieu jadis. Je participe à un complot, mais je participe de la tradition française. Ce ne sont pas là des chinoiseries. À les négliger, la langue finit par devenir approximative et boiteuse.

Le problème linguistique se pose en des termes particuliers dans notre pays. Les circonstances historiques auxquelles nous devons bien nous plier veulent que nous formions un îlot francophone dans une masse anglo-saxonne. La vigilance devient pour nous un devoir de tous les instants. Nous lisons beaucoup d'anglais, nous en entendons beaucoup à la radio et au cinéma. Il est fatal que des mots, des tournures, des expressions étrangères pénètrent à notre insu dans notre langage. Il arrive même parfois que nos amis français nous scandalisent quand ils font du footing et vont au dancing ; n'est-il pas aussi facile de partir en promenade et de danser à cœur joie ? Mais, plus que nous, ils peuvent se permettre ces fantaisies inspirées par des vogues passagères, parce que, mieux que nous, ils possèdent le génie de la langue. Nous, nous devons demeurer constamment sur la défensive et pourchasser tout ce qui peut contribuer à vicier notre langue et à l'affadir. Nous pouvons l'enrichir par des apports nouveaux, mais soigneusement filtrés. Parler d'une bordée de neige ou d'une poudrerie n'a jamais défiguré un beau texte, mais c'est se faire illusion de croire qu'il soit possible et souhaitable d'élaborer une langue canadienne. Comme les Belges et les Suisses, nous parlons français. Ce précieux héritage, à nous de le sauvegarder.

ROGER DUHAMEL

UNE GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Nous avons présenté, dans une livraison précédente de cette revue, une critique du livre de M. Jean Gottmann sur l'Amérique.¹ Un an après la parution de cet ouvrage, l'Auteur publiait une autre étude d'intérêt géographique, écrite cette fois en langue anglaise et consacrée au plus petit des continents, à l'Europe : *A Geography of Europe*.²

La présentation matérielle, l'intention de l'écrivain, la façon de traiter son sujet et le sujet lui-même, sont autant de points de ressemblance entre les deux œuvres.

On reconnaît, dans son livre sur l'Europe, le goût délicat et précis qui a présidé au choix de nombreuses photographies et cartes. Nous regrettons cependant qu'il n'y ait pas plus de cartes récentes et originales ; la plupart des cartes dans le texte furent reproduites de la *Geographical Review*, elles sont excellentes mais elles ont de l'âge. Nous ne retrouvons pas de cartes hors-texte, en couleurs, comme celles qui illustraient si bien l'Amérique. On renvoie le lecteur aux atlas nationaux et mondiaux. Hélas ! les lecteurs ne possèdent pas tous des atlas de poche ou autres, quelques cartes de références y auraient suppléé à souhait. Une bibliographie annotée et un index, surtout géographique, complètent le texte. Quant à la qualité du papier, il s'agit ici d'une édition luxueuse.

L'intention fut la même, les deux volumes sont de hautes vulgarisations pour le public et l'étudiant. Ce volume sur l'Europe fut écrit pour des étudiants américains, lit-on dans la préface. Heureusement on a conservé au volume le caractère d'un livre et non pas celui d'un manuel. Les séries de questions indispensables qui résument chaque chapitre ne sont pas là, ni les tableaux synoptiques, ni le numérotage des paragraphes, divisions de chapitres, etc. Plusieurs étudiants furent déçus d'ouvrir et de consulter un "manuel" différent qui requiert des efforts mais offre davantage à l'esprit. Il dépasse, à notre avis, bien d'autres "manuels" du même genre et nous sommes convaincus que le public anonyme et averti appréciera à sa juste valeur une œuvre pénétrante et soutenue. Il y a un certain parallélisme quant à l'auditoire ; d'une part "L'Amérique", écrite en français, était destinée au lecteur européen, d'autre part "L'Europe", écrite en anglais, s'adresse au lecteur américain. Nous avons discerné enfin, une autre intention, celle de nous offrir une synthèse et une mise au point sur un continent

1. Pierre Camu, "L'Amérique, de Jean Gottmann", dans *Action Universitaire*, vol. 17, n° 1, octobre 1950, 66-70.

2. *A Geography of Europe*, Henry Holt & Co., New York 1950, IX, 688 pp. photographies et cartes.

tel qu'il apparaît dans ces années 1945-1950, c'est-à-dire morcelé, pétri par des siècles d'histoire, densément peuplé et encore incertain de son avenir.

M. Gottmann traite d'abord de la géographie générale de l'Europe et ensuite de la géographie régionale des grandes divisions européennes, des pays et de leurs régions les plus importantes. On retrouve des titres de chapitres et des idées familières. Plus que dans toute autre étude géographique du même genre, l'Auteur plonge dans le passé pour découvrir les caractères permanents d'un pays, d'une région ou d'une ville.

Le sujet présente la même unité, le même cadre, un continent, mais toute comparaison s'arrête là, car l'essence diffère. Il ne s'agit plus d'une masse continentale, mais d'une agglomération de péninsules, ou même "d'un cap de l'Asie", d'une Europe aux traits physiques changeant de signification de siècle en siècle, depuis que des groupes d'hommes modèlent ses paysages, se disputent pour ses bassins de drainage, ses chaînes de montagnes ou ses plaines fertiles.

La première partie est consacrée aux caractères généraux de l'Europe, d'abord à ses caractères physiques, à son architecture, son climat et sa végétation, ensuite à ses caractères sociaux et économiques, à l'organisation de l'espace par ses habitants et à l'utilisation des ressources.

L'Europe de l'Ouest constitue le sujet de la deuxième partie, la plus longue et à notre avis, la meilleure. Après une introduction sur la personnalité de cette partie de l'Europe, l'Auteur analyse tour à tour, "tantôt avec la profondeur de vues d'un Européen, tantôt avec toute l'objectivité d'un étranger", les pays Scandinaves, où l'effort humain apparaît avec le plus de force, les îles Britanniques situées en marge du continent que l'histoire, l'économie et la politique ont rattachées à d'autres parties du monde, les pays du Bénélux, les plus petits états mais parmi les plus importants, la France, la plus vieille nation de l'Europe et qui lui a tant donné, enfin la Suisse, "une merveille économique" et une terre de la démocratie par excellence.

Le titre de la troisième partie convient bien à l'Europe centrale. M. Gottmann l'intitule en effet : "The tidal lands of Europe" (les terres bordières de l'Europe). Axe ou tampon, l'Europe centrale est la Lotharingie des temps modernes, plus que jamais une région d'états-tampons, depuis la Finlande, en incluant l'Allemagne, la Pologne et la Tchécoslovaquie, jusqu'aux pays du Danube, l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie.

La géographie de trois péninsules et de beaucoup d'îles, voilà l'Europe méditerranéenne, sujet de la quatrième partie. (Péninsule ibérique, Espagne et Portugal, péninsule italienne et péninsule balkanique. Yougo-

slavie, Albanie, Bulgarie, Grèce et les détroits). C'est un ensemble de pays qui habitent sous un même climat, dans un même décor et ont subi plus ou moins une évolution semblable.

Enfin, la cinquième partie traite surtout de la Russie, ce géant de l'est (la partie européenne de l'U.R.S.S.) et des républiques soviétiques marginales, issues de la dernière guerre mondiale.

En guise de conclusion, l'auteur dégage de cette mosaïque de pays et régions, la dualité et l'unité de l'Europe, à l'aube peut-être d'une autre renaissance.

Nous n'appuierons pas ici sur les idées principales, nous aimerions au contraire signaler l'évolution de quelques-unes d'entre elles, appliquées cette fois-ci à l'Europe et exposées dans les chapitres traitant de l'organisation de l'espace et de l'utilisation des ressources.

Expliquant l'organisation de l'espace européen par l'homme, M. Gottmann se pose la question suivante : qu'est-ce qui intéresse plus le géographe que la combinaison des éléments qui différencient une région donnée, habitée par un groupe de gens bien déterminés, de n'importe quelle autre région ? Parmi les causes de ces différences, il y a les éléments physiques qui jouent rarement une part prédominante mais surtout les forces sociales et humaines, soit les hommes et leurs civilisations. L'Auteur retrace donc la continuité du peuplement, le rôle primordial joué par les transports, la modification des paysages par les hommes (qui ont fait de l'Europe le continent le plus humanisé qui soit), l'habitat rural et les problèmes agraires, enfin l'importance des régions culturelles et du facteur spirituel. Il souligne le fait qu'à la fin de cette lutte longue et intense entre les peuples à la recherche des frontières de leurs pays, ils finirent par accepter la formule du *Cujus regio ejus religio*, illustrant la part décisive que le facteur spirituel a jouée dans la formation des régionalismes européens. Une région requiert, pour se distinguer de ses voisines, plus qu'une montagne ou une vallée, une langue ou une spécialité, elle a besoin essentiellement d'une foi solide fondée sur un credo religieux, de quelques éléments de structure sociale et politique, et souvent d'une combinaison de ces trois éléments. L'Auteur ouvre ici une nouvelle avenue aux géographes. Il les invite à chercher le "pourquoi" des problèmes présents et des structures régionales dans le passé religieux et spirituel. On frôle le domaine de la sociologie intime d'un territoire, là où elle se trouve.

"Les techniques changent mais les croyances demeurent. Le partage de l'espace en Europe est compliqué, parce qu'à travers cette très longue histoire dans laquelle beaucoup d'influences étrangères furent assimilées, des cloisons rigides ont été érigées dans les esprits des gens. On ne devrait jamais oublier ce facteur spirituel en étudiant les régions et les problèmes

européens ; c'est ce qui fait de la géographie une science complexe et difficile."

Dans le chapitre suivant sur l'utilisation des ressources, il ne s'agit pas d'énumérer et de commenter la liste conventionnelle des ressources naturelles et humaines, comme les forêts, les pêcheries, les mines ou l'agriculture, l'industrie et le commerce mais de constater que l'Europe a développé une méthode de conquête et d'organisation de l'espace, appliquée cependant à deux zones, d'abord à son territoire propre et continental, ensuite aux territoires des mers bordières et d'outre-mer.

L'originalité de son économie dépendit, dans une grande mesure, de la balance qu'elle maintint entre ses intérêts continentaux et maritimes. Le problème décisif auquel l'Europe fait face aujourd'hui, vis-à-vis de l'économie mondiale, est de savoir si elle continuera d'assurer à une population sans cesse croissante, un standard et des conditions matérielles de vie raisonnables. Car cette économie, qui avait permis de donner à tant de gens des genres et des standards de vie élevés, n'existe plus ; l'Europe est divisée en deux, chacune de ces parties a été affectée par la guerre, son économie est moins importante au reste du monde qui lui doit beaucoup, tant en hommes qu'en techniques de toutes sortes ; on se demande si l'Europe a perdu foi dans sa propre mission, dans son propre avenir, et si, par conséquent, elle reprendra jamais la place qu'elle a occupée. Le problème n'est plus un, il a plusieurs aspects régionaux et essayer de le résoudre, c'est trouver des solutions à l'échelle régionale. M. Gottmann, dans les chapitres suivants, dépasse la géographie traditionnelle, descriptive et explicative, pour s'engager dans ce que nous appellerions nous-mêmes une géographie pratique, qui s'attaque à des problèmes et cherche à les résoudre. Chaque pays, chaque région n'a pas toujours ou n'est pas un problème, d'autres par contre en sont un ou en ont plusieurs. Il est rare, lorsqu'on essaie de comprendre une terre grande ou petite, avec ses constantes, ses relations et son dynamisme, de ne pas y découvrir un ou des problèmes, la plupart du temps passionnants. La contribution qu'apporte le géographe aux problèmes présents en est de synthèse, synthèse des éléments épars, qui, lorsque groupés, offrent une réponse ou une solution, autrement invisible. Ces éléments sont des données de la nature (topographie, climat, structure du sol et du sous-sol, flore et faune), puis celles de l'histoire, c'est-à-dire un passé dont l'héritage explique, lorsqu'il est bien connu, les formes actuelles ou l'homme apparaît comme un produit de la nature et de l'histoire locales, enfin celle de la population présente et de son activité. Voilà en raccourci la méthode géographique qu'illustre l'Auteur, méthode qui fournit aux théoriciens, un appui matériel, et confine les problèmes à des

cadres régionaux où ils ont plus de chances de trouver des solutions appropriées.

Monsieur Gottmann précisait davantage sa pensée sur la géographie, dans deux articles récents qui rappellent les thèmes développés dans ses livres.³

Il dégageait dans le premier, "De l'organisation de l'espace", quelques considérations entre la géographie et l'économie, montrant d'une part que le souci principal du géographe est la répartition dans l'espace, de la variété mais aussi des caractères d'homogénéité du monde dans lequel l'humanité meurt, d'autre part que le souci de l'économiste est le besoin d'administrer le monde et ses divers compartiments, de rendre un espace donné viable pour la communauté qui l'habite. Il se résumait ainsi, dans une formule heureuse : "en somme, l'organisation de l'espace intéresse les géographes parce que "espace", les économistes parce que "organisation"; les géographes cherchent à comprendre, les économistes recherchent les moyens d'agir. Dans le deuxième article, "Geography and International Relations", il délimitait, cette fois, les relations étroites entre la géographie et les relations internationales (considérées comme sujet de la science politique). La variété des différentes parties de la surface de la terre est la raison d'être de la géographie tandis que les divisions politiques sont les raisons d'être des relations internationales. Les différences peuvent être organisées sans être supprimées, remarque l'Auteur, la multiplicité des genres de vie régionaux peut être maintenue et améliorée par une coopération générale.

Pierre CAMÜ

3. "De l'organisation de l'espace. Considérations de géographie et d'économie." Dans *Revue Économique*, 1, mai 1950, 60-71.
"Geography and International Relations" dans *World Politics*, vol. III. n° jan. 1951, 153-173.

PAR MON HUBLOT

1^{er} avril. — On lit dans les journaux américains que le projet de rénover l'immeuble du Metropolitan Opera revient de nouveau sur le tapis ; on avait préalablement parlé d'un déménagement et de la construction d'un nouvel édifice plus moderne, mieux adapté à sa destination. On se contenterait d'importants travaux d'amélioration et de transformation partielle, au coût approximatif de \$2 ou \$3,000,000. On s'explique aisément que ce théâtre, construit en 1883, ne donne plus entière satisfaction, malgré tout le lustre et la gloire dont il peut légitimement se targuer. On envisagerait donc de moderniser l'équipement technique, d'améliorer les quartiers des coulisses et des loges, d'aménager une scène mobile, d'augmenter le nombre des sièges (300 à 400 places additionnelles majoreraient les recettes de \$75 à \$ 100,000 par année), d'établir au théâtre même un magasin pour les décors afin de réduire les frais de déplacement constant, d'environ \$100,000. Ces améliorations exécutées, il est fort possible que le vieux Metropolitan new-yorkais puisse pendant de longues années encore accueillir sa clientèle fidèle. Cette décision comblera d'aise à la fois Américains et étrangers, les Canadiens notamment, qui nourrissent un attachement sentimental pour une maison dont les murs ont recueilli l'écho des voix les plus prestigieuses au monde, les riches sonorités des plus fameux orchestres heureux de venir chercher là — et d'y trouver — la consécration de leur maîtrise. C'est la deuxième saison du nouveau directeur, M. Bing, le successeur de notre concitoyen aujourd'hui à sa retraite, M. Edward Johnson, le beau-père de M. George Drew qui, lui, a opté pour la discordance... On s'accorde à reconnaître — cf. un reportage photographique de LIFE — qu'il s'est appliqué à renouveler la mise en scène, les décors et les costumes des opéras traditionnels du répertoire, les dotant ainsi d'une deuxième jeunesse. La rénovation de l'immeuble où beaucoup de nos compatriotes ont éprouvé de hautes joies artistiques compléterait cette entreprise.

2 avril. — Nous possédons le génie de la langue, c'est-à-dire d'une certaine langue. Les néologismes les plus hardis ne nous font pas reculer d'effroi ; après avoir terrassé l'Iroquois embusqué, ce ne sont pas les mots

qui nous feront peur... Et nous inventons avec une spontanéité exquise. Ainsi, en passant ce matin devant une blanchisserie, j'aperçois une grande enseigne sur laquelle je lis, avec un ravissement dont je tairai les manifestations orales, cette trouvaille : BUANDERETTE. Dans la même région de notre bonne ville, il y a un autre sujet d'édification. Nous comptons de nombreux salons mortuaires ; ce n'est pas très gai, mais c'est ainsi, et c'est utile. Un monsieur qui exploite ce négoce ou s'adonne à cette industrie — on ne sait trop comment s'exprimer — a eu recours au néon pour désigner son établissement. Jusque là, rien que de banal. Mais l'expression courante lui a sans doute paru un peu bourgeoise : un salon, après tout... Il a choisi mieux : Résidence funéraire. Cela fait plus riche, plus cossu ; cela vous a un petit air aristocratique, tout à fait talon rouge. Résidence, c'est aussi plus permanent. La mort n'est-elle pas définitive ?

3 avril. — Le vice-roi du Canada rend aujourd'hui à Montréal sa première visite officielle. M. Vincent Massey est un monsieur très distingué, esquissant à l'occasion un sourire triste et désabusé. Simple apparence, peut-être. Ce qui compte pour les Canadiens lucides, c'est qu'il est le premier citoyen canadien à occuper les fonctions de représentant officiel du roi. (Personnellement, je préfère la république, mais un jour viendra...). Il reste que M. Massey possède vraiment les aptitudes pour son emploi. Il y a déjà longtemps qu'il a quitté l'agriculture pour la culture tout court ; disons qu'il a troqué les instruments aratoires pour les tâches diplomatiques et universitaires. Notre vice-roi donne un magnifique exemple : c'est un bilingue à peu près parfait ; son français peut faire rougir beaucoup d'entre nous. Et nos concitoyens de langue anglaise n'auront sûrement pas le courage, chaque fois qu'il recourra à notre idiome, de lui dire dédaigneusement : *Speak white !*

4 avril. — Quelques amis réunis chez Flammarion, pour recevoir, encore tout chaud de l'imprimerie, le premier-né de Fernand Seguin, ENTRETIENS SUR LA VIE. Bigre, le sujet est vaste, mais l'auteur possède des ressources illimitées. C'est un homme de science ; on l'a dit et répété, je ne suis pas allé y voir, mais je n'ai aucune raison d'en douter.

Ce que je sais bien, c'est qu'il est un homme d'esprit et de culture ; RARA AVIS... Depuis près d'une année, il s'impose à l'attention des auditeurs de la radio ; il est, avec André Roche, l'étonnant animateur de CARTE BLANCHE, un programme humoristique qui fait grand honneur à Radio-Canada. Il est réconfortant de penser que le poste de l'État, officiel par définition, accorde autant de liberté et de gratuité à ses collaborateurs. Qui devons-nous féliciter de ce sain libéralisme, de cette magnifique largeur de vues ? Serai-je indiscret en pensant que Marcel Ouimet n'est pas étranger à cette louable audace ? Seguin, ce jour d'hui, signe ses livres comme un académicien chevronné. C'est une habitude à acquérir. Quand il sera l'auteur de quelque quarante volumes, qu'il appartiendra à de nombreuses sociétés savantes, qu'il honorera les rangs de la Société royale (je ne lui en veux pas, mais la vie est ainsi faite), bref qu'il sera une espèce de personnage consulaire hochant le chef avec des airs de profondeur empruntée, je me souviendrai avec plaisir d'un Fernand Seguin jeune et travailleur, un sourire large ouvert vers la vie qui est ce que nous en faisons.

5 avril. — Je lis la dernière livraison de la NOUVELLE REVUE CANADIENNE en éprouvant un certain malaise. Je n'aime pas beaucoup, dans une revue censément intellectuelle, qu'on se livre à des combats de coqs. Personne ne se grandit ainsi. D'un incident, somme toute, secondaire, on tire des conclusions excessives. Que le chanoine Groulx ait démissionné de la Société royale ou qu'il ait été mis d'office à la retraite, je ne vois pas qu'il y ait là un événement historique d'une très grande portée. Ce n'est qu'une occasion pour certaines gens d'exprimer leur détestation et même de diminuer la valeur d'une œuvre, sans même chercher à apporter quelques éléments de justification. Je n'ai pas à me porter à la défense du chanoine Groulx. Il reste cependant une impression durable de cette passe d'armes : les livres de cet historien qu'on s'applique à mépriser empêchent de dormir ceux dont l'œuvre historique est à peu près inexistante. Et puis, le chanoine Groulx appartient à l'Académie, que plusieurs membres de la Société royale exècrent, sans doute pour cette excellente raison qu'ils savent bien que l'Académie abhorrée ne les accueillerait jamais dans son sein. On pourrait volontiers citer des noms ; ce serait manquer à la charité, et à quoi servirait en fin de compte ce petit jeu de massacre ? Il

n'empêche que la N.R.C. — on espère que cette crise de femme nerveuse sera sans lendemain — se présente bien ; des poèmes d'Eloi de Grandmont, un texte un peu indigent de Marcel Jouhandeau, une étude substantielle de Pierre Angers, une note piquante de Ringuet forment un ensemble intéressant. Et les chroniques de livres, plus variées que d'habitude, sont très vivantes.

6 avril. — Enfin, PLACE PUBLIQUE est proprement imprimée. C'est un progrès notable. De l'aération et du mouvement dans ce numéro. Une petite enquête sur Victor Hugo est amusante ; on dirait que les divers écrivains interrogés se sont tous appliqués, pour les louer, à citer les vers les plus pompiers, voire les plus moches, du poète. Robert LaPalme signe un excellent papier sur la caricature ; le texte d'André Mathieu pose un problème artistique intéressant, mais il est beaucoup trop bref. Je le regrette, mais je ne parviens pas à comprendre la langue de Jean-Jules Richard, qui vitupère à tort et à travers. La lettre, d'un ton pontifiant, de Noël Pérusse relève de la fantaisie lourde et de la naïveté incurable. L'automatisme n'a pas sa place qu'en peinture, si j'en juge par un "poème" de Rémi-Paul Forgues :

*Ni les portes suppliantes des cheveux
Ni les douces lunes des xylophones de chair
Ni les soleils d'aubépine
Ni les serpents innombrables des becs à gaz des yuccas
Ni les cils suppliants des fesses d'eau
Ni la laine bleue ichtyophage des voiles électriques*

Fin de la citation, comme on dit à la radio. Il n'y a vraiment aucune raison sérieuse pour que le "poète" ne poursuive pas, une fois qu'il a commencé. Les mots ne peuvent pas se défendre.

7 avril. — Les membres de la Société des Écrivains reçoivent, cette fin d'après-midi, en l'honneur de Jean Bruchési, nouveau chevalier de la Légion d'honneur. Voilà une distinction amplement méritée ; la République française ne fait pas toujours des choix aussi judicieux. C'est une excellente

occasion de reconnaître une action intellectuelle féconde et soutenue qui s'étend aujourd'hui sur environ un quart de siècle. Par le livre, par la chaire, par la conférence, par sa participation à de nombreuses sociétés savantes, Bruchési s'est taillé une place importante dans la pensée canadienne d'expression française. Il n'a pas refusé le fardeau des tâches, il a su se montrer égal à toutes celles qu'il a acceptées. Il est l'un de nos compatriotes dont nous n'avons pas à redouter les erreurs de jugement ou les fautes de goût, chaque fois qu'il se fait notre ambassadeur intellectuel dans les autres provinces ou en France. C'est plaisir de saluer un fidèle travailleur de l'esprit. Ses amis sont venus nombreux lui serrer la main. Ce n'est pas une consécration solennelle ; c'est une fête charmante de l'amitié.

8 avril. — En lisant le livre captivant d'Irving Stone, *THE PRESIDENT'S LADY*, consacré au couple souvent pathétique de Rachel Donelson et d'Andrew Jackson, une remarque me vient à l'esprit : comme nous connaissons mieux la grande, et aussi la petite, histoire de l'Europe, notamment de la France, que celle des États-Unis ! De nos voisins, nous avons le plus souvent une vue confuse. Il y a là une lacune à combler ; pour ce faire, l'enseignement pourrait beaucoup. Nous nous enorgueillissons d'une culture européenne et nous avons raison ; pourquoi oublier toutefois que nous vivons en Amérique du Nord ? Ne serait-ce que pour le pittoresque et la couleur, les commencements de notre continent ne le cèdent en rien à ce qui s'est accompli outre-Atlantique. Ainsi Jackson, l'artisan du Tennessee, l'un des grands présidents de la République, a eu l'une des vies les plus mouvementées, les plus tumultueuses, les plus bienfaisantes aussi qu'on puisse souhaiter. Une veine pour un écrivain canadien-français : faire revivre les fastes de l'histoire américaine.

9 avril. — Déjeuner très cordial avec A.L. A quarante ans, il a conservé une foi, un dynamisme qui m'étonnent, dont je le loue. Feu intérieur tempéré par une bonne dose d'ironie souriante. Ainsi se rétablit un équilibre. Il demeure exigeant, pour lui comme pour les autres. Il rêve encore à l'œuvre durable, il refuse de tenir compte des contingences. L'accomplissement de la besogne quotidienne, avec ses routines, ses petites choses,

res, ne le satisfait pas. Réussir à s'élever au-dessus de ce qui passe, atteindre à la création. C'est le lot des HAPPY FEW. C'est sa dignité de ne pas s'y résigner.

10 avril. — Excellent numéro des NOUVELLES LITTÉRAIRES, à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Les témoignages les plus variés : Jules Romains, Henry de Montherlant, Jules Supervielle, Julien Gracq, des textes et des dessins inédits du poète. En quelques pages, une biographie très éclairante dont chaque chapitre est signé par André Maurois, Maurice Levaillant, Henri Guillemin et Raymond Escholier. L'hommage de Paul Claudel est bref : "Victor Hugo est encore bon à donner, aux âmes opprimées et déprimées d'aujourd'hui, une leçon d'enthousiasme". On ne lit plus beaucoup cet écrivain, sauf quelques vers qui s'inscrivent pour un temps dans la mémoire des étudiants. Ce n'est peut-être pas suffisant. Malgré un déchet considérable, on s'émerveille toujours des ressources innombrables de ce "vaste escarpement sonore".

11 avril. — Vendredi-Saint. Quatre amis filent sur la route caboteuse des Laurentides. L'hiver a été rude pour notre voirie... Quelle aubaine : l'heure est abolie et le téléphone ne pousse plus ses appels trop fréquents. Il fait encore froid, le ciel est d'un bleu opaque. Une après-midi à bavarder et à rire, et les anecdotes s'enchaînent, chacune naissant de la précédente. Les paroles en liberté ou autant en emporte le vent... Ces rares et brèves évasions sont nécessaires à l'hygiène de l'esprit.

12 avril. — Plus les années passent, plus s'étend, inévitablement, le champ de l'observation, plus j'ai du mal à comprendre que des personnes intelligentes, d'une culture au-dessus de la moyenne, accordent leur foi aux thèses socialistes. Elles sont contraires à la nature profonde de l'homme, elles ont fait faillite partout où elles ont été mises à l'essai. Je ne nie pas la générosité de ceux qui veulent alléger le sort des classes dites opprimées ; mais un remède qui ne corrige pas le mal ? qui peut même l'aggraver ? Les torts du capitalisme sont nombreux ; il n'est pas dit que ce régime,

comme tel, durera jusqu'à la fin des temps. La solution est ailleurs ; je ne parviens pas à la découvrir dans le matérialisme étroit du collectivisme, dans cette rigoureuse caporalisation qui prépare les voies au communisme le plus abject. Kérénsky est toujours un homme de transition, pétri de bonnes intentions ; Lénine prend peu de temps à l'écarter et à le remplacer.

13 avril. — Un jour de Pâques gris, bientôt pluvieux. Est-ce pour l'égayer qu'un mauvais plaisant a eu l'idée macabre et saugrenue de faire couvrir le bruit de la mort subite d'A.G. ? Les appels téléphoniques se succèdent : agences de nouvelles, postes de radio, voire la morgue. Les amis se perdent en conjectures. Après tout, un décès n'est pas toujours prévu : Je viendrai comme un voleur... Un doute subsiste ; dans le récit que l'on colporte, il y a certaines contradictions difficiles à concilier. Une couple d'heures s'écoulent en interrogations. Une sonnerie : A.G. lui-même, bien étonné de tout ce bourvari. Étonné et un peu ennuyé ; la farce est saumâtre. La nouvelle est grandement prématurée. Ces plaisantins stupides qui jouent du suicide et de l'assassinat comme autant d'arts d'agrément mériteraient une bonne correction. Mais ils sont trop lâches pour laisser leur carte de visite.

14 avril. — Je ne veux pas juger la civilisation américaine sur un film ; ce serait trop injuste. On a reconstitué l'existence d'une chanteuse victime d'un accident d'avion, Jane Froman. Luxe de couleurs, d'étoffes et de trilles. Nous passons d'un music-hall à l'autre. D'intrigue, point ; du moins, elle se résume en deux séquences. Mais il faut donner à Susan Hayward l'occasion de faire du charme — elle le fait bien — et à Jane Froman de faire entendre les sons de sa voix expirant sur les lèvres de Susan Hayward. Après une couple d'heures de ce manège, la fuite s'impose.

15 avril. — Au Ritz, Jean-Louis Gagnon parle éloquemment d'Olivar Asselin. Deux générations différentes ; un même culte de la langue, un même souci de probité professionnelle, un même don de l'expression juste, parfois pittoresque et truculente. Là s'arrêtent les ressemblances. Les idées

politiques du cadet inquièteraient un peu l'aîné. Les idées ! En fin de soirée, beaucoup s'échangent dans un salon hospitalier : toute la gamme, de la droite à la gauche, des conservateurs aux socialistes, en passant par les libéraux. L'accord se fait facilement sur les sentiments réciproques des individus. Mais cela ne va pas beaucoup plus loin. Qu'il est difficile de découvrir un dénominateur commun ! Ce qui m'étonne toujours, c'est d'entendre des gens intelligents, d'une culture supérieure à la moyenne, discuter avec leurs préjugés et leurs passions, sans même prendre la peine d'examiner le point de vue de l'autre. L'autre est d'avance condamné, puisqu'il est sorti du rang.

16 avril. — Rien de tel que les agents d'assurances pour vous rappeler votre anniversaire de naissance. Gratitude ou espoir en l'avenir ?

17 avril. — Le dîner annuel des finissants au Windsor. Le hasard des places imposées me permet une bonne conversation, moins rapide qu'à l'accoutumée, avec le chanoine Deniger. Voilà un homme qui pense aux problèmes de l'Université vingt-quatre heures par jour et les comprend avec son aisance indéfectible. Il prononce d'excellentes vérités avec une pondusité qui n'exclut jamais le sourire moqueur. M. Dufresne préside ces agapes amicales avec une bonhomie charmante. Pour l'allocution d'usage, quel meilleur choix qu'un brillant ancien de Laval, l'honorable Antoine Rivard ! Le ministre s'acquitte de ses responsabilités avec son aisance indéfectible. Il prononce d'excellentes vérités avec une pondération qui n'exclut jamais le sourire moqueur. La leçon porte davantage : la jeunesse ne prise guère le sermonneur. M. Rivard demeure sans contredit l'un des maîtres de la parole publique. Rendons-lui cet hommage, car c'est un art qui se perd de plus en plus. On peut le regretter, puisque c'est l'art de communiquer utilement et agréablement avec ses semblables.

18 avril. — Notre ancien vice-roi, lord Alexander, a laissé un bon souvenir dans notre pays. La meilleure preuve, c'est que de braves dames font actuellement campagne pour lui offrir une cuisine dernier cri. Les petits cadeaux, c'est d'ores et déjà admis, entretiennent l'amitié. Je me demande si

la Grande-Bretagne ne dispose pas dans ce domaine d'un équipement convenable à la famille du nouveau ministre de la Défense dans le cabinet Churchill. Je me demande aussi — suis-je indiscret ? — pourquoi le comte Alexander a besoin que ses amis canadiens le pourvoient d'un ameublement ultra-chic. Son traitement actuel devrait lui permettre de procurer à la comtesse, quand elle mettra la main à la pâte, tout ce qu'elle peut requérir pour s'acquitter de sa besogne domestique. Toutefois, que ce comité canadien soit présidé par Madame Abbott nous rassure sur l'efficacité de la campagne ; elle a dû depuis longtemps apprendre de son mari des trucs qui ne ratent pas...

19 avril. — Je n'avais jamais lu la CANDIDA de George Bernard Shaw. L'interprétation qu'en donne au His Majesty's une troupe de passage, même avec le concours assez insignifiant de Olivia de Havilland, ne me donne pas un goût très vif de m'y intéresser longuement. Théâtre beaucoup trop intellectuel, c'est-à-dire qu'il ne s'y passe rien que des conversations interminables. Julien Green, terminant sa première pièce, vient justement de remarquer qu'il n'est pas indifférent qu'une pièce soit traditionnellement découpée en ACTES, qu'elle suppose une action. Shaw était un grand parleur ; son génie rhétorique lui a fait rater plusieurs pièces. Je ne serais pas étonné que CANDIDA fût du nombre. Évidemment, si l'interprétation n'était aussi décevante...

20 avril. — La vie à la cour royale de Grande-Bretagne subira de graves transformations, si le duc d'Edimbourg peut exercer ses prérogatives — toujours douteuses — de mari. Il estime que beaucoup de gens vivent à l'année longue dans les résidences de la famille régnante, sans qu'on sache au juste pourquoi elles sont là plutôt qu'ailleurs. Au palais de Buckingham, sur un personnel de 230 membres, deux douzaines d'individus seulement s'occupent vraiment de la famille royale. A Windsor, 120 serviteurs doivent bien se demander ce qu'ils pourraient faire entre les repas. Le plus curieux, il s'est établi un esprit de caste entre eux. Les plus modestes servent les serviteurs moyens, lesquels servent le serviteurs supérieurs, sans donner

plus de service à la famille ! Il existe même cinq salles à manger différentes afin que la hiérarchie domestique ne soit pas ébranlée. Il serait temps de faire, c'est le cas de le dire, maison nette.

23 avril. — Le conseil de l'Alliance française à Montréal reçoit à déjeuner M. et Mme Daniel-Rops. Une douzaine de personnes environ ont le privilège de causer dans l'intimité avec le grand écrivain et son épouse, descendus d'avion la veille, leur premier séjour en Amérique. Daniel-Rops, qui compte un demi-siècle d'âge, paraît encore jeune. Il est de taille courte, très mince, d'allure un peu malade ; les paupières sont presque complètement baissées, la voix est couverte. Dès qu'il s'exprime, on remarque aussitôt la parfaite agilité de son esprit, prisonnier d'un corps malingre qui donne encore plus d'éclat à la flamme spirituelle dont il est habité. La multiplicité de ses travaux et l'activité sans cesse renouvelée de sa pensée tiennent du prodige. Quelle admirable discipline intellectuelle qui permette d'abattre autant d'excellente besogne ! Et une telle simplicité dans les propos : rien du petit maître tranchant de haut tous les débats, cherchant surtout à s'affirmer par la sonorité creuse de son verbe. Daniel-Rops est un homme du monde actuel, je n'ai pas écrit un mondain ; c'est le guide et à la fois le compagnon spirituel des hommes de son temps. Il ouvre des voies, il enseigne les éléments de la grandeur véritable. De même que sa femme, intelligente et riieuse, il se sent tout de suite chez lui au Canada ; il y a déjà longtemps qu'à Paris sa porte et sa table sont ouvertes à de nombreux compatriotes. Il est venu lui-même resserrer des liens qui étaient déjà solides.

24 avril. — Première conférence canadienne de Daniel-Rops. La grande salle du Ritz est bondée ; beaucoup de gens debout. Les livres ont précédé l'écrivain. Le public est curieux de connaître personnellement celui dont les ouvrages connaissent chez nous un si profond retentissement. Daniel-Rops n'est pas un grand conférencier, trop de dons physiques lui échappent pour qu'il accède à cette maîtrise. Il ne la recherche pas au demeurant ; il lui suffit d'établir un courant d'humanisme chrétien avec ses auditeurs, de les attirer aux cimes de son exigeante pensée. Il y réussit parfaitement.

28 avril. — Bonne conversation avec le metteur en scène Pierre Dagenais ; il y avait longtemps que nos pas ne s'étaient croisés. Il m'explique, avec un luxe de détails utiles, sa conception dramatique du BRUTUS de Toupin, qu'il vient de monter au Gesù. Il a réponse à tout et parfois me convainc. Dagenais m'entretient de ses travaux, de ses projets. Malgré certains échecs qui eussent pu l'abattre, il conserve la flamme, la ferveur. Il a toute la fougue d'une jeunesse qu'il n'a pas encore perdue, bien qu'il approche de la trentaine et qu'il ait déjà parcouru un assez grand tour de jardin. Tant que cette foi l'animerait, nous pourrions attendre beaucoup de lui. Malgré des hésitations, malgré des faiblesses : sa force, c'est de ne pas s'enfermer dans une erreur, d'en sortir au plus tôt sans faux amour-propre et de chercher, de chercher toujours...

29 avril. — Les hommes d'affaires de Montréal, sous la présidence distinguée et courtoise de M. Wilfrid Gagnon, se sont unis pour organiser un grand banquet en l'honneur de M. Édouard Montpetit. Si le vingtième siècle, comme le prédisait un jour Laurier, doit être le siècle du Canada, c'est aussi celui de la province de Québec. C'est assurément le mérite de guides prudents et avisés comme l'a été M. Montpetit qui nous vaut la prospérité dont nous jouissons aujourd'hui. Tout près du héros de la fête, on reconnaît ses deux fils, dont il a raison d'être fier : l'ingénieur Guy, le juge André. Ils continuent dignement un beau nom.

1^{er} mai. — Paul Gouin reçoit au Pavillon de l'hôtel La Salle. Une assistance nombreuse au sein de laquelle on n'hésite pas à reconnaître le profil du maire Houde. M. Gouin fournit les grandes lignes du Festival de Montréal. Au cours de l'été, il y aura des concerts, des représentations dramatiques, des fêtes populaires, des concours, des expositions, etc. De nombreux talents locaux trouveront ainsi à s'employer utilement. De plus, Montréal acquerra une réputation artistique dépassant les frontières liquides de son île. Paul Gouin, sous une forme ou sous une autre, poursuit toujours le même idéal qui l'anime depuis déjà un bon nombre d'années. C'est plaisir d'applaudir à sa persévérance.

11 mai. — Greta Garbo a quitté New-York à destination de Paris. Il s'agit, déclare-t-elle, d'un voyage de plaisir ; ce mot fait curieux sur ses lèvres désabusées. Elle souffre aussi d'un rhume et elle demeure toujours aussi farouche. La Garbo — comme on dit la Duse — continue de ne pas porter les photographes dans son cœur. Quand l'un d'eux lui demande d'enlever sa main de sa figure, elle réplique : "Je ne suis plus une vedette de cinéma et il n'y a aucune raison de prendre ma photo". Tout ce que l'appareil a pu enregistrer audacieusement, c'est une Greta Garbo au visage strié par les lames d'un store qu'on dit vénitien. Puisque cette étonnante interprète est si avare de ses traits, n'appartiendrait-il pas à l'un de nos ciné-clubs de prendre l'initiative d'un festival des meilleurs films de Greta Garbo ? Elle conserve le souvenir émerveillé de notre adolescence.

12 mai. — Lu dans LA TABLE RONDE une série de lettres inédites de Victor Hugo, collationnées par les soins d'Henri Guillemin, qui sauve de l'oubli, avec une diligence admirable, toutes les "pierres" éparses dans la vaste carrière hugolienne. On y retrouve le touchant attachement familial du poète — à condition qu'on veuille bien admettre que, dans son esprit et dans son cœur, Juliette Drouet faisait partie de la famille. Au reste, en ces années-là, Adèle avait depuis longtemps oublié — ou pardonné. La plupart de ces lettres concernent la plus jeune de ses filles, un peu détraquée, qui vécut quelques mois à Halifax dans l'espoir vain de gagner l'affection d'un officier britannique. Dans une lettre à son fils François-Victor, peu de semaines avant la fin de l'exil à Guernesey, on peut lire cet aveu : "Toute ma vie est dans ces quatre mots : amour, devoir, travail, prière, car, tu le sais, je crois en Dieu". Que les âmes sont mystérieuses...

13 mai. — La fête des Anciens à Sainte-Marie. Répétition d'un scénario bien connu qui semble plaire à tous. Le Père recteur demeure d'une étonnante vigueur verbale ; en voilà un sur qui les années ont peu de prise. Le nouveau président de l'Association est un universitaire bien connu, Léon Lortie. Nos lecteurs avaient naguère l'avantage de lire sa prose dans nos pages, mais notre collaborateur se fait désormais rarissime. Souhaitons que cette absence soit temporaire.

14 mai. — J'ai rarement éprouvé autant de satisfaction à pénétrer dans l'intimité d'un homme d'État qu'à la lecture du reportage de Christine Garnier, VACANCES AVEC SALAZAR. L'homme est secret, il rejette toute publicité, il vit renfermé en lui-même, poursuivant son ardente méditation. Il a derrière lui une œuvre de vingt-trois années, déjà. La journaliste a eu le privilège de vivre dans son intimité ; j'ai l'impression que mis en confiance, il lui a dit des choses qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de révéler. VACANCES AVEC SALAZAR, un apport à la connaissance de notre temps et davantage encore : un document humain d'un prodigieux intérêt.

17 mai. — Merci à Robert Choquette et à Madame de m'avoir fourni l'occasion de saluer une dernière fois les Daniels-Rops, qui s'envolent dans quelques heures pour rentrer en France. Dans un spacieux salon gris-bleu, nous bavardons une bonne heure. Nos visiteurs sont enchantés de leur séjour, ils le disent gentiment et nous les croyons volontiers, parce qu'ils ne recourent pas aux hyperboles plus blessantes que les critiques. Daniel-Rops laisse un souvenir profond au Canada ; on se souviendra de lui comme du messager d'une amitié durable. Après son départ, il reste quelque temps pour discuter plaisamment avec l'auteur de l'orientation actuelle de MÉTROPOLE, excellent roman radiophonique. Chacun y va de ses suggestions. Choquette écoute patiemment, réfugié derrière un sourire discret. Peut-être s'amuse-t-il d'entendre dissenter par ses invités de la famille Lator ? N'est-ce pas en tout cas un signe réconfortant : ces personnages vivent, puisqu'on s'y intéresse et qu'on se sent en quelque sorte lié à eux.

20 mai. — Vingt-cinq ans aujourd'hui que Charles Lindbergh, seul à bord de son petit monoplane, THE SPIRIT OF SAINT LOUIS, quittait New-York pour atterrir à Paris, trente-neuf heures et vingt-neuf minutes plus tard. Je me demande ce que ce nom représente pour des garçons de vingt ans, arrivés à l'âge de la connaissance au moment où l'aviation fait partie de nos mœurs. Ce n'est plus une aventure de traverser en quelques heures d'un continent à l'autre. À ces garçons, il a manqué de vivre cette période héroïque, quand l'on se passionnait pour l'expédition malheureuse

de Nungesser et Coli, quand les noms prestigieux de Guynemer et de Fonck illustraient des pages de légende aérienne, quand Saint-Exupéry, Mermoz, Guillaumet établissaient des liaisons postales par la voie des airs en Amérique du Sud ou luttaienent contre des dissidents marocains. C'était hier ; un passé si lointain pour nos enfants. Parmi ces pionniers, Lindbergh se situe haut dans nos souvenirs. Vingt-cinq ans, mince et timide, des cheveux fous et blonds qui auréolaient un regard d'enfant pris en faute ; toute publicité le hérissé, il est à son rêve. Après la gloire, il y eut le malheur ; après le malheur, l'incompréhension. Ne départageons pas les responsabilités. À cinquante ans, Lindbergh vit dans l'ombre, avec sa femme, ses trois fils — l'aîné manquera toujours — et ses deux filles. Il entend vivre sa vie loin de tous les flons-flons, de toutes les cymbales de la popularité bruyante. Voilà un homme à qui la gloire tapageuse n'aura pas tourné la tête ; donc, un homme. Lui arrive-t-il, au sein de sa solitude, de rêver, avec une pointe de nostalgie, à la belle aventure de sa jeunesse, quand il bâtissait de son courage et de son audace son merveilleux destin ?

21 mai. — Si les hommes désespèrent de la vie et s'interrogent sur la mort de Dieu, les oiseaux regardent l'avenir. Un couple de grives, ces jours-ci, se sont faits architectes et entrepreneurs, sur l'appui d'une fenêtre de ma famille. Travail méthodique et patient ; tous les matériaux peuvent servir s'ils sont utilisés à bon escient. Toute brindille, toute ficelle entrent dans un plan complexe et efficace de maçonnerie boueuse. Un coup de patte, un coup d'aile, a-t-on besoin d'une truelle ? Le nid est déjà confortable, sinon spacieux. J'admire surtout son emplacement ; on l'a installé à l'abri de la pluie, à l'abri des vents. Père et mère s'affairent diligemment, sans folle précipitation ; ils savent que les temps sont venus. Ils se soumettent à la loi de la vie. N'y aurait-il que les hommes qui trichent ? Ce dernier mot me remet en mémoire le poète René Crevel qui abandonna volontairement la vie, en pleine jeunesse, laissant ce message : "J'en ai assez d'un univers où tout le monde triche". Je sais bien que ce n'est pas une solution. Que je regarde mes grives acharnées au bonheur ; elles sont dans la voie droite..

22 mai. — Cruelle énigme, pour les curieux ; celles de Paul Bourget étaient, malgré tout, d'un autre ordre. La belle Eva Peron a-t-elle, oui ou

non, tâté du cobalt dans un hôpital de London, pour guérir son présumé cancer ? (Présumé, comme pour un assassin : c'est tout à fait juste). Les rumeurs vont leur train, les démentis aussi, c'est normal. Les médecins onturiens n'ont jamais eu sous leurs soins la First Lady argentine ; dans son pays, elle aurait participé à différentes manifestations publiques au temps indiqué pour son séjour canadien. Maldonne ? On ne s'entend jamais beaucoup sur cette blonde personne. Ceux qui l'aiment : une femme intelligente, active, dévouée, patriote, supérieure en tous points, sincèrement attachée à la cause des travailleurs dont elle prend la défense. Ceux qui ne l'aiment pas : une petite actrice sans talent, libre de mœurs, qui a réussi à se ménager les bonnes grâces et aussi le nom de Juan Peron, une aventurière habile à spéculer sur ses charmes physiques pour accomplir une fulgurante carrière. La vérité ? Quelque part entre ces deux extrêmes. Au près de certaines gens, elle a beaucoup à se faire pardonner : elle est femme, elle est belle, elle est élégante, elle se livre à l'action politique. Quatre griefs majeurs, c'est beaucoup. Ses idées et son rôle m'indiffèrent ; j'éprouve pour elle une sympathie récente. Ses dernières photos laissent peu de doute : au lieu de la femme robuste et bien en chair, j'aperçois une pauvre créature aux traits tirés, au regard démesurément agrandi et brûlant, d'une taille prématurément flétrie, qui lutte contre un mal peut-être implacable. Sans la juger, comment ne pas admirer une jeune personne combattant courageusement contre une nature acharnée à sa perte, poursuivant une action publique dont elle ne peut plus attendre grand'chose pour elle-même. N'a-t-elle pas déjà obtenu tous les bonheurs qu'accorde la gloire humaine ?

23 mai. — Hier soir, dans un salon que je n'hésite pas à dire familier tant l'hospitalité y est charmante et simple, j'ai le plaisir de faire la connaissance d'un écrivain français, André Fraigneau. Un homme de quarante-cinq ans, qui en paraît dix de moins, au visage d'une extrême mobilité, très vif dans ses réactions, intéressé surtout par la peinture dont il parle avec compétence, en somme dépourvu de tout pédantisme. Je suis heureux de causer avec lui, dont j'ai récemment entendu parler dans les confidences amusantes d'Henry Muller, TROIS PAS EN ARRIÈRE ; du temps que tous les deux travaillaient et badinaient dans l'ombre du pittoresque Bernard Grasset. Nous sommes sept ou huit personnes à bavarder. Si je men-

tionnaires les noms, on verrait bien qu'il s'agit de gens cultivés. Ce qui m'étonne, et ce n'est pas la première fois, c'est l'ignorance générale des invités sur la littérature française contemporaine. Je sais bien que si on les orientait du côté des classiques, il serait de première force. J'envie cette érudition, d'accord. Mais pourquoi bouder ainsi la littérature vivante, la littérature en devenir ? Serait-ce le fait de l'âge ? La lassitude de la satiété ? Il se peut bien. Je prie la Providence de m'accorder la grâce de vivre dans le présent, jusqu'au jour où je serai entré dans le passé définitif.

24 mai. — Double célébration de Victoria, la reine digne, et de Dollard, le rude gaillard. Curieux, n'est-ce pas, cette coïncidence ? Tout le monde est content. Les Angliches font du pétard en l'honneur de la souveraine auguste dont on se demande si elle a jamais eu le temps d'être jeune ; mais il y a tout de même, ce qui la réhabilite à mes yeux, quelques lettres brûlantes à son Albert adoré. Les Canayens évoquent l'héroïsme de la geste du Long-Sault. Ils y voient un exemple et un enseignement. Au-dessus des siècles et des civilisations, Victoria et Dollard se retrouvent en un rendez-vous imprévu.

25 mai. — Ce n'est pas tous les jours que ma demeure accueille une quarantaine de personnes. Ce n'est pas tous les jours que nous avons à célébrer les noces d'argent des A.F. Moitié parents, moitié amis, tous unis pour témoigner de leurs sentiments. Une belle fête du cœur. Les occasions sont trop rares pour exprimer à ceux qu'on aime toute notre affection. Les anniversaires ont cet avantage de marquer le point, de souligner ce que la pudeur oblige de taire. La vie s'accomplit ainsi, les jours s'additionnent aux jours ; rien n'a été vain tant que nous accompagnons le chaud cortège des amitiés durables.

29 mai. — Je ne connais que de nom M. Albert Roper, qui a été longtemps secrétaire général de l'organisation de l'aviation civile internationale. Je le croyais anglophone ; bien au contraire, c'est un Français, même un Breton. C'est le conférencier du jour au Richelieu. Je n'ai jamais entendu,

de mémoire de reporter, un homme s'exprimer à une telle vitesse. Ce n'est pas un verbomoteur, c'est un avion à réaction, c'est une mitrailleuse. Grâce à une diction nette, on ne perd pas un mot d'un exposé intelligent et vivant sur un sujet qui ne prête guère à la gaudriole.

1^{er} juin. — Ottawa est l'une des rares villes canadiennes à avoir une mairesse. Mlle Charlotte Whitton possède sûrement beaucoup de qualités. Elle demeure au surplus une impérialiste incorrigible ; c'est tout à fait son droit, encore qu'une telle attitude, chez la première citoyenne de la capitale canadienne, paraisse un peu démodée en 1952. La mairesse a donc fort mal réagi à la nomination d'un Canadien d'origine aux fonctions vice-royales. Sans doute n'a-t-elle rien contre M. Vincent Massey lui-même, mais elle éprouve beaucoup de mal à lui pardonner la tare de sa naissance. Je suis bien convaincu que cette dame serait grandement blessée si quelqu'un s'avisait de remarquer qu'elle entretient une étrange notion du patriotisme. Pour bien marquer ses sentiments, Mlle Whitton avait refusé de participer aux cérémonies de bienvenue à M. Massey dans sa capitale. Cette abstention lui avait valu des observations aigres-douces du maire de Toronto, Allan Lamport. Tout avait fini par s'arranger, puisque ce dernier, galant homme, avait envoyé des fleurs à sa consœur, qui n'en est pas moins femme. Elle s'est finalement ravisée et elle s'est montrée toute grâce pour M. Massey. Elle a prétendu — prétexte puéril... ou féminin ? — qu'elle a attendu la fin du deuil royal pour offrir ses respects au représentant personnel de la souveraine. M. Massey se sentira désormais beaucoup plus à son aise à Ottawa ; comme cela devait lui être pénible, dans son ermitage de Rideau Hall, de penser que la mairesse le considérait comme un intrus...

R.D.

Dans sa prochaine livraison, l'ACTION UNIVERSITAIRE publiera outre ses chroniques habituelles : Connaissions-nous mieux l'homme ?, de Claude DELMAS ; Musique et littérature, de Jean VALLERAND ; Algérie et Maroc d'aujourd'hui, de J. TONDRIAU ; L'arète chez les Grecs et notre monde moderne, de M. l'abbé Paul-E. LORTIE, etc.

Secrétariat de la Province

~~~~~

Pour préparer les jeunes au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le domaine des Arts, le Secrétariat de la Province de Québec met à leur disposition à Montréal :

**Une Ecole des Beaux Arts,**  
1097, rue Berri,

**Un Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique,**  
3050, rue St-Urbain,

et à Québec :

**Une Ecole des Beaux-Arts,**  
37, rue St-Joachim,

**Une succursale du Conservatoire de Musique  
et d'Art Dramatique,**  
30, Avenue Saint-Denis,

Les deux Ecoles des Beaux-Arts enseignent l'architecture, le dessin commercial et industriel, la décoration intérieure, la sculpture, la céramique, le tissage, le dessin d'art, le modelage statuaire, la gravure, etc. etc. Les cours sont gratuits et des prospectus sont envoyés sur demande adressée à la direction de ces Ecoles.

Le Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique, dont les cours sont également gratuits, offre aux jeunes l'occasion de développer leurs talents et aptitudes dans une atmosphère appropriée et sous la direction de maîtres d'une compétence reconnue.

Dans ces quatre foyers de culture, les jeunes du Québec trouveront en tout temps les éléments indispensables à l'épanouissement de leurs dispositions artistiques de leurs facultés intellectuelles et de leurs aptitudes manuelles.

**OMER CÔTÉ, c. r.**

Secrétaire de la Province



# Fashion-Craft LIMITÉE

*Fabricants de vêtements de Qualité*

J.-LOUIS LEVESQUE,

Président du  
Conseil d'administration



GÉRARD FAVREAU,

Président  
et Directeur général

LIONEL LACROIX

Vice-président et directeur général adjoint



Pour sa coupe élégante et sa  
confection soignée le vêtement

*Fashion-Craft*

est recherché par l'étudiant bien mis  
et vous pouvez vous le procurer chez

# Lechasseur

*Vêtements Fashion-Craft* LIMITÉE

" Une mise élégante est un placement "

274 OUEST, RUE ST-JACQUES

974 OUEST, RUE Ste-CATHERINE

281 EST, RUE Ste-CATHERINE

Où vous trouverez de plus toutes merceries de choix